

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE.

EN ITALIEN ET EN FRANÇOIS.

L E T T R E S

Suivre l'usage 1834
D'UNE

P É R U V I E N N E.

PUBLIÉES PAR

MDE. D'HAPPONCOURT DE GRAFFIGNI.

TRADUITES DU FRANÇOIS EN ITALIEN ;

où l'on a accentué tous les mots pour donner aux
étrangers la facilité d'en apprendre la prosodie.

PAR

M. G. L. D E O D A T I.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE,

PAR MRE. ANTOINE MONTUCCI, SIENNOIS,

LICENCIÉ EN DROIT, ET

PROFESSEUR DE SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

Fluxère huc Latio Veneris Phæbique lepores ;

Donorum partem versio tusca refert.

A L O N D R E S :

De l'Imprimerie de COX, FILS et BAYLIS,
Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields.

Et se trouve

Chez { BOOSEY, Broad Street, près de la Bourse-Royale.
DULAU et Co., Soho Square.
VERNOR, HOOD, et SHARPE Poultry, et
C. LAW, Ave-Maria Lane.

1809.

LETTERE

D'UNA

PERUVIANA.

PUBBLICATE DALLA NOBIL DONNA

LA SIGRA. D'HAPPONCOURT DE GRAFFIGNI.

TRADUZIONE DAL FRANCESE ;

IN CUI SI SONO ACCENTATE TUTTE LE VOCI, PER FACILITAR AGLI
STRANIERI IL MODO D'IMPARARE LA PROSODIA ITALIANA.

DAL

SIGRE. G. L. DEODATI.

EDIZIONE NOVISSIMA, CORRETTA, E RICORRETTA,

DAL DOTT. ANTONIO MONTUCCI, SANESE,
PROFESSOR DI SCIENZE, E BELLE-LETTERE.

*Fluxère hùc Latio Veneris Phœbique lepores ;
Donorum partem versio tusca refert.*

LONDRA :

Da' Torchi del COX, FIGLIO, e BAYLIS,
Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields.

E trovasi

Appresso { BOOSEY, Broad Street, vicino alla Borsa-Reale.
DULAU e Co., Soho Square.
VERNOR, HOOD e SHARPE, Poultry, e
C. LAW, Ave-Maria Lane.

1809.

A V I S

AUX ÉTRANGERS.

ON sait combien il est essentiel à l'agrément d'une langue que l'on veut parler, de la savoir bien prononcer ; ainsi, sans chercher à exciter là-dessus l'attention de ceux qui étudient l'Italien, je crois qu'il suffit de leur fournir des moyens sûrs et aisés pour y réussir.

La prononciation peut se diviser en trois parties ; savoir, celle des lettres, celle des syllabes et celle des mots. Je suppose qu'on sait déjà les deux premières comme faciles à acquérir ; ainsi je passe à la troisième, qui est la moins aisée, et en même temps la plus intéressante, puisque c'est d'elle que dépendent la cadence et l'harmonie, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus touchant dans le langage. Je n'entrerai cependant dans aucun détail ; il n'y en a déjà que trop dans les grammairiens qui ont traité cette matière* : je ne veux que donner un principe qui paroît leur avoir échappé, quoiqu'il soit le plus général et le plus simple de tous ; le voici.

* L'Editeur ose se flatter que ceux qui entendent l'Anglois n'auront plus rien à désirer à ce sujet, pourvu qu'ils veuillent seulement se donner la peine de lire le *Traité de Prononciation*, qu'on trouve à la tête de son *AMUSING INSTRUCTOR*, qui parut à Londres en 1793. Ils y trouveront réuni

A V V I S O

PER GLI STRANIERI.

OGNUNO sa quanto necessaria cosa sia il pronunziar bene una lingua, se parlar si voglia leggiadramente ; onde senza ch' io m'affatichi a tener a bada, su di ciò ragionando, coloro che studiano l'Italiano, mi contenterò di somministrar loro mezzi certi ed agevoli per riuscirvi.

La pronunzia può dividersi in tre parti ; cioè quella delle lettere, quella delle sillabe, e quella de' vocaboli. Suppongo, che si sappiano già le due prime, come facili ad imparare, perciò vengo alla terza, ch'è la più difficile, ed insieme la più interessante: infatti da essa nascono il numero, e l'armonia tanto soavi ed allettanti in una lingua. Non entrerò nulladimeno in alcuna delle discussioni, di cui soverchiamente abbondano i grammatici, che hanno trattato di questa materia* ; voglio soltanto stabilire una regola, che par essere stata loro sconosciuta, benchè la più generale e la più semplice di tutte ; eccola.

tout ce qu'on lisoit épars dans les meilleurs Grammairiens, avec quelques remarques entièrement nouvelles ; le tout méthodiquement arrangé en peu de pages. Dans la Version suivante, on a tâché de conformer l'orthographe Italienne, autant qu'il a été possible, aux principes reconnus de cet ouvrage. •

Dans tous les mots qui ont plus d'une voyelle, fussent-ils composés d'autres mots, il y en a toujours une dominante, et sur laquelle il faut principalement appuyer. Cependant elle ne nous est jamais indiquée dans les livres Italiens, à moins qu'elle ne soit ou la dernière lettre d'un mot, comme dans *bontà, temè, seguì, riceverò, servitù, &c.* ou l'avant-dernière des substantifs, qui se terminent en deux voyelles, dont la première est un *i*, tels que *albagia, pazzie, mormori, desio, &c.* encore cette dernière méthode d'accentuer n'est-elle pas aussi générale qu'elle devrait l'être.

La difficulté gît donc à savoir quelle est la voyelle dominante dans la plupart des mots Italiens, qui en ont deux ou plusieurs.

Il n'y a pour cela d'autres règles sûres que l'usage; et pour en faciliter et en accélérer l'acquisition, j'ai cru ne pouvoir mieux faire, que d'offrir aux étudiants un livre dont les mots, qui ont plus d'une voyelle, fussent tous accentués. Après en avoir fait la lecture, ils se trouveroient avoir pris insensiblement l'habitude d'une prononciation exacte et correcte. J'ai donc exécuté ce projet dans la présente traduction.

On y trouvera désigné par des accens aigus tout ce qu'il faut faire sentir plus particulièrement, quand ce sera dans le commencement ou dans le corps du mot; et par des accens graves, quand il s'agira des voyelles finales.

Quant à cette nouvelle impression, on peut franchement assurer le lecteur, que rien n'a été négligé pour

In tutti i vocaboli che han più d'una vocale, o semplici, o composti che siano, ve n'è sempre una dominante, pella cui profferenza convien principalmente alzar la voce. Questa non vien per altro contrassegnata ne' libri a stampa, qualora non sia, o la lettera finale della voce, comme in *bontà*, *temè*, *seguì*, *riceverò*, *servitù*, &c. ; o la penultima di que' sostantivi, che in due vocali hanno la lor desinenza, delle quali la prima sia un *i*, tali son verbigrazia *albagia*, *pazzie*, *mormorù*, *desio*, &c. Senzachè l'uso di quest' ultima specie d'accenti non è neppur così generale come esser dovrebbe.

La difficoltà consiste dunque nel discernere qual sia la vocale dominante nella maggior parte delle parole Italiane, che n' han più d'una.

A ciò apparare altra regola certa non dassi, che l'uso, di cui desiderando io facilitare ed accelerare altrui l'acquisto, avvisai ottima cosa essere l'accentare, a favore degli studenti, tutte le voci d'un libro, dal quale, fatte che se ne fosse la lettura, risulterebbe, l'aver essi insensibilmente contratto una pronunzia esatta e corretta. Mi sono dunque, per la loro utilità, valuto di questa maniera d'accenti nella presente traduzione.

Si troverà in essa notato con accenti acuti, tutto quello che si dovrà far sentir più distintamente, quando ciò sia nel principio, o nel corpo d'una voce ; e con accenti gravi, se si tratti delle vocali finali.

In quanto poi a questa novissima impressione, assicurarpuossi francamente il lettore; che nulla fu

la faire paroître bien plus correcte que les précédentes. On a collationné le Texte avec deux éditions Parisiennes fort estimées, dont l'une sortit de la presse de *Caillaud* en 1786, et l'autre magnifique et plus récente, de celle de *Migneret* en 1797. Pour ce qui regarde la Version Italienne, l'Editeur déclare, qu'en la relisant attentivement, dans le dessein de n'en corriger que les fautes d'impression, et pour remettre à leur place tous les accens qu'un très-grand nombre d'éditions avoit déplacés, il n'a pu s'empêcher d'y retoucher par-ci par-là, lorsqu'avec un petit changement, on pouvoit mieux rendre le sens de l'Original sans faire aucun tort aux agrémens de sa langue maternelle.

La Version du Sieur *Déodati*, tout harmonieuse, et toute sublime qu'elle est, pourvu qu'on se mette à la considérer de plus près, nous convaincra aisément, que le Traducteur s'est souvent écarté de l'original plus que le génie de la langue Italienne ne l'exigeoit ; et que parfois il a même employé, à cet effet, des mots et des expressions aussi peu Italiennes, que celles qu'une version verbale lui auroit pu fournir.

C'est de la vérité de cette Remarque que l'Editeur se promet l'indulgence de ses lecteurs pour les petites libertés qu'il a prises, en faisant reparoître avec quelques changemens cette Version, d'ailleurs si justement célèbre, et qui, jointe à son Original, présente sans contredit le tableau le plus frappant du vrai génie des deux langues Française et Italienne.

trascurato, di ciò che render la potesse di molto più corretta, che le antecedenti tutte non fossero. Il Testo fu riscontrato con due diverse Parigne edizioni assai pregevoli, l'una che nel 1786, uscì da' Torchi del *Cailleau*, e l'altra, ornatissima, e più recente, che da quelli del *Migneret* nel 1797, venne in luce. Quanto poi all' Italiana Versione, protestasi l'Editore, che, essendoci posto a rileggerla attentamente con intenzione di corregger soltanto gli errori dello stampatore, ed a' loro luoghi riporre gli accenti, che un infinitio numero d'edizioni n'avevan rimossi, non potè a meno di non ritocarne quà e là lo stile, ogni volta che render potevasi vie meglio il significato del Testo, senza gran variazion di parole, e senza punto fare sfregio alle vaghezze della sua lingua materna.

Il Signor *Deodati* per quanto armonioso e sublime sia stato nel tradur quest' opera, niuno, che più da presso si faccia ad esaminarne il merito, negar potrà, che sovente scostato siasi dall' originale assai più di quel che lo spirito dell' Italiana favella non richiedeva ; e che tal fiata si sia pur servito, per riuscirvi, di vocaboli e frasi vie meno Italiane di quelle, che una traduzion verbalissima per se stessa avvrebbe di leggier somministrato.

Alla verità di quest' Osservazione affida l'Editore la speranza, che nutre, d'essergli da' suoi lettori benignamente condonato l'ardire, che s'è preso, di nuovamente dare alla luce così raffazzonnata una Traduzione, per ogn' altro verso meritamente famosa, e che all' Original suo congiunta cotanto al vivo le bellezze ci rappresenta delle due lingue Italiana e Francese.

INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

IL n'y a point de Peuple dont les connoissances sur son origine et son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine quatre siècles.

Mancocapac, selon la tradition de ces peuples, fut leur législateur et leur premier *Inca*. Le Soleil, qu'ils appeloient leur *Père*, et qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-temps, leur envoya du ciel deux de ses enfans, un fils et une fille, pour leur donner des lois, et les engager, en formant des villes et en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à *Mancocapac*, et à sa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs et les arts, qui en avoient fait un peuple heureux, lorsque l'avarice, du sein d'un monde dont ils ne soupçonnoient pas même l'existence, jeta sur leurs terres des Tyrans, dont la barbarie fit la honte de l'humanité et le crime de leur siècle.

INTRODUZIONE

ISTÓRICA

ALLE LÉTTERE PERUVIÁNE.

Non vi è Pópolo, le di cùì notízie círca la súa orígine ed antichità, síanò così ristrette cóme quelle déi Peruviáni ; i lóro annáli conténgono appéna la stória di quáttro sécoli.

Mancocapac, secóndo la lóro tradizióne, fu legislatóre e primo *Inca* di quéi Pópoli. Egli dicéva, che il Sóle che chiamávan lóro *Pádre*, e cóme il lóro Dío adorávano, móssò a pietà délla salvatichézza in cùì vivévano da gran témpo, avéva mandáto lóro dal Ciélo due figliuóli l'úno máscchio, e l'áltro fémmina, per dar lóro léggi, ed eccitárlì, 'formándo città e coltivándo la térra, a diventár uómini ragionévoli.

I Peruviáni hánno dúnque a *Mancocapac*, ed a súa móglie *Coya-Mama-Oello-Huaco*, l'óbbliò déi princípj, déi costúmi e délle árti, cón cùì vivévano félici : quándo l'avarízia, dálle spónde d'un áltro Continénte, del quále non avévano neppúr la mínima idéa, vomitò sóvra le lóro térra Tiránni, la di cùì barbárie fu l'obbróbrio dell' umanità, e l'orróre di quel sécolo.

Les circonstances où se trouvoient les Péruviens lors de la descente des Espagnols, ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit, depuis quelque temps, d'un ancien Oracle, qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois, il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur Royaume, et détruiroient leur Religion.*

Quoique l'Astronomie fût une des principales connoissances des Péruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainsi que bien d'autres Peuples. Trois cercles qu'on avoit aperçus autour de la Lune, et surtout quelques Comètes, avoient répandu la terreur parmi eux : un aigle poursuivi par d'autres oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendoit l'Oracle aussi infallible que funeste.

Le fils aîné du septième des *Incas*, dont le nom annonçoit dans la Langue Péruvienne la fatalité de son époque (1), avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en laisse ; tout cela avoit effrayé le jeune Prince, à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit fils du Soleil, frère de *Mancocapac* et qu'il s'appeloit *Viracocha*.

Cette fable ridicule s'étoit malheureusement conservée parmi les Péruviens : et dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes les jambes cou-

(1) Il s'appeloit *Yahuarhuocac*, ce qui signifioit littéralement *Pleure-sang*.

Gli Spagnuóli non potévano approdare al Perù in un tempo ad éssi più favorevole, attese certe idee che vi regnávano allóra. Si parláva da qualche tempo d'un Oráculo antico, il quále predicéva, che *dópo úna certa série di Re, verrébbéro nel lor paése uómini straordinárj, usurpatóri del lóro Impéro e délla lóro Religión distruttóri.*

Ancorchè l'Astronomía fósse úna delle principáli sciénze de' Peruviáni, si spaventávan nondiméno de' prodígi, cóme mólti áltri Pópoli. Tre cérchi vedúti all' intórno délla Lúna, e principalménte alcúne Cométe, avévano spárso il terrór fra di éssi. Un áquila inseguíta da álti uccélli, il máre uscíto da' suói límiti, tútto in sómma confermáva quéll' Oráculo infallíbil non men che funésto.

Il primogénito del séttime degl' *Incas* (1), il di cùi nóme predicéva in língua Peruviána la fatalità dell' época súa, avéva áltre vólte vedúto úna figúra móltó divérsa da quélla déi Peruviáni. Una spécie di fantásma con úna bárba lúnga, ed un vestiménto che la copríva síno a' piédi, menádo pel guinzáglio un animále sconosciúto. Tal visíone avéva spaventáto il Principíno, a cùi la fantásma dísse, ch'ell' éra un fíglío del Sóle, fratéllo di *Mancocapac*, e che si chiamáva *Viracocha*.

Quésta fávola ridícóla si éra per disgrázia conserváta tra i Peruviáni; ónde súbito ch' éssi víddero gli Spagnuóli con bárbe lúnghe, colle gámbe copérte,

(1) Si chiamáva *Yahuarhuocac*, nóme, che sígnifica literalménte *Piángi-sángue*.

vertes, et montés sur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'espèce, ils crurent voir en eux les fils de ce *Viracocha*, qui s'étoit dit fils du Soleil; et c'est de là que l'Usurpateur se fit donner, par les Ambassadeurs qu'il leur envoya, le titre de descendant du Dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux : le Peuple est partout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des Dieux dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables et les hommages les plus humilians.

Les Péruviens, s'étant aperçus que les chevaux des Espagnols mâchoient leurs freins, s'imaginèrent que ces monstres domptés, qui partageoient leur respect, et peut-être leur culte, se nourrissoient de métaux : ils alloient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédoient, et les entouroient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait, pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, et la facilité que trouvèrent les Espagnols à les séduire.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avoient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, soumis et demandant grâce, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés, laissèrent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires !* (s'écrit Montaigne (1), en se

(1) Tome V, chapitre VI, des Coches.

e cavalcando animali dèi quáli non avévano mái conosciuto la spécie, credérono veder in éssi i fígli di quel *Viracocha*, che si éra détto fíglío del Sóle: quéstò fu il mótivo pel quále l'Usurpatóre si féce annunziáre da' suói Ambasciatóri, sótto il título di discendente dal Dío che adorávano.

Tútto fu in balía dégli Spagnuóli: la plébe è da per tútto plébe; éssi fúrono quási generalménte stimáti Dèi, il di cùi furóre non fu possíbil placáre nè co' dóni li più preziosi, nè cògli omággi i più úmili.

I Peruviáni esséndosi accórti, che i caválli dégli Spagnuóli masticávano i lóro fréni, avvisárono, che quèi móstri domáti, oggètti anch' éssi appò lóro di venerazióne e fórse di cúlto, si nudríssero di metáli: perciò andávano a cercár ógni giòrno tútto l'óro e l'argénto che possedévano, e lor l' offerivano. Si fa solánto menzióne di quéstò fáttö, per dimostrár quále fósse la credulità dégli abitánti del Perù, e la facilità ch' ebbero gli Spagnuóli a sedúrli.

Ma che giovávano ái Peruviáni tánti omággi vérsò gli Spagnuóli? Potévan églino sperár mái la mínima pietà da quégli avári Tiránni, dópo avér ad éssi scopérto le lóro imménse ricchézze?

Tútto un Pópolo, benchè úmile, sommésso, e supplichévole, fu mandáto a fil di spáda. Calpestáta ógni légge d'umanità, e il drítto délle génti, s'impadronirono gli Spagnuóli con tal bárbaro mézzo dei lóro tesóri, e d'una délle più bélle párti del móndo. *Vittòrie meccániche!* (escláma Montáigne (1), considerádo

(1) Tom. V, cap. VI, dèi Cócchi.

rappelant le vil objet de ces conquêtes) : *jamais l'ambition, ajoute-t-il, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à de si horribles hostilités ou calamités si funestes.*

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un Peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices et la naïveté de leurs mœurs les jetèrent dans les bras de leurs lâches ennemis.

En vain des espaces infinis avoient séparé les Villes du Soleil de notre monde ; elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols, que les jardins du Temple du Soleil, où les arbres, les fruits et les fleurs étoient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du Temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, et quantité d'autres richesses inconnues jusqu'alors éblouirent les Conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés, ils oublièrent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux, que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'Introduction qu'on a cru nécessaire aux Lettres qui vont suivre.

Ces peuples étoient, en général, francs et humains : l'attachement qu'ils avoient pour leur reli-

il vile oggétto di quèste conquiste) : *ne l'ambiziòne soggiunge égli) nè il furóre d'inimicizie radicâte nel cuóre di due Nazioni provocarono giammái gli uómini ad ostilità cotánte orribili, nè a calamità cosí funèste.*

Fúrono i Peruviani in quèsto módo le misere vittime d'un Pópolo aváro, che da principio dimostrò lóro sentimentí soltánte di buona féde, anzi di benevolénza. L'ignoránza de' nóstri vizj, e l'ingenuità de' lóro costúmi, li fécono cadére nelle insídie de' lóro víli nemíci.

In váno úno spázio imménso avéva diviso le Città del Sóle dal nóstro Emisféro, ésse ne divénnero la préda ed il più prezioso retággio.

Che spettácolo per gli Spagnuóli ! Vedére i giardini del Témpio del Sóle, óve gli álberi, le frúttà, ed i fióri érano d'óro, lavoráti con un' árte sconosciúta in Európa ! Le paréti del Témpio copérte dèllo stéssó métalloy un número infiníto di státue tutte tempestáte di gioie, e mólte áltre ricchézze fin a quel témpo ignóte, infiammárono di tal cupidigia i Conquistatóri di quel Pópolo sventurató, che dimenticárono nelle lóro sfrenáte crudeltà, che i Peruviani érano uómini.

A cosí fatta brève descrizióne dèlle sciagúre di qués Pópoli infelíci, seguirà quí apprésso un non men succínto ritrátto de' lóro costúmi, e cosí verrà termináta l'Introduzióne che álle Léttere seguénti sembrò necessária.

Érano quési Pópoli generalménte sincéri, umáni, religiósi, e perciò rígidi osservatóri dèlle léggi, che

gion les rendoit observateurs rigides des lois, qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet astre fût le seul Dieu auquel ils eussent érigé des Temples, ils reconnoissoient au dessus de lui un Dieu Créateur, qu'ils appeloient *Pachacamac*; c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçoit que rarement et avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avoient aussi beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitoient de *femme et de sœur du Soleil*. Ils la regardoient comme la mère de toutes choses; mais ils croyoient comme tous les Indiens, qu'elle causeroit la destruction du monde, en se laissant tomber sur la terre, qu'elle anéantiroit par sa chute. Le tonnerre qu'ils appeloient *yalpor*, les éclairs et la foudre, passoient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil; et cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirèrent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'âme étoit établie chez les Péruviens; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'âme alloit dans des lieux inconnus, pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or, et tout ce qu'ils avoient de plus précieux, composoit les offrandes qu'ils faisoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu, auquel on présentoit, dans une coupe, du *Maïs*, espèce de liqueur forte que les Péruviens savoient extraire d'une

credévano éssere státe instituíte da *Mancocapac*, figliuólo del Sóle, che adorávano.

Benchè quell' ástro fosse il sólo Dío a cùi avéssero erétto Témpj, riconoscévano nondiméno un Dío Creatóre, superióre ad éso che chiamávano *Pachacamac*. Quéstó éra per éssi il nóme il più orrévole, il nóme gránde; e non ardívano pronunziárlo, se non di rádo e con dimostrazióni délla maggiór riverénza. Avévano similmente mólta venerazióne per la Lúna, riputándola *móglie e sorélla del Sóle*, mádre ed origine di tútte le cóse; figurándosi però, cóme tútti gli álti Indiáni, che quést' ástro cagionerébbe la distruzióne del móndo, nel lasciársi cadér sópra la térra, che annichilerébbe cólla súa cadúta. Il tuóno, che chiamávano *yalpor*, i lámpi, ed il fúlmine, érano da éssi consideráti cóme ministri délla giustízia del Sóle; e quést' idéa contribuì non póco al sácro rispettó, che ispirárono lóro i prími Spagnuóli, le di cùi ármí da fuóco fúrono dáí Peruviáni stimáte istrumenti del tuóno.

L'opinióne dell' immortalità dell' ánima éra stabilita fra i Peruviáni; credévano, cóme la maggiór párté degl' Indiáni, che l'ánima se n'andásse in luóghi incógniti, per ésservi premiáta o puníta, secóndo che meritáto l'avésse.

Offerívano al Sóle óro, e quánto avévano di più prezioso. Il *Raymi* éra la súa principál fésta, e gli veníva presentáto in úna cóppa un cértó liquóre ga-

de leurs plantes, et dont ils buvoient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avoit cent portes dans le Temple superbe du Soleil. L'*Inca* régnant, qu'on appeloit *Capa-Inca*, avoit seul le droit de les faire ouvrir; c'étoit à lui seul aussi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce Temple.

Les Vierges consacrées au Soleil y étoient élevées presque en naissant, et y gardoient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs *Mamas* ou Gouvernantes, à moins que les lois ne les destinassent à épouser des *Incas*, qui devoient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, à leur défaut, à la première Princesse du Sang, qui étoit Vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces Vierges étoit de travailler aux diadèmes des *Incas*, dont une espèce de frange faisoit toute la richesse.

Le Temple étoit orné des différentes Idoles des Peuples qu'avoient soumis les *Incas*, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux et des pierres précieuses dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence et d'un éclat digne du Dieu qu'on y servoit.

L'obéissance et le respect des Péruviens pour leurs Rois, étoient fondés sur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le père de ces Rois; mais l'attachement et l'amour qu'ils avoient pour eux, étoient le fruit de leurs propres vertus et de l'équité des *Incas*.

On élevoit la Jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits, parcequ'on en

gliárdo, nomináto *Maïs*, che i Peruviáni spremévano da úna délle lóro piánte, e di cúi dópo i sacrificíj infíno all' inebriársi bevévano.

Vi érano nel magnífico Témpio del Sóle cento pórtè; l' *Inca* regnánte, che si chiamáva il *Capa-Inca*, potéva égli sólo fárlè apríre, e ad égli sólo éra perméssò di penetrár nel santuário.

Le Vérgini consacráte al Sóle érano educáte nel Témpio quási dálle lóro fásce, ed ívì sótto la custódia délle lóro *Mamas* o síano Aie, vivévano in un' etérna verginità, qualóra le léggi non le destinássero a maritársi cogl' *Incas*, che dovévano necessariaménte sposáre le lóro soréлле, ed in mancánza di quéstè, la prima principéssa del sángue reále, che fósse Vérgine del Sóle. Una délle principáli occupazióni di quéstè Vérgini éra di lavorár ái diadémi degl' *Incas*, la di cúi ricchézza consistéva in úna spécie di frángia.

Il Témpio éra ornáto di divérsi ídoli déi Pópoli che gl' *Incas* avévano sottoméssi, e costrétti ad abbracciáre il cúlto del Sóle. Risplendéva in quel sácro recínto, arricchíto di gioie caríssime e de' più preziosi metállí, una magnificénza veraménte dégna del Dío, che vi éra adoráto.

L'ubbidiénza ed il rispétto déi Peruviáni per i lóro Monárci, procedévano dal portár éssi férma credénza, che il Sóle fósse pádre a que' príncipi; ma l'affétto che avévan per éssi, éra il frútto délle lóro próprie virtù e délla rettitúdine degl' *Incas*.

Si educáva la Gioventù con tútta la cúra, che richiedéva la felice semplicità délla lóro morále. La

montrait la nécessité de très-bonne heure, et que la tyrannie et l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie et les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans ; attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les instruire, arrêtoient les progrès d'une passion naissante (1), ou les faisoient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols, il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, Philosophes de cette Nation, enseignoient à la Jeunesse les découvertes qu'on avoit faites dans les sciences. La Nation étoit encore dans l'enfance à cet égard ; mais elle étoit dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumières, moins de connoissances, moins d'arts que nous ; et cependant ils en avoient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire.

Les *Quapas*, ou les *Quipos* (2), leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur rappeloient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils

(1) Voyez les Cérémonies et Coutumes Religieuses. Dissertations sur les Peuples de l'Amérique, chap. 13.

(2) Les *Quipos* du Pérou étoient aussi en usage parmi plusieurs Peuples de l'Amérique méridionale.

subordinazióne non gli disanimáva, sì perchè ne vení-
va lóro inculcata la necessità fin dagli ánni più téneri,
sì perchè la tiránnide e l'orgóglio non vi avévano
parte verúna. La modéstia ed i dóveri sociali érano
i prími fondaménti dell' educazióne déi fanciúlli; i
lóro Precettóri, atténti a coréggerne i prími difétti,
reprimévano le passióni in éssi nascénti (1), ovvéro
le dirigévano all' utilità délla pátria. Vi sòno cérte
virtú, che ne suppongón molte áltre. Per dar un'
idéa di quélle de' Peruviani, basterà díre, che prima
dell' arrívo dégli Spagnuóli, avévasi per costánte,
che un Peruviano non avéva giammái mentíto.

Gli *Amautas*, Filósofi di quél Pópolo, insegná-
vano álla Gioventù le scopérte già fátte nelle
sciénze; e benchè la nazione fósse ancó nell'
infánzia circa quéstó particoláre, éssa éra nondi-
méno al sómмо délla súa felicità.

I Peruviani non érano cosí versáti cóme nói siámo,
nelle sciénze e nelle árti, ma ne sapévano però
quánto bastánte éra a procacciár lóro il necessáριο.

In véce délla nóstra scrittúra, usávano cérti cor-
doneíni di hambágia o di minúgia, chiámati *Quapos* o
Quipos (2), ái quáli érano attaccáti áltri cordóni di
divérsi colóri, e formándone nódi di distánza in di-

(1) Védi le Ceremónie e Ríti religiósi. Dissertazioni sópra
i Pópoli dell' América, cap. 13.

(2) I *Quipos* del Perù érano pariménte in úso préssó várj
Pópoli dell' América meridionále.

vouloient se ressouvenir. Ils leur servoient d'Annales, de Codes, de Rituels, &c.

Ils avoient des Officiers publics, appelés *Quipocamayos*, à la garde desquels les *Quipos* étoient confiés. Les Finances, les Comptes, les Tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons, étoient aussi aisément traités avec les *Quipos*, qu'ils auroient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage législateur du Pérou, *Mancocapac*, avoit rendu sacrée la culture des terres ; elle s'y faisoit en commun ; et les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuoient partout la fraîcheur et la fertilité. Mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que, sans aucun instrument de fer ni d'acier, et à force de bras seulement, les Péruviens avoient pu renverser des rochers, traverser les montagnes les plus hautes, pour conduire leurs superbes aqueducs, et les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On savoit au Pérou autant de Géométrie qu'il en falloit pour la mesure et le partage des terres. La Médecine y étoit une science ignorée quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers. *Garcilasso* dit, qu'ils avoient une sorte de musique, et même quelque genre de poésie. Leurs poètes, qu'ils appeloient *Hasavec*, composoient des espèces de tragédies et de comédies, que les fils des *Caciques* (1), ou des *Curaccas* (2), représentoient,

(1) *Caciques*, espèce de Gouverneurs de Province.

(2) Souverains d'une petite contrée ; ils ne se présentoient

stánza richiamávano cosí al lor pensière le cóse andáte, che rammentár volévano, e quésti érano i lóro Annáli, Códici, Rituáli, &c.

Avévano Uffiáli púbblci, nomináti *Quipocamaios*, cui éran dáti in custódia i *Quipos*. Le finánze, i cónti, i tribúti, tútti in sómma gli affári, e l' occorrenze tutte cosí agevolménte trattávansi cói *Quipos*, cóme si sarébbe potuto fá'le coll' úso délla scrittúra.

Mercè il sávio avvediménto del cran legislatór del Perù, *Mancocapac*, éra la cultúra délle terre tenuta per sácrá; a ciò si dáva ópera in comúne, ed i giòrni destináti a quésti lavóro riputatí érano giòrni di festíva letízia. Canáli d' un' imménsa lunghézza distribuívano da per tútto la frescúra e la fertilitá. Quél che per áltro si può appéna capíre, si è, che senza verún istruménto nè di férro nè d'acciáio, ed a fórza di bráccia solaménte, i Peruviáni avéssero potuto abbátter rúpi, e divíder mónti i più álti, per continuár i lóro magnífici acquidótti, o per aprírsi le stráde necessárie in tútto il lóro paése.

Sapévano al Perù di geometría quáto éra lóro necessário per la misúra e división délle terre. La medecína éra colà totalménte sconosciúta; avvegnachè alcúni segréti adoperássero per cérti máli di straordinária natúra. *Garcilásso* díce, che úna spécie di música possedévano cóme púre alcúni géneri di poesía. I lóro poéti, nomináti *Hasavec*, componévano úna sórta di tragédie e di commédie, che i figli de' *Caciques* (1), o de' *Curacas* (2), rappresentáva-

(1) Spécje di Governatóri di Província.

(2) Sovráni d'un pícciol paése; non andávano mái a rive-

pendant les fêtes, devant les *Incas* et toute la cour.

La morale et la science des lois utiles au bien de la société étoient donc les seules que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. *Il faut avouer, dit un historien (1), qu'ils ont fait de si grandes choses, et établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

jamais devant les *Incas* et les Reines, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la province où ils commandoient.

(1) Puffendorff, Introduction à l'Histoire.

no ne' dì festívi in presénza degl' *Incas* e di tútta la córte.

La morále e la cognizióne delle léggi útili al ben púbblico érano dúnque le sóle sciénze, che i Peruviáni apparáte avéssero con quálche buón succésso. *Bisógna confessáre*, dice úno Stórico (1), *che hánno fáto cose tánto marviglióse, e stabilito regolaménti cotánto sávj, che póche nazióni troverémo che gloriársi póssano d'avérli in ciò superáti.*

ríre gl' *Incas*, e le Regíne, sénza offerír lóro quálche rara produzióne délla província in cùí comandávano.

(1) Puffendorff, Introdúzióné álla Stória.

• L E T T R E S

D'UNE

P É R U V I E N N E.

LETTRE PREMIÈRE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent et sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon secours ; en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore, sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devrait faire couler mes larmes ; et ma douleur, mes craintes, mon désespoir, ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chère âme de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative ; mortelle inquiétude ! O mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés, et que

L E T T E R E
D'UNA
P E R U V I A N A.

LETTERA PRIMA.

Aza! mio caro Aza! le grida della tua tenera Zilia, simili a' mattutini vapori, si esalano e si dilungano prima che a te giunger possano; indárno ti chiámo adesso in aiúto, indárno sto io aspettándo che tu vénga a spezzár le caténe di mia schiavitù; ahimè lássa! le sciagúre a me ignóte, sónó forse le più orribili; forse che i tuói martírj trapássano i miéi!

La Città del Sóle, in préda ái furóri d'úna Nazione bárbara, dovrébbe sóla fármí versár quése lágrime; eppúr tu séi, Aza, tu séi l'único oggétto del mio affánno, del mio timóre, e délla mia disperazióne.

Che mái facésti tu in quel tumúlto spaventévole, víta mia cara? Il tuo valóre ti fu égli funésto, o inútile? O duríssima alternatíva! o mortále inquietúdi-ne, Aza, mio dólce! síano sálvi i tuói giòrni, e poi

je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent !

Depuis ce moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du temps, et replongé dans les idées éternelles), depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour ; retenue dans une étroite captivité ; privée de toute communication avec nos citoyens ; ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers ; je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares ! maîtres du *yalpor* (1), fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza, comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'est chère, instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! Comment se peut-il que des jours si semblables entre eux, aient, par rapport à nous, de si funestes différences ? Le

(1) Nom du tonnerre.

quèsta mìa sálma s'ia pur vinta, se così è d'uópo, dal péso délle sciagúre che m'opprímono.

Da quel moménto terríbile (moménto che dovéva éssere svélto dálla concatenazióne de' témpi e nel cúpo céntro dell' etérne idée risospínto) da quell' órido moménto, díco, in cùi quèsti émpj selvàggi mi rapírono al cúlto del Sóle, a me stéssa, al túo amóre ; in istrétta cattività ritenúta, d'ógni comunicazióne co' nóstri Cittadíni priváta, e délla Língua ignoránte di quèsta gènte feróce ónde pórtò l'áspre ritórtè ; próvo soltánto gli effétti d'un avvérso fortúna, sénza potérne rinvenír la cagíone. Immérsa in un abísso d'oscurità, i giòrni che méno sóno símili álle nótti le più spaventévoli.

I miéi rapitóri non solaménte non sóno púnto commóssi dálle mie lágrime, ma nemméno da' miéi laménti ; sórdi álla mìa favélla, non sénton neppúr le grída délla mìa disperazióne.

Quál è quel Pópolo così feróce che inteneríto non s'ia daí ségni dell' afflizióne ? Quál órrido desérto ha mái vedúto náscer mortáli insensíbili álla vóce délla natúra gémènte ? Barbaríssimi móstri padróni dell' *yalpor* (1), supérbi del potér che hánno d' estermináre, la crudeltà sóla gli guída nell' ópre lóro. Aza ! che asílo troverái cóntro il lóro furóre ? Ove séi ? Che fáí ? Se la mìa víta ti è cára, fámmi consapévole del túo destíno.

Oh ! cóme cangióssi il mío ! E égli possíbie, che giòrni tánto fra lóro símili ábbiano, rispétto a nói, differénze così funéste ? Il témpo scórre, le ténébre

(1) Nome del tuóno.

temps s'écoule ; les ténèbres succèdent à la lumière ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; et moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes *Quipos* (1) ; et profitant du silence qui régnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours, je rendrois immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

A mesure que je travaillois, l'entreprise me paroisoit moins difficile : de moment en moment, cet amas innombrable de cordons devenoit sous mes doigts une peinture fidelle de nos actions et de nos sentimens, comme il étoit autrefois l'interprète de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entière à mon occupation, j'oubliois le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits, et fit tressaillir mon cœur.

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs, dont les Indiens se servoient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs *Incas*.

vengono dietro alla luce, non si vede sconcerto veruno nell' ordin della natura; eppur io sono dal cólmo della felicità, nell' orror della disperazione caduta, senza che alcun intervállo mi abbia preparata a quest' orribil passaggio.

Tu lo sai, oh delizia dell' anima mia! quell' orrido giorno, giorno per sempre spaventevole, dovèva illuminare il trionfo del nostro imenéo. Appena cominciava esso a spuntare, che, ansiosa d'eseguir un disegno, che il mio tenero affetto mi aveva ispirato la notte, me ne corsi a' miei *Quipos* (1), e prevalendomi del silenzio che regnava ancora nel tempio, m'affrettai d'annodarli, sperando col loro aiuto di consacrare all' immortalità la memoria de' nostri amori e del nostro felice stato.

A proporzione ch'io lavorava, l'impresa mi pareva meno difficile: ad ogni momento quella quantità innumerabile di cordoncini diventava fra le mie mani una pittura fedele delle nostre azioni e de' nostri sentimenti, com' era stata altre volte l'interprete de' nostri pensieri, in que' lunghi spazj di tempo, che passavamo senza vederci.

Tutta al mio lavoro intenta, il tempo scorreva insensibilmente per me, quando un rumore confuso risvegliò i miei spiriti, e fece palpitare il mio cuore.

(1) Un gran numero di cordoncini di diversi colori, che adoperavano gli Indiani in vece della scrittura, per dar le pagine alle truppe e per far la numerazione del popolo. Alcuni autori pretendono che se ne servissero parimente per trasmettere ai posteri le azioni memorabili de' loro *Incas*.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, et que les cent portes (1) s'ouvrieroient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours ; je cachai précipitamment mes *Quipos* sous un pan de ma robe, et je courus au devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés, l'image du soleil foulée aux pieds, des soldats furieux poursuivant nos vierges éperdues, et massacrant tout ce qui s'opposoit à leur passage ; nos *Mamas* (2) expirantes sous leurs coups, et dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémissemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur et l'effroi, m'ôtèrent jusqu'au sentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel et presque involontaire, rangée derrière l'autel, que je tenois embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyois passer ces barbares : la crainte d'être apperçue arrêtoit jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple ; qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage, et qu'ils arrachotent jusqu'aux lames d'or dont les murs

(1) Dans le temple du Soleil, il y avoit cent portes ; l'*Inca* seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

(2) Espèce de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

Pensai che il momento benavventuroso fosse giunto, e che le cento porte (1) s'aprissero per lasciar libero il tránsito al Sóle de' giorni miei; nascosi frettolosamente i miei *Quipos* sotto un lembo della mia vésta, e corsi per farmi incontro.

Ma qual orrendo spettacolo mi si parò dinanzi! Rimembranza così spaventevole non avverà che dalla mia memoria sia spenta giammai.

I pavimenti del Témpio insanguinati; l'immagine del Sóle calpestata; uno stuolo di soldati furiosi che inseguiva le nostre Vergini sbigottite, e trucidava chiunque il varco ingombrasseli; le nostre *Mamas* (2) sotto i loro colpi spiranti, e i vestimenti onde vestite erano ardenti ancora del loro fúlmine; i gemiti dello spavento; le grida del furóre che per ogni dove spandevano sbigottimento e ribrezzo, mi fecer ben tosto ogni senso smarrire.

Ricoveratene le forze, mi trovai, per un certo móto naturale e quasi involontario, dietro l'altár rifuggita, ch' io tenéva abbracciato. Quivi immóbile per la paura, vedéva passar quei bárbari; il timóre d'essere scoperta suspendeva insino l'álito mio.

Osservai nulladiméno che la lor crudeltà rallentavano alla vista de' preziosi ornamenti del Témpio; che si davano a carpirne quelli dal cui fulgór più sopraffatti mostravansi; e che svellévano eziandio le piastre d'oro, di cui le paréti erano laminaté. Mi

(1) Nel témpio del Sóle v'erano cento porte: l'*Inca* sólo potéva farle aprire.

(2) Spécie d'Aje delle Vergini del Sóle.]

étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, et que ne m'y opposant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au *Capa-Inca* (1) du secours et un asyle pour mes compagnes et pour moi ; mais, aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. O mon cher Aza ! j'en frémis encore ! Ces impies osèrent porter leurs mains sacrilèges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu, pour la première fois, le seuil de la porte céleste, que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la royauté (2). Au lieu des fleurs que l'on auroit semées sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourans ; au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon âme ; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j'apprends que tu respirez !

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard j'ai conservé mes *Quipos*.

(1) Nom générique des *Incas* régnans.

(2) Les Vierges consacrées au Soleil entroient dans le Temple presque en naissant, et n'en sortoient que le jour de leur mariage.

figurái, che il ladronéccio fósse la cagión sóla délla lóro barbárie, e che a ciò non opponéndomi avréi potúto sottrármí da' lóro cólpi. Divisái dúnque d'uscíre dal Témpio, di fármí condúrre al túo Palázzo, e chiéder al *Capa Inca* (1) soccórso ed ásilo per le mie compágne e per me; ma al prímo móto ch'ío féci per quíndi allontanármí, ritenér mi sentíi. Ah! mio cáro Aza! ancóra ne raccapriccio! Quégli émpj ardírono di profanáre cólle lor máni sacríleghe la figlia del Sóle.

Svéltá a fórza da quélle sácrá magióne, strascináta ignominiosaménte fuóri del Témpio, ho vedúto per la príma vólta la sóglia délla pórtá celéste, ch'ío passár non dovéva, se non adórna délle vestiménta reáli (2). In véce de' semináti fióri, che avéa da prémer col piéde, vídi le stráde tútte copérte di sángue e di moribóndi: in véce dégli onóri del tróno, che téco divíder dovéva, schiáva délla tiránnide, in oscúra prigióne ritenúta; áltro spázio non óccupo nell' Univérso, che quánto ricoprír ne pósso cólla persóna. Una stóia innaffiáta délle mie lágrime ricéve quéstó córpo travagliáto dáí tormenti dell' ánima mía; ma, oh dólce sostégno délla mía víta! oh quánto máli sì gtávi mi sarán fáci li a sopportáre, se púre udirò, che tu respíri!

In quést' órrido tumúlto, non so per quál felice avveniménto ío m'abbia conserváto i miei *Quipos*.

(1) Nóme genérico degl' *Incas*.

(2) La Vèrgini consacráte al Sóle entrávano nel Témpio quási nascéndo, e non ne uscívano príma del giòrno del lóro sposálizio.

Je les possède, mon cher Aza ! c'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur, puisqu'il servira d'interprète à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m'instruiront de ton sort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu'à toi ? Par quelle adresse pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage, nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le *Chaqui* (1) fidelle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza ! Je donneroïis tous les jours que le Soleil me destine, pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon cher Aza ! Le son de ta voix frappera son âme de respect et de crainte ; il porteroit dans la mienne la joie et le bonheur. Il te verra : certain de ta vie, il la bénira en ta présence, tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tourmens des âmes tendres sont rassemblés dans mon cœur ; un moment de ta vue les dissiperoit : je donneroïis ma vie pour en jouir.

LETTRE DEUXIÈME.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pen-

(1) Messager.

Io gli ho pur méco, Aza cáro ! quèsto è adèssò il sólo tesóro del mío cuóre, poichè servirà d'interprete all' amór túo non ménò che al mío ; i medésimi nòdi, che délla mìa esisténza ti darán contézza, cangiándo fórma fra le túe máni, mi farán consapévole di túa sórte. Ma ohimè ! per quál vía potrò mái fárteli capitáre ? Per quál mezzo potránno éssermi riportáti ? Io per ánche nol so ; ma quél medésimo sentiménto che cen ispirò l'úso, saprà, spéro, suggerirne ánche il módo di delúdere i nóstri Tiránni. Qualúnque síasi il fedéle *Chaqui* (1), che recherátti quèsto prezíoso depósito, non cesserò mái d'invidiarne la bélla sórte. Egli ti vedrà, cáro Aza mío ! Daréi tútti i giòrni, chi il Sol mi destína, per godér un sol moménto di túa presénza. Egli ti vedrà, cáro Aza mío ! Il suon di túa vóce penetrerà l'ánima súa di riverénza e di timóre ; e colmerébbe la mìa di giòia e di felicità. Egli ti vedrà ! sicúro délla túa víta, la benedirà in túa presénza ; ed io riinanéndomi pur nell' incertézza, sentirómmi diseccár il sángue déntro le véne nell' impaziénza del sùo ritórno. Ah, mío cáro Aza ! i tormenti de' cuóri téneri sóno tútti adunáti nel mío ; un moménto délla túa vísta dileguerébbeli, e per godérne, daréi la víta.

LETTERA SECONDA.

L'ALBERO délla virtù adómbri per sémpre la famiglia del pío Cittadino, che ha ricevúto sótto la mìa finéstra il misterióso tessúto de' miéi pensiéri,

(1) Messaggière.

sées, et qui l'a remis dans tes mains ! Que *Pachacamac* (1) prolonge ses années en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'amour me sont ouverts : j'y puise une joie délicieuse dont mon âme s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis ; et les chaînes qui devoient nous unir ne sont pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes désirs, et non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours ; ils sont en sûreté : je ne vois plus de malheurs. Tu m'aimes : le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime : mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du Soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon esprit et dans mes sentimens ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux : rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire, je serois restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné : mais ton âme supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus : tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu

(1) Le Dieu Créateur, plus puissant que le Soleil.

e che in túe própie máni, Aza cáro, l'ha già consegnáto ! Prolúngli *Pachacamac* (1) i suói giòrni in prémio di súa scaltrézza, ónde il piacer divíno mi ha procuráto di túa rispósta.

I tesóri dell' amóre mi sòno apérti ; diletatósa giòia ne trággo, ónde l'anima mía tútta s'inébria. Méntre snódo i segréti del túo cuóre, il mío vien immérso in un mar di dolcézze. Tu vívi, ed i legámi che preparávaci l'Imenéo, non son totalménte disciólti. Io aspiráva bensì a tánta felicità, ma non ardíva sperárla.

Sénza curár di me stéssa, ío teméva solò per la túa víta ; óra che séi fuór di perícolo, più non ravviso svénture. Tu mi ámi : l'allegrezza già nel mío cuór estínta rinásce. Próvo un' ineffábil conténto nella certézza deliziósa di piacer all' oggéto dell' amór mío ; ma non per quésto diméntico, Aza mío cáro, che a te sólo di quánto in me pregiár dégni, son debitrice. Siccome la vermíglia rósa ricéve da' rággi del Sóle i suói vívi colóri, cosí le delízie che tróvi nel mío spírito, e ne' miéi sentimentí, áltro non son che i benéfici dóni del túo sublime ingégno ; sóla a me spétta la mía tenerézza.

Se tu státo fóssi un' uómo ordináριο, saréi rimása in quell' ignoránza cúí condánnasi il mío sésso : ma l'anima túa, superióre all' usánza comúne, che cóme abúso consideráva, oltrepassónne i límiti, per innalzármí insíno a te. Non ti sofferè l'ánimo, che un' éssere símile al túo, limitár si dovésse all' umiliánte vantággio di dar víta álla túa posterità ; hái volúto, che i

(1) Il Dío Creatóre, più poténte del Sóle.

as voulu que nos divins *Amautas* (1) ornassent mon entendement de leurs sublimes connoissances. Mais, ô lumière de ma vie ! sans le désir de te plaire, aurois-je pu me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le désir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour et que l'amour rend voluptueuses, je ne serois que l'objet de tes yeux ; l'absence m'auroit déjà effacée de ton souvenir.

Hélas ! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jetant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparoît, l'horreur me saisit, et mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté ; tu ne viens pas à mon secours ! Tu es instruit de mon sort : il n'est pas changé ! Non, mon cher Aza, ces peuples féroces, que tu nommes Espagnols, ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sincères les promesses que ces barbares te font faire par leur interprète, parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des Dieux, ils se rangent de leur parti. O mon cher Aza ! malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette

(1) Philosophes Indiens.

nóstri divíni *Amautas* (1) ornássero il mío intellétto délle lóro sublímí sciénze. Ma, oh lúce della mía víta ! sénza il desidério d'èsserti più aggradévole, avréi ío mái potúto risólvermi ad abbandonáre la tranquillità déll' ignoránza mía, e l'occupazióin faticósa sostenér dello stúdio ? Sénza la víva bráma di meritár la túa stíma, la túa confidénza, il túo rispétto, mediánte le virtù che ravvivan l'amore, e che amór rénde deliziosíssime, saréi un oggéto cáro soltáto ágli ócchi tuói, e l'assénza mi avrébbe già dálla memória túa scancelláta.

Ah ! se mi ámi ancóra, perchè son ío nêlle caténe ? Allorchè vólgo lo sguárdo attórno álle paréti del cárcere mío, la mía giòia sparísce, inorridír mi sénto, ed il prístino mío timóre in me rinásce. Non ti è státa rapíta la libertà, e non viéni a soccórremi ! Ti è nóta la mía sorte, eppúr éssa non vién cangiáta ! No, mío cáro Aza, quéstí Pópoli feróci, che chiámi Spagnuóli, non ti lásciano cosí líbero, cóme d'èsserlo ti crédi. Scórgo tánti ségni di schiavitù négli onóri, ónd' éssi téco larghi sòno, quánti nel servággio, in cúi guardáta son, ne ravvíso.

La túa bontà t'ingánna ; tu ti fidi délle promésse, che ti fan quéstí bárbari per mézzo del lóro intérprete, perchè le túe paróle sòno infállibili ; ma ío, che non capísco la lóro favélla, ío, che non son reputáta dégna d'esser ingannáta, védo dalle lóro azióni, quáli éssi veramén-te si síano.

I tuói súdditi gli stímáno Déi, e son délla lor párté : oh, Aza mío cáro ! guái al Pópolo che per timór delíbera ! Disingánnati, non ti fidár délla fálsa bontà

(1) Filósofi Indjáni.

erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puisque *Viracocha* en a prédit la destruction. Achète ta vie et ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature, nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre et de notre tendresse. Tu seras plus Roi en régnant sur mon âme, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant, je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégresse : ton diadème (1) sera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta Royauté que les soins et les fatigues.

Combien de fois, chère âme de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies dont tes visites étoient accompagnées, t'ont fait envier le sort de tes sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à présent de perdre tant de contraintes ? Ne suis-je plus cette Zilia que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire : mon cœur n'est point changé, pourquoi le tien le seroit-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon âme au premier moment de sa vue ; je me

(1) Le Diadème des *Incas* étoit une espèce de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

di quèsti Straniéri. Abbandóna il túo Império, poichè *Viracocha* ne predisse la distruzióne. Cómpra la túa víta e la túa libertà col céder e poténza e tesóri ; áltro non rimarrátti che i dóni délla natúra, ma nói in sicurtà menerémo i giòrni nóstri.

Rícchi déllo scambiévol posséssó de' nóstri cuóri, grándi colle nóstre virtù, poténti nélla nóstra modera-zióne, anderémo in úna capánna a godér del ciélo, délla térra, e del dólce amór nóstro. Tu sarái più Sovráno, regnándo sull' ánima mía, che reggéndo un innumerábil pópolo d'incérta féde : la mía scommessió-ne ad ógni túo volére, ti farà godér sénza tirannía del bel dirítto di comandáre. Nell' ubbidírti, risonerà il túo Império de' miéi cánti d'allegrezza : il túo diadéma (1) sarà sémpre il lavóro délle mie máni ; niún' áltra cósá perderái del túo reále státo, se non le fastidióse cùre e le grávi fatíche.

Quánte vólte ti rammaricásti tu, ánima mía cára, de' dovéri del túo suprémó grádo ? Quánte vólte le cerimónie, che accompagnávano le túe vísite, t'han fáto invidiár la sórte de' tuói súdditi ? Tu desiderávi d'esístere per me sóla ; e non ardirésti óra di tánta contegnósa soggezióne priváti ? Non son ío dúnque più quélla Zilia, che avrésti úna vólta preferíta al túo Império ? No, non pòsso créderlo ; il míó cuóre non è cangiáto, perchè il túo lo sarébb' égli ?

Amo ; védo sémpre il medésimo Aza, che regnò nell' ánima mía dal prímo istánte, che 'l vídi ; mi è

(1) *Il Diadéma degl' *Incas* éra úna spécie di frángia lavó-ráta dälle Vergini del Sóle.

rappelle ce jour fortuné où ton Père, mon souverain Seigneur, te fit partager, pour la première fois, le pouvoir réservé à lui seul d'entrer dans l'intérieur du Temple (1) ; je me représente le spectacle agréable de nos Vierges rassemblées, dont la beauté recevoit un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étoient rangées, telles que, dans un jardin, les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant, dont la tendre lumière prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie : un embarras ingénu tenoit nos regards captifs : une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* : l'étonnement et le silence régnoient de toutes parts. Je ne sais quelles étoient les pensées de mes compagnes ; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assailli ! Pour la première fois, j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, et cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon âme, j'allois me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi : le respect me retint.

O mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement

(1) L'*Inca* régnant avoit seul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

ancór présente quel fortunáto giòrno, in cùí túo Pádre, mío sovráno Signóre, ti féce per la prima vólta partécipe dell' autorità a lúi sol riserváta d'internársi fino al sácro penetrále del nóstro Témpio (1) ; mi rappresento il giocóndo spettácolo délle nóstre Vèrgini raudate, la di cùí bellézza ricevéva nuóvo splendóre per vía del bell' órdine in cùí schierátemostrávansi ; símili a' più spiccánti fióri d'un giardíno, che dálla simmetría de' lor compartiménti acquistán novéllo splendóre.

Ivi comparísti fra di nói cóme un' Sóle nascénte, la di cùí ténera lúce annúnzia la serenità d'un bel giòrno ; lo splendóre dégli ócchi tuói spandéva su le nóstre guáncie il coloríto délla modéstia : con un' ingénua confusióne in nói raccogliévamo i nóstri tímidi sguárdi, i tuói sfavillávano d'ineffábil giúbbligo, non t' éri mái avvenúto in tante bellézze in sì bréve gíro adunate. Non avevámó mai vedúto altr' uómo che il *Capa-Inca*: lo stupóre ed il silénzio regnávan per ógni dóve. Io non so quáli fóssero i pensiéri délle mie compágne ; ma da quái sentiménti non fu égli assalíto il mío cuóre ! Provái per la prima vólta un turbaménto, un' inquietúdine, che pur non éran senza dilétto. Vergognósa per tali agitazióni dell' ánima mía, éra per involármí dálla túa vísta ; ma tu volgesti i tuói pássi vérsó di me : il rispétto ratténne i miéi.

Oh, mío cáro Aza ! la memória di quel primo mómento délla mía felicità sémpre mi sarà deliziósa. Il suon di túa vóce uníto al cánto melodióso degl' ínni

(1) *L'Inca* regnánte avéva égli sólo il privilégio d'entráre nel Témpio del Sóle.

et le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos âmes, qui se rencontrèrent et se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumière confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe de feu, auroit pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue et sentie, avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos *Cucipatas* (1), je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine ; je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, et qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite (2) : j'en soupirai ; mais après ton départ, j'examinai mon cœur, et je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi ! Tous les objets me parurent

(1) Prêtres du Soleil.

(2) Il y avoit une Vierge choisie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

inni, portò nelle mie vene quel dolce frémito e quella santa venerazione, che c'ispira la presenza della Divinità.

Tremante, stupefatta, la temenza m'avéva insino privata dell' uso della voce ; incoraggiata finalmente dalle tue amorévoli parole, ardii alzare i miei sguardi verso di te, e ne' tuoi m'incontrai. No, la morte stessa non cancellerà mai dalla mia memoria i teneri moti dell' anime nostre, che allora in un medesimo punto così confusi insieme scontraronsi.

Se potéssimo dubitare della nostra origine, Aza mio caro, questo raggio di luce basterébbe a confonder la nostra incertezza. Quál altro, fuorchè un Principio igneo, avrébbe potuto far passare negli animi nostri quel vivo intimo senso, comunicato, trasmesso, e sentito con indicibil rapidità ?

Io éra troppo inesperta negli effetti dell' amore per non ingannarmi. Avéndo l'immaginazione piena della sublime Teologia de' nostri *Cucipatas* (1), mi diédi a credere, che il fuoco onde animata éra, fosse un' agitazione divina, e che il Sóle, manifestándomi il suo volere per mezzo tuo, mi scegliesse per sua sposa prediletta (2) : ne sospirai in sul momento ; ma dopo la tua partenza, méco il mio cuór ricercando, altro non vi trovai che l'immagine tua.

Oh come la tua presenza, Aza mio caro, m'avéva cambiata ! Tútti gli oggetti divénnero per me nuóvi.

(1) Sacerdoti del Sóle.

(2) V'era una vergine consacrata al Sóle, la quale non doveva mai maritarsi.

nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles ! Je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon âme, lorsqu'une d'entre elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les lois de ton empire (1) ; mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'Epouse du Soleil, je bernois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui, dans la suite, comblas mon âme de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton Epouse m'associeroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares et si courts au gré de nos désirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton âme, et qui

(1) Les lois des Indiens obligeoient les *Incas* d'épouser leurs sœurs, et quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la première Princesse du Sang des *Incas*, qui étoit Vierge du Soleil.

credéi vedére le mie compagne per la prima vólta. Oh ! quánto mi párvero béllé ! Sostenér non poténdo la lór presénza, in appartáto lóco mi trássì, per tútta abandonármì all' agitazióñ dell' ánima mía ; quándò úna d'esse mi s' avvicinò per distrármì dal mio vaneggiáménto, col dármi novélla cagión di ricadérvì : perciocchè mi dísse, ch' esséndo ío a te per consanguinità piú d'ógniáltra congiúnta, t'éra destináta in Consórte, cóme prima l'età mía lo permettésse.

Io ignoráva le léggi del túo Régno (1) ; ma vedúto ch' ío t'ebbi, il mio cuór ricevénne lume bastánte a sentír in me stéssa quánto saréi felice nell' ésser túa. Era non per tánto ben incapáce di com-préndérne appién le delízìe ; avvézza al nóme sácro di Spósa del Sóle, tútta la mía speránza allór limitáva a vedérti ógni giòrno, ad adorárti, ad offerírti vóti, cóme facéva a quél Dío.

Tu séi quégli, Aza cáro, quégli tu séi che inebbriásti pói l'ánima mía di dolcézza, col fármi inténdere, che il grádo augústo di túa consórte mi farébbe partécipe del túo cuóre, del túo tróno, délla túa glória, délle túe virtù ; che goderéi di contínuo di qué' ragionaménti à desíi nóstri sin ad óra cotánto rádi, e brévi, di qué' ragionaménti che ornávano il mio intellétto délle divíne perfezióñi déll' ánima túa, e che m'éran viè piú soávi, mercè la dólce lysínga,

(1) Le léggi degl' Indiáni costringévano gl' *Incas* a sposáre le lóro soréllé ; e, cáso che non ne avéserro, la prima principéssa del Súngue degl' *Incas*, che fósse Vérgine del Sóle.

ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza ! combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardoit notre union, étoit flatteuse pour mon cœur ! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues, et cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! le moment fortuné étoit arrivé ! Quelle fatalité l'a rendu si funeste ? Quel Dieu poursuit ainsi l'innocence et la vertu ? ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ? L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza !

LETTRE TROISIÈME.

C'EST toi, chère lumière de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie : voudrois-je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours et les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuse se préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi ; je mourois : tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie ; et je t'en fais le sacrifice. Mais comment pourrai-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je

che in cuór mi destávano di poter io fáre un giòrno la túa felicità.

Oh ! quánto gradíta cósà éra al mío cuóre, Aza dilétto, il vedérti così impaziénte a cagión délla mía impubertà, che tróppo ritardáva la nóstra unióne ! Oh ! quánto ti sóno pársi lúnghi i dúe ánni già scórsi ! Quánto però ne fu brève la duráta ! Ahi lássa ! il moménto avventuróso éra giúnto ; per quál fatalità è égli mái divenúto così funésto ? • Quál Deità in ciélo perséguita così l'innocénza e la virtù ? o quál mái infèrnál póssa ci ha cosí pur óra da nói stéssi partíti ? L'orróre mi assále, il cuór mi si strázia, le lágrime inóndano il mío lavóro. Aza ! mío cáro Aza !

LETTERA TERZA.

Tu séi, cara lúce de' giòrni miéi, tu séi che mi richiámi álla víta ; e vorréi io conservárta, se non fóssi cértà, che la mórtè con un medésimo cólpo reciderébbe il fílo de' giòrni tuói, e de' miéi ? Il moménto éra préssò che giúnto per me, in cúi estínguer dovéasi la scintílla di quél fuóco divíno, ónde il Sóle vivífica l'essér nóstro : la natúra laboriósà già disponévasi a dar un' áltra fórma álla porzióne di matéria, che in me le appartíene ; io stáva moréndo ; ti éra tóltà per sémprè la metà di te stéssò : quándò l'amór mío ritornómmi la víta, e a te di nuóvo or la consácro. Ma cóme narrárti le maraviglióse cóse a me intervenúte ? Cóme rammen-

les ai reçues, et que le temps qui s'est écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidèle *Chaqui* le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation ; vers le milieu de la nuit, deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite, avec autant de violence qu'ils en avoient employé à m'arracher du Temple du Soleil.

Je ne sais par quel chemin on me conduisit : on ne marchoit que la nuit ; et le jour, on s'arrêtoit dans des déserts arides, sans chercher aucune retraite. Bientôt, succombant à la fatigue, on me fit porter dans je ne sais quel *hamac* (1), dont le mouvement me fatiguoit presque autant que si j'eusse marché moi-même.

Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'avoit jamais été ma première prison. Mais, mon cher Aza ! pourrois-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étois assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil (2) ? Cette maison, que j'ai jugé être fort grande, par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maison,

(1) Espèce de lit suspendu, dont les Indiens ont coutume de se servir pour se faire porter d'un endroit à un autre.

(2) Il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

tármi idée già confúse allorchè ne ricevèi l'impressiòne, e viè più oscuráte dal témpo índi trascórso.

Appéna avéva ío confidáto, Aza cáro, al nóstro fedéle *Chaquí* l'último tessúto de' miéi pensiéri, che udíi un gránde scompíglío nélla nóstra abitazióne; vérsò mézza nótte dúe de' miéi rapitóri vénnero all' oscúra mía stánza per trármene cólla stéssa violénza, che usáta avévano per isvéllermi dal Témpio del Sóle.

Non so per quál vía fóssi condóttá, si cammináva soltáto di nótte, e di giòrno ci fermávamo in áridi desérti sénza cercáre verún ricóvero. Póco apprésso, venénd' ío méno pélla stanchézza, mi féceró portáre, non so in quál sórta d'*hamac* (1), le di cùí scósse m'infievolívan non méno, che se a piè fóssi andáta.

Giúnti finalménte al luógo destináto, quésti bárbari mi portárono úna nótte sùlle lóro bráccia in úna cása, i di cùí áditi mi párvero, non ostánte l'oscurità, difficilíssimi. Fúi pósta in un luógo viè più strétto ed incómodo che il mío prímo cárcere fósse státo giammái. Ma, Aza cáro! podréi ío indúrta a crédere quel ch'ío stéssa non so compréndere, se tu non fóssi sicúro, che la menzógna non ha mái contamináto le lábbra d'un figlio del Sóle (2)? Quésta cása, che stimái éssere móltó spaziósa per la quantità di génte, che in se contenéva;

(1) Spécie di létto sospésso, nel quále si fáanno portáre gl' Indíani da un luógo all' áltro.

(2) Si dáva per indubitáto che un Peruviáno non avéva mái mentíto.

comme suspendue, et ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continu.

Il faudroit, ô lumière de mon esprit ! que *Ticairi-racocha* eût comblé mon âme, comme la tienne, de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes ; car, quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continu, joint à une odeur malfaisante, me causa un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'étoit écoulé ; je ne souffrois presque plus, lorsque un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du *yalpor* : notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la lune en tombant, réduira l'univers en poussière (1). Des cris, qui se joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable : mes sens, saisis d'une horreur secrète, ne portoient à mon âme que l'idée de la destruction de la nature entière. Je croyois le péril universel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage et les habits ensanglantés, qui se jettèrent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle ; la force et la connoissance m'abandonnèrent : j'ignore encore la suite de ce ter-

(1) Les Indiens croyoient que la fin du monde arrieroit par la lune, qui se laisseroit tomber sur la terre.

quéstà càsa còme sospèsa in ària, e sènza ésser púnto àlla tèrra appiccàta, éra in un contínuo dimenáménto.

Bisognerébbe, o lúme délla mìa ménte ! che *Ticai-viracocha* avésse ricólmo il mío intellétto, còme il túo, di súa divína sapiénza, per ben concepír quéstò prodígio. Altro ío non sapréi dírtene, se non che quest' abitazióne non fu per cèrto costrúta da un éssere amíco dell' umán gènere ; perciocchè entràta che vi fúi, quel sùo moviménto contínuo, a un cèrto odóre nocívo congiúnto, mi cagionò in brève óra un mále cosí gagliárdo, che non son póco maravigliàta di non ésserne mórtà : ma quést' éra soltánto il cominciáménto de' máli miéi.

Era già mólto témpo trascórso, e quási più dolór non sentíva, quándo úna mattína fúi dal sónno riscóssa da non so quále strépito più terríbil di quel dell' *yalpor* : la nóstr' abitazióne ricevévane cróllo símili a quèlli, che proverà la tèrra, quándo la Lúna cadéndo ridurrà in pólvère l'Univérso (1) ; le grída uníte a quéstò fracàsso ne accrescévan l'orróre ; i miéi sénsi da terrór secréto comprési rappresentávano all' ánima mìa l'idéa délla totál distruzióné délla natúra. Io credéva il périglio universále, e tremáva per la túa víta ; giúnse finalménte il mío spavénto al maggiór cólmo, nel vedér uómini furibóndi e insanguinàti lanciàrsi tumultuosaménte nèlla mìa càmera. Régger non séppi a spettàcol sí atroce ; la léna e i sénsi tútti m' abbandonárono, nè so quál fósse l'ésito di quel terríbil

(1) Gl' Indiáni credévano che il fíne del móndo avverrébbe per mézzo délla Lúna, che caderébbe sópra la tèrra.

rible événement. Revenue à moi-même, je me trouvais dans un lit assez propre, entourée de plusieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Espagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu se faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je pusse m'assurer si je vivois, ou si mon âme n'avoit point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues (1).

Te l'avouerai-je, chère idole de mon cœur ? fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des tourmens de toute espèce, accablée sous le poids de mon horrible destinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie, que je sentoís approcher. Je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit : en peu de jours je touchai au terme fatal, et j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment : déjà mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images, que comme un léger dessin tracé par une main tremblante ; déjà les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée : je n'étois presque plus.

(1) Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'âme alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

avveniménto. In me rivenúta, mi trovái adagiáta in un létto alquánto decénte, e di mólti Selvággi intorniáta, i quáli, comechè più non fósse i crudéli Spagnuóli, non m'éran perciò méno incógniti.

Puói tu immaginár l'álto stupór mío, nel trovármí in úna nuóva abitazióne, in mézzo a nuóve génti, sénza poter neppúr concepír nélla ménte cóme si stráno cambiamentó operátó si fósse? Richiúsi incontanéte gli ócchi, affinchè, più raccólta in me stéssa, accertármí potéssi, se veraménte ancor fósse in víta, oppúr se l'ánima mía avésse già abandonátó il mío córpo per volársene álle regióni incógnite (1).

Débbo ío confessártelo, Idol mío cáro? stánca ormái d'úna víta odiósa, noiáta di soffír torméti d'ógni spécie, opprésa dal sovérchio péso del mío orribil destíno, miráva con indifferénza il términe avvicinársi délla mía víta. Ricusái costanteménte tútti gli aiúti che m'éran offérti, ónde mi vídi in póchi giórni préso che giúnta al páso fatále sénza che púnto me ne gravásse.

Lo sfiniménto délle fórze anníchila in nói la virtù sensitíva; la mía ménte infievolíta più non ricevéva che immáginí símili a un liéve diségno, lavorátó da mán tremánte; gli oggétti che mi avévan maggiorménte commóssa, in me destávan adéssó quélla sensazióne discorrévole, che talóra proviámo nel darcí interaménte ad un quálche profóndo incérto pensiere; ío éra già in fórse délla mía víta.

(1) Gl' Indiáni credévano che dópo la mórté, l'ánima andásse in luóghi incógniti, per ésservi premiáta o puníta secóndo il súo mérito.

Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie, parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte, durant la vie, à pénétrer dans l'avenir, et même dans celui qui ne sera plus pour nous, semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre pour soi ; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon âme, que je me crus transportée dans l'intérieur de ton Palais : j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort.

Mon imagination me peignit si vivement ce qui devoit se passer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir. Je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de sentimens, tel qu'un lis desséché par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare ? Je jouissois de ta douleur ; je l'excitois par de tristes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaisir, à répandre sur tes jours le poison des regrets ; et ce même amour, qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond som

Quésto státo, Aza mío cáro, non è tánto penóso, cóme si créde : ci spavénta da lúngi mirátolo, perché allór vi pensiámo con tútte le fórze délla ménte ; ma quándo è giúnto, spossáti a pássso a pássso da dolóri ognór più grávi, che ad éssso ne ménano, il moménto decisívo ci sémbra ésser quél del ripóso. Provái nondimén, che, quéll' istínto il quál ci rénde, méntre vivíamo, naturalménte inchinévoli a penetrár nel témpo avveníre, ed eziandío in quéllo che più non sarè per nói, e' par, che nuóve fórze acquísti, quándo siám préssso a trapassár di quéstá víta. Cessiám di vívere per nói stéssi ; ma sapér vorrémmo, cóme nell'oggétto amáto vivrémo.

Párvemi in úno di siffátti delírj éssere trasportáta nell' intérne stánze del túo Palágio ; e giúngervi nell' istánte medésimo che la novélla di mía mórté ti perveníva.

L' immaginazíon mía rappresentómmi sì al vívo ciò che avvenír se ne dovéva, che la verità stéssa in me non avrébbe con maggiór fórza operáto. Ti vídi, mío cáro Aza, pállido, sfiguráto, prívo di sentíménto, cóme un gíglio asciútto dal ferventíssimo cáldo del mézzo giòrno. L'amóre sarébb' égli talóra bárbaro ? Paréami godér del túo dolóre e viè più inasprírlo da te prendéndo reiteráti, e mésti congédi : mi éra dólce, e forse ánche dilettevole l'avvelenáre i tuói giòrni d'amáro cordóglio ; e quéll' amór medésimo, che tal crudeltà m' ispiráva, paréa che l'cuór mi schiantásse állo spettácolo átróce de' tuói martírj. Riscóssa álla fine cóme da álto sónno, amaramén-

meil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours ; je revis la lumière.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence ? Hélas ! qui pourra m'en assurer ? Je ne sais plus où je suis ; peut-être est-ce loin de toi. Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

LETTRE QUATRIÈME.

QUEL que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi, ni pour moi : chaque instant où je respire, est un sacrifice que je fais à ton amour ; et de jour en jour il devient plus pénible. Si le temps apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau ; tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre, ou pour

punta del tuo dolore, sollecita della tua vita, chiedi aiuto, e rividi la luce.

Ti rivedrò io, arbitratore caro della mia esistenza? Ohimè lascia! e chi potrà assicurarmene? Non so più dov' io mi sia; forse i' son ora ben lúnga da te; ma ancorchè gli spazj immensi, che abitano i figli del Sóle, fossero tra noi frapposti, i miei sospiri, quasi núvola leggiéra, volerán di continuo intorno a te, mio único bene.

LETTERA QUARTA.

QUALÚNQUE síasi, caro Aza, il nostro amor della vita, le pene il diminuiscono, e la disperazione dal cuor lo spégne. Il vilipendio che la natura sembra fare dell' ésser nostro coll' abbandonarlo al tormento, da prima ci muove a sdegno; indi l'impossibilità di sottrarcene, una sì umiliante manchevolezza in noi appalesa, che alla saziévol noia di noi stessi al fin ne conduce.

Più non vivo in me, nè per me; ogni momento in cui respiro, è un sacrificio fatto al tuo amore, e questo di giorno in giorno più rincrescevol diviene: conciossiacosachè, se il tempo alcuno alleggiamento reca alla gravézza dell' infermità che mi macera, raddoppia pur sempre i martirj dell' ánima mia. In vece di manifestarmi il mio presente stato, e' par che sempre più mel voglia celare. Tutto quel che mi circonda m' è ignoto; tutto mi è nuóvo; tutto in me desta curiosità, e nulla trarmene puóte. Indárno

être entendue : l'un et l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevoient des objets : je m'obstinai quelque temps à les tenir fermés ; efforts infructueux ! Les ténèbres volontaires auxquelles je m'étois condamnée, ne soulageoient que ma modestie, toujours blessée de la vue de ces hommes dont les services et les secours sont autant de supplices ; mais mon âme n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, et le désir de les exprimer plus violent.

L'impossibilité de me faire entendre répand encore jusque sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déjà entendre quelques mots des sauvages Espagnols ; j'y trouvois des rapports avec notre auguste langage ; je me flattois qu'en peu de temps, je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation ; et, à la différence de leurs manières et de leur caractère apparent, on devine sans peine que *Pachacamac* leur a distribué, dans une grande disproportion, les élémens

con ógni stúdio cércó, e mi sfórzo d'inténdere o di éssere intésa ; l'úno e l'áltro mi sónó ugualménte impossíbili. Stánca di tante inútili próve, avvisái cessárne la cáusa col sottrárre gli ócchi miéi all' impressióne, che in éssi facévan gli oggétti ; mi ostinái a tenérli chiúsi per quálche témpo : infruttuósi sfórzi ! Le ténébre volontárie álle quáli ío m' éra condannáta, appagávàn soltánto la mía modéstia, cúì tuttóra nuocéva il vedér uómini, i di' cúì servígi ed aiúti sónó per me altrettánti supplíj : ma l'ánima mía non éra perció mén travagliáta. Raccólta in me stéssa, le mie sollecitúdi con maggiór puntúra mi trafiggévano, e il desidério di manifestárle éra sémpré più ardénte.

L'impossibilità di fàrmi inténdere spánde infín su gli órgani miéi un torménto non méno a portár malagévole, di quél che mi sarébbero corporáli dolóri, che veraménte patíssi. Oh quánto quéstó mio státo è crudéle !

Lássa ! i' mi credéva già inténdere alcúne paróle de' selvággi Spagnuóli, vi trováva quálche conformità cóla nóstra augústa favélla ; spérava di potér in bréve spiegármí con éssó lóro : ma i miéi nuóvi tiránni si ésprímono con tanta rapidità, che ben lúngi dallo sperárne símil ventúra, non so neppúr distínguere le inflessióni délla lor vóce. Tútto m'indúce a crédere, che non síeno délla stéssa nazióne ; e dálla varietà che si páre nélle lóro maniere e nel lor caráttere, agévol cósá è il congñé tu áre, che *Pachacamac* ha distribúto loro, coa gran disproporzióné, gli eleménti

dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur, au moment où il n'avoit encore assemblé, pour leur formation, que l'air et le feu. Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montroient assez qu'ils étoient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu dans leurs actions, et qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un, que j'ai jugé être le *Cacique* (1) à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respect : l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, et sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué), plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance ; et, sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : foible, mourante, et ne prononçant que

(1) *Cacique*, est une espèce de Gouverneur de Province.

onde ha formáto i mortáli. L'ária gráve ed austéra dimóstra négli úni éssere éssi compósti délla matéria de' più dúri metállí ; méntre quésti áltri e' par che involáti si síano dalle máni del Creatóre, quándo per ánche d'áltro formáti non érano che d'ária e di fuóco. Gli ócchi trúci, e l'aspétto tétro e imperturbáto di quélli, indicávano bastanteménte ch' ésser potévan crudéli ad ánimo riprósáto ; siccóme l'inumanità delle lóro azióni ne ha dáta próva ben chiára. Il vólto ridénte di quésti, la dolcezza de' lóro sguárdi, una cértá sollecitúdine, che le ópere lóro accompáгна, e che páre benevolénza, in lor favór ci dispóne. Ma ossérvo alcúne contradizióni nel lóro módo di procédere, che sospéndono il mío giudício.

Dúe di quésti Selvággi non si scóstano quási mái dal mío capezzále : úno di éssi, il di cùi nóbile aspétto mi ha fáto giudicáre ésser égli il *Cacique* (1), mi dimóstra, cred' io, secóndo l' usánza súa úna gran riverénza ; l'áltro mi amminístra úna pártte degli aiúti che álla mía malattía si richiédono ; ma dúra è la súa bontà, crudéli i suói soccórsi, e la súa familiarità imperiósá.

Dal moménto che, le tramortíte fórze in me rivocáte, mi-son trováta in lóro potére, costúi (imperciocchè l'ho ben béne osserváto), più ardíto dégli áltri, vólle pigliármí la máno, che ritirái con indicíbil confusióne : párve attónito álla mía resisténza ; e, sénza verún riguárdo avére álla modéstia, súbito ripiglióllá : débole, moribónda, e proff-réndo soltánto

(1) *Cacique*, spécie di Governátore di Província.

des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut ; et, depuis ce temps-là, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espèce de cérémonie (1) me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets, car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume : à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes *Quipos*. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds, qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que j'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton absence ; ainsi, toute entière à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre usage pourrois-je en faire, ô mon cher Aza ! Quand tu ne serois pas le maître de

(1) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de Médecine.

paróle che non érano intése, potéva io impedírglielo? La ténne, Aza mío cáro, quánto vólle, e da quel témpo in quà, bisógna che gliéla pórga io stéssa parécchie vólte per giòrno, se vóglio evitár de' contrásti che términan sémpe in mío svantággio.

Quésta spécie di cerimónia (1) sémbrami, úna superstizióne di quéstí Pópoli: mi è parúto trovárví éssi quálche rappórtó col mío mále; ma bisógna per avventúra ésser délla lóro nazióne per sentírne gli effétti, poichè io non ne próvo quási verúno: patisco sémpe intérni dólori, tánta è l' arsúra la quále io ho déntro; e mi rimáne appéna fórza bastánte a proseguír l'annodaménto de' miéi *Quipos*. Impiégo in quésta occupazióne tánto témpo quánto dálla mía debolézza me ne viéne accordáto: quéstí nódi, cotál impressióne óperano ne' miéi sénsi, che mi fan reputáre i miéi pensiéri viè più veráci; la spécie di somigliánza che fra éssi ravvísó e le paróle, siffátta illusióne in me désta, che il mío mal n' è ingannáto: crédo parlárti, dírti ch' io t'amo, assicuráti di mie promésse, e del mío ténero affétto; quéstó dólce ingánno è l'único ben di mía víta. Allorquándo pell' eccésso dell' oppressióne d'interrómper m' è fórza il mío lavóro, gémo di túa lontanánza; e cosí dàndomi tútta all' amór mío, non v'è un sólo de' miéi moménti che túo non síá.

Lássa! quál altr' úso podréi io mái fárne, Aza mío dólce! Ancorchè tu non fóssi l'único possessor

(1) Gl' Indíani non avéano verúna idéa délla Medicína.

mon ame, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inséparablement à toi, plongée dans un abyme d'obscurité, pourrois-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours ; tu les éclaires, tu les prolonges ; ils sont à toi. Tu me chéris : je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras ; je suis récompensée.

LETTRE CINQUIÈME.

QUE j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines : dès que mes officieux persécuteurs se sont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste, que cette expression de mes sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pourrois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté ; une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent : quel qu'en soit le motif, leur attention semble nous soulager.

dell' ánima mía, ancorchè i víncoli d' amóre a te non mi uníssero inseparabilménte, immérsa in un abísso d'oscurità, potréi io tenér mái lontán dal mío pensière la lúce di mía víta ? Tu séi il Sóle de' giòrni miéi ; tu gl' illúmini : tu li prolúnghi ; e túoi son tútti. Tu mi ámi : ed io consénto a vívere. Che farái tu per me ? Continuerái ad amármí ; e cosí avrónne ámpia mercéde.

LÉTTERA QUINTA.

OH ! quánte péne ho io sostenúte, mío cáro Aza, da che ti consècrái gli últimi nódi ! Non mancáva, perchè al maggiór cólmo giugnéssero, se non la privazióne de' miéi *Quipos* ; i miéi officiósí persecutóri sì tósto cóme si fúrono accórti, che quéstó lavóro accerscéva la mía oppressióne, me ne tólsero l'úso.

Mi è státo finalménte restitúto il tesóro dell' amór mío ; ma l'ho ricomperáto con mólte lágrime. Altro non mi résta che quéstó sólo mézzo ónde esprimere i miéi sentiménti ; áltro non mi résta che la mísera consolazióne di cosí dipíngerti i máli miéi ; e potéva io pérderla, e non disperármene ?

Il mío stráno destíno mi ha insíno priváta di quéllo alleggiáménto che tróvano gl' infelíci nel raccontár le lóro péne : credíamo éssere compatíti, quándo síamo ascoltáti ; úna pártè del nóstro affánno pássa a dipíngere il vólto di chi ci ascólta ; che che si sía la cagióne, e' par che ciò ne consóli.

Je ne puis me faire entendre ; et la gaieté m'environne. Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espèce de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon âme, contraignent les attitudes de mon corps, et portent la gêne jusque dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donné, de rendre nos sentimens impénétrables, et je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite ; je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées, comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractère et de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être ; ils me retiennent par une espèce de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave, et que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me

Non pòsso fàrmi inténdere, benchè la mía letizia di fuór'si móstri ; nè m'è neppúr dato di godér in páce délla nuóva spécie di solitúdine, cùi mi ridúce l'impossibilità di comunicár ad alcúno i miéi pensieri. Gl' inopportúni oggètti, ónde attorniáta sòno, túrbano l' ánima mía nélla súa solitúdine, riténgono gli atteg-giaménti délle mie mémbra, ed insíno a' miéi pensier póngon fréno ; avvien pur sovén-te, ch' ío diménti-chi la felice libertà dátaci dálla natúra d' impenetra-bilmén-te veláre i sentiménti nóstri. Témo alcúne vólte non la curiosità di quèsti Selvággi fáccia lóro indovináre i pensieri, che la stravagánza de' suói costúmi in me désta a lor disavvantággio ; ónde cerco con ógni stúdio di tenérli con tal divisaménto nélla mén-te dispósti, cóme se mal grádo di me penetrár li potéssero.

Se un moménto úna opinióne mi fa avére del lóro caráttere e del lor módo di pensáre vérsò di me ; il moménto d'apprésso la tóglié vía.

Sénza parláre di mílle leggiére contradizióni, mi négano, Aza cáro, non sólo gli aliménti necessárij álla conservazióne délla víta, ma eziandío la libertà del luógo in cùi vóglío stáre ; mi riténgono con úna spécie di violénza in quèsto létto, che insopportábile m' è oramáí divenúto : mi convien dúnque crédere, che cóme lóro schiáva mi tráttino ; e che il lor potér sía tiránnico.

Che se all' incóntro a quèll' estrémo desidério pón-go mén-te, che di conservármí in víta dimóstrano, ed al módo reverén-te col quále mi sèrvono, m' indúco quási

rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le *Cacique* semble vouloir imiter le cérémonial des *Incas* au jour du *Raymi* (1) : il se met sur ses genoux fort près de mon lit ; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, et les yeux baissés, il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire le *grand nom* (2) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré Diadème (3). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa Nation ; le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré : il y joint cet air touché qui précède les larmes ; ces soupirs qui expriment les besoins de l'âme ; ces accens qui sont presque des plaintes ; enfin, tout ce qui accompagne le désir d'obtenir des grâces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoissoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque

(1) Le *Raymi*, principale fête du Soleil : l'*Inca* et les Prêtres l'adoroient à genoux.

(2) Le grand nom étoit *Pachacamac* ; on ne le prononçoit que rarement, et avec beaucoup de signes d'adoration.

(3) On baisoit le Diadème de *Mancocapac*, comme nous baisons les Reliques de nos Saints.

a crédere ch' essi mi téngano per un qualche éssere álla umána spézie pur superióre.

Nessúno d'éssi mi comparísce mái dinánzi, sénza inchinársi più o méno, a guisa che nói sogliám fare, il Sóle adorádo. Si dirébbe, che il *Cacique* imitár vógli le cerimónie praticáte dagl' *Incas* nel giòrno del *Raymi* (1); égli s'inginócchia mólto vicíno al mío létto, e rimán buona pézza in tal disagiáta posítúra: alcúne vólte non párla, e cógli ócchi in térra fitti, par che stía profondaménte pensádo: gli véggio in víso quélla confusióne con riverénza mescoláta, che in nói désta il *nóme* (2) *gránde* ad álta vóce pronunziáto. Se occasiòn se li pórgé di carpirmi la máno, vi pórtá la bócca cólla veneraziòn medésima che nói abbiámo pel sácro Diadéma (3). Pronúnzia talvólta cérte paróle, che non somígliano púnto il sólito linguággio di súa Nazione; il suóno n'è più dólce, più distínto, più armónico: ne módula la profferénza con quel tuóno di vóce soáve e pietóso, che dálle lágrime è termináto: v'unísce quéi sospíri, che sì béne esprímone di che bisognósa sía l'ánima, e quégli accénti, che son quási amáre dogliénze, tútto in sómma égli adópera, che accompagnár suóle il desidério d'ottenér qualche grázia.

(1) Il *Raymi*, fésta principále del Sóle: gl' *Incas* ed i Sacerdóti del Sóle l'adorávano inginocchióne.

(2) Il *nóme gránde* di *Pachacamac* si pronunciáva di rádo, e con mólti ségni d'adorazióne.

(3) Si baciáva il Diadéma di *Mancocapac*, cóme nói facciámo le *Relíquie de' Sánti*.

erreur sur mon être, quelle prière auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne seroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai encore vu faire aucune adoration au Soleil : peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand *Mancocapac* (1) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos Ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adorent, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire ; ils obéiroient aux signes de mes volontés : je serois libre ; je sortirois de cette odieuse demeure ; j'irois chercher le maître de mon âme : un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

LETTRE SIXIÈME.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! Que nos malheurs sont augmentés ! Que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remède : il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir.

(1) Premier Législateur des Indiens. Voyez l'Histoire des Incas.

Ah ! mío cáro Aza, s'égli appién mi conoscésse, se non fósse in quálche errore intórno all' ésser mío, quál mái preghiéra avrébb' égli a fármí ?

Non sarébb' élla forse idolátra quèsta Nazione ? Non le ho ancór vedúto far alcún' adorazione al Sóle : forse che le dónne sónó l'oggétto del lóro cúlto. Príma che il gran *Mancopac* (1) avésse portáto dal Cielo in térra i divíni voléri del Sóle, i nóstri maggióri deificávano tútti gli oggétti, che in lóro eccitássero o timóre, o piacére : forse quèsti Selvággi próvan soltáto per le dónne quèsti dúe sentimenti.

Ma se mi adorássero, aggiungerébbero églino a' miéi disástri la dúra suggezione in cúi son ritenúta ? Céрто che no ; si sforzerébbono di piacermi, ubbidirébber ái cénni de' miéi desidérj ; saréi libéra, usciréi da quèst' odiósa stánza, andréi a rivedér il signór di quèsto mío spírito, ed un sól de' suói sguárdi ógni rimembránza cancellerébbe di tante sciagúre.

LETTERA SÉSTA.

CHE orribile sopraprendiménto, Aza mío cáro ! Oh ! quánto son cresciúte le nóstre misérie ! Oh ! quánto siám dégni di compassióne ! I nóstri máli sónó sénza rimédio : áltro a me più non résta che narrárteli, e quíndi moríre.

(1) Prímo Legislatóre degl' Indiáni. Védi la Stória degl' *Incas*.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre qui, depuis long-temps étoit l'objet de mes désirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation : qu'ai-je vu, cher amour de ma vie ? Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avoit fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon âme avec cette affreuse connoissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'Univers est anéanti pour

Mi è státo finalménte concéssó d'úscire dal létto ; e prevaléndomi súbito di quéstá libertà, móssi i miéi vacillánte pássi vérsó úna finestrélla, ch' éra da gran témpo l'oggétto di mía curiosità ; l'apérsi in gran fréttá : ed oh ! che mái vídi, dólce amór di mía víta ? Non troverò paróle, che vágliano a mostrárti l'eccéssó del mío stupóre, e la mortál disperazióne che mi vínse nel vedérmi in mézzo a quel terríbil eleménto, la di cùí sóla vísta ne raccapriccia.

Un' occhiáta sóla m'ha pur tróppo appién fáto inténder la cáusa délló scóncio moviménto délla nostr' abitazióne. Sónó in úna di quélle cásé galleggiánte, che servírono ágli Spagnuóli per aggiúgnere al nóstro sventuráto paése, e di cùí niúna descrizióne, se non imperfétissima, m'éra per lo innánzi pervénúta.

Puói tu figuráti, Aza cáro, quáli noiósi pensiéri m'entrássero nell' ánimó a scopérta sì orribile ? Cérta cósá è, ch'io son da te allontanáta, più non respíro l'ária medésima, non ábito più néllo stéssó eleménto : ignorerái mái sémpre dov' ío mi síá, s'íó t'ámi, s'íó pur respíri ; il disfaciménto dell' ésser mío non sembrerà nemméno un accidénte cotánte rilevánte, da dovérsene a te recár la novélla. Arbitratór cáro de' giòrni miéi, di che giovaménto potrébbe égli ésserti da índi innánzi la mía sciaguráta víta ? Consénti, ch' ío restituísca álla Divinità un beneficio per me intollerábile, e di cui più non mi giòva godere : non ti vedrò più, non vóglío più vívere.

Pérdo l' Amánte mío : l'Univérso é per me an-

moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour : entends-les, cher objet de ma tendresse ; sois-en touché ; permets que je meure ...

Quelle erreur me séduit ? Non, mon cher Aza, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre ; c'est la timide nature qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets....

Que la mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image ; il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le sens encore, je le dis pour la dernière fois.

LETTRE SEPTIÈME.

AZA, tu n'as pas tout perdu, tu règnes encore sur un cœur : je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein ; il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussitôt détruit que formé. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avois été témoin de mon emportement ?

nichilato; áltro non è più che un vásto desérto ripiéno délle grída dell' amór mío; ódile, cáro oggétto délla mía tenerézza; síine commósso; láscia ch' ío muóia...

Quál errór mi sedúce? No, mío cáro Aza, no, tu non séi quégli che di víver m'impóne, égli è bensì la tímida natúra, che d'orrór freméndo úsa la túa vóce délla súa più possénte, per indugiáre un fíne per éssa mái sempre terribile; ma tútto è omái compiúto, la più spedita vía dälle di léi lagnánze libere-rámmi.

Innabíssi il máre per sémpre nell' ónde sue tempestóse i miéi sventuráti affétti, la mía víta, e la mía disperazióne.

Raccógli, tróppo infelíce Aza, raccógli gli últimi sénsi di quéstó mío cuóre; non áltra immáGINE che la túa vi córse giammái; e posciachè égli per te sólo vivéva, cólmo dell' amór túo adéssó sen muóre. T'ámo, ancór lo sénto, e per l'última vólta il díco.

LÉTTERA SÉTTIMA.

AZA, tútto ancór non perdésti, tu signoréggi tuttavía un cuóre; ío pur respíro. La vigilánza de' miéi custódi ha frastornáto il mío fiéro proponiménto, nè áltro me ne résta se non la vergógna di avérne tentáto l'esecuzióne. Io non inténdo óra narrárti le particolarità d'un diségno non men tostaménte róttó, che nell' ánimo concepúto. Ardiréi ío giammái vérsó di te levár gli ócchi miéi, se tu del mío eccéssó testimón fóssi státo?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours ; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix ; j'avois oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir, on prend la férocité pour du courage, et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise nous rappellent à nous-mêmes : nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme, pour fruit que le repentir, et que le mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place ; je voudrois le dérober à la lumière ; mes pleurs coulent en abondance ; ma douleur est calme ; nul son ne l'exhale ; mais je suis tout à elle. Puis-je trop expier mon crime ? il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours, ces Sauvages bien-faisans voudroient me faire partager la joie qui les transporte ; je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais quand elle me seroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes.

Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge,

La ragione pèl mío disperàre al niénte venúta più non m' aitáva ; più non sembrávami d'alcún prézzo la víta, più l'amór túo non rammentáva.

Oh ! quánto è crudéle la cálma de' sénsi dópo il fúrore ! Oh ! per quánto divérse vedúte miriámo allóra gli oggétti medésimi ! Nell' orróre délla disperazióne, la ferocità corággio, ed il timór de' máli fortézza d'ánimo, reputiámo ; ma in nói rivenúti, o per úna paróla, o per úno sguárdo, o per un quálche stráno avveniménto, apertaménte conosciámo la debolézza éssere státa l' único princípío del nóstro valóre, il pentiménto l'único frútto, ed il vitupério l'único guiderdóne.

La più sevéra punizióne del fálo mío si è il conoscerlo. Tútta piéna dell' amaritúdine de' rimórsi, e sótto il vélo délla vergógna nascósa, mi téngo in dispárte ; témo che quéstó mío córpo non óccupi tróppo spázio ; vorréi dálla lúce sottrárlo ; le mie lágrime sgórgano in cópia ; quiéto è il mio dolóre, non si sfóga in alcún suóno, ma pur tutta m' ha in súa balía. Pósso ío mái purgár di sovréchio la cólpa mía ? Non éra éssa cóntro il piacér túo ?

Indárno quésti generósi Selvággi téntano da due giòrni in quà fármí sentír l'allegrézza, ónde son trasportáti : appéna ne so sospettár la cagióne ; ma quándó ánche manifésta mi fósse, non mi reputedéi déгна d'avér párté nélle lóro féste.

Le lóro dánze, le lóro esclamazióni di giòia, un

semblable au *Maïs* (1), dont ils boivent abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'apercevoir, ne me laisseroient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'Astre divin, si la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres. Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commise, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence continuelle des Sauvages de sa suite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns : je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets : le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion est passagère, et que les regrets qui la suivent sont durables ! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

(1) Le *Maïs* est une plante dont les Indiens font une boisson forte et salubre ; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, et ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le sacrifice. Voyez *l'Histoire des Incas*, T. II. pag. 151.

cérto liquóre rósso, símile al *Maïs* (1) di cúi bévono copiosaménte, lo star églino intentíssimi a riguardáre il Sóle per qualúnque pártè scoprírlo póssano, non mi lascérebbe nell' ánimò neppúr un dúbbio débole, che tal solénne fésta non si celebrásse in onór dell' Astro divíno, se il *Cacique* cògli áltri concordeménte operásse. Ma égli in véce di partecipáre dell' esultazióne comúne, dópo il fálo da me comméssò, d' altro non cúra se non del mío dolóre ; quíndi i fervorósi átti suói ne son più rispettósi, le cùre sùe più assídue, le sùe sollecitúdini più insinuánti.

Si è accórto, che la presénza contínua de' suói Selvággi aggiungéva la soggezióne al mío cordóglio ; mi ha liberáta da' lóro mal accétti sguárdi ; nè áltri più me ne résta à sostenére se non i suói.

Lo crederésti tu ; Aza cáro ? vi son de' moménti in cúi quéstè múte conferénze son per me dólci : la focósa lúce dégli ócchi suói quélla mi rappresénta che scintillár vídi ne' tuói ; alcúna somigliánza vi tróvo che ingánna il mío cuóre. Ahi ! quánto quest' illusióne è passaggiéra ! Quánto durévoli son le queréle che le succédono ! Nè finiránno se non cólla mía víta, posciachè ío per áltri non vívo, che per te sólo.

(1) Il *Maïs* è úna piánta cólla quále gl' Indiáni fáno úna bevánda gagliárda e salutáre ; ne offeríscono al Sóle néi giòrni délle sùe féste, e ne bévono dópo il sacrificio, finchè s'iano ubbriáchi. Védi la *Stória degl' Incas*, T. II. p. 151.

LETTRE HUITIÈME.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon âme, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce ? Le *Cacique* avoit déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regardois plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance !

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espèce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même temps, il m'a fait entendre, par des signes qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, et que sa vue étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte : l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur. Il est certain que l'on me conduit à cette terre, que l'on m'a fait voir ; il est évident qu'elle est une por-

LETTERA OTTAVA.

QUANDO tútti i nóstri pensiéri ad un sólo oggétto rivolgiámó, Aza mío cáro, non ci curiám dégli avveniménti, se non per la conformità che vi troviámó con éssó. Se tu non fóssi l'único motóre dell' ánima mía, saréi ío passáta, cóme non ha guári ho fatto, dall' orrór délla disperazióne álla speránza la più lusinghiéra? Il *Cacique* avéva già tentáto più vólte indárno di fármí accostár a quélle finéstra, che sénza frémer di spavénto più mirár non sapréi. Solleciatá finalménte di bel nuóvo, mi vi són lasciáta condurre. Oh! cóme, Aza mío cáro, fu la mía condescendénza ben compensáta!

Oh! prodígio incomprendibile! Col fármí por l'óchio ad úna spécie di cánna foráta, égli mi ha fáto vedére la térra in úna tal lontanánza, cùi, sénza l'aiúto di quél maraviglióso ordégno, gli ócchi miéi non avrébber potúto aggiúgnere.

Egli mi féce insiememénte inténdere per vía di cérti ségni, che comínciano ad éssermi nóti, che nói a quélle térra andiámó, e che la vísta di éssa l'única cagióne si éra di quélle festíve allegrézze, le quáli ío credéva éssere un sacrificio al Sole rendúto.

Io súbito in me sentíi la vantaggiósa felicità di tále scopérta! La speránza, cóme un rággio di lúce, rifúlse nell' íntimo del mío cuóre. Céрта cósá è che a quélle térra mi condúcono, che mi hánno mostráta, la quále è manifestaménte úna párté del túo Império,

tion de ton Empire, puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisans (1). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes lois ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes désirs, tout m'en assure.

Je vole dans tes bras : un torrent de joie se répand dans mon âme ; le passé s'évanouit ; mes malheurs sont finis ; ils sont oubliés : l'avenir seul m'occupe ; c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même. Est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE NEUVIÈME.

QUE les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le temps, ainsi que l'espace, n'est connu que par ses limites. Nos idées et notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un et de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du temps, et que, si elles nous abandonnent,

(1) Les Indiens ne connoissoient pas notre hémisphère, et croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ses enfans.

poichè il Sòle spánde sóvra di éssa i suói benéfici rággi (1). Non son più dálle caténe de' crudéli Spagnuóli legáta ; ónde chi potrebbbe mái impedíre ch' io sótto le túe léggi a víver non tornássi?

Sì, Aza mío dólce, i' son per riunírmi ben tósto all' oggétto a me più cáro. Il mío amóre, le mie ardénti bráme, tútto men' assicúra. Vólo nêlle túe bráccia ; un torrén-te di giúbbilo inón-da l'ápina mía ; il passáto diléguasi ; tútte le mie noióse tristízie són-o al lor fíne venúte, e son già tútte dimenticáte : l'avveníre è il sólo de' miéi pensié-ri, l'único ben che mi résta.

Aza, speránza mia cára, non ti ho perdúto, vedrò pur il túo víso, i tuói vestiménti, la túa ómbra ; ti amerò, tel dirò a te stéss-o. Há-vvi ég-li martí-re al-cúno, che da tál felice ventúra di gran lúnga trapassáto non sía ?

LETTERA NONA.

OH ! quánto i giòrni ci páiono lúnghi, Aza cáro, se annoverárli vogliámo. Il témpo, e lo spázio da áltro non si conósc-o se non da' límiti lóro. Sénza quést-i le nóstre idé-e non men che la vísta, si smarríscon del pári nêlla costánte uniformità d'amendúe. Se gli oggétti ségnano i límiti dèllo spázio, pármi che le nóstre speránze quél-li pur séguino del

(1) Gl' Indiáni non conoscévano il nóstro emisféro, e cre-dévano che il Sòle illuminásse solamén-te la térra de' suói figliuóli.

ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'apercevons pas plus la durée du temps, que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre séparation, mon âme et mon cœur, également flétris par l'infortune, restoient ensevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écouloient sans que j'y prisse garde : aucun espoir ne fixoit mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paroît infinie ; et je goûte le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon esprit, de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent, l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisirs et de bonheur s'y succèdent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étois point aperçue, s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours j'entends plusieurs mots de la langue du *Cacique*, que je ne croyois pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets : ils n'expriment point mes pensées, et ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étoient nécessaires.

Je sais que le nom du *Cacique* est *Déterville* ; celui

témpo, e che, qualóra ésse ci abbandónino, o a' sénsi nóstri men che visibilménte sien pórtate, non discerníamo méglío il duráre del témpo, che l' ária ónde lo spázio è ripiéno.

Dal moménto fatále di nóstra separazióne, l'ánima mía ed il mío cuore ugualménte dále sciagúre infievolíti, sepólti si stávano in quel totále avvili-ménto, orróre délla natúra, immagin del nùlla; i giòrni scorrévano sénza che pur men' avvedéssi; niúna cósá tenéva fissa l'attenzióne mía álla lóro lunghézza: ma óra che la speránza ne ségna tútti gl' istánti, il lor duráre mi par sénza fíne, ed a pòco a pòco la páce déllo spírito ricuperádo, non sénza piacer m'accórge, che la facilità di pensáre in me ritórna con éssa.

Da che la mía immaginazióne trovò apérta la vía all' allegrezza, mille pensíeri vi s'affóllano e sì l'ingómbrano, ch' éssa se ne sènte già stánca. Várj divisaménti di piaceré e di felicità vi náscono a vicenda; idée novélle agevolménte vi tróvan luógo, quélle pur áncora di cùì non m'era púnto accórta, sénza richiamárvele, vi si dipíngon di nuóvo.

Da due giòrni in quà, inténdo parécchie vóci délla lingua del *Cacique*, le quáli ío credéva ignoráre. Ma áltro per áncora non sóno se non nómi d'oggétti; e' non esprimono i miéi pensíeri, nè tampóco gli altrúì mi palésano; pur già alcúne dilucidazióni mi pórgono, di che ío avéva mestíeri.

So che il *Cacique* si chiáma *Deterville*; la nóstra

de notre maison flottante, *Vaisseau* ; et celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier nom m'a d'abord effrayée : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton Royaume ; mais, faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, et dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui : pouvoit-il subsister long-temps avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet astre divin n'éclaire que ses enfans : le seul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer sous ton empire : je touche au moment de te voir : je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux. Tu combleras d'honneurs et de richesses le *Cacique* (1) bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre : il portera dans sa province le souvenir de Zilia, la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien. J'éprouve à présent autant de complaisance de sa part, que j'en éprouvois de con-

(1) Les *Caciques* étoient des Gouverneurs de Province, tributaires des *Incas*.

cása galleggiante *Náve*, e la térra óve n' andiámo *Fráncia*.

Nell' udír quést' último nóme da prima alquánto temétti, non ricordándomi avér ío mái udíto cosí nominár alcúna pártè del túo Reáme : ma ponéndo ménte in apprésso al número infiníto délle regióni, che lo compóngono, i di cúi nómi mi son già usciti di ménte, quéstó sénso di timóre dileguóssi ben tósto; sénza che cóme avrébbe égli potúto durár lungaménte cólla férma fidúcia, che in me désta il vedér del continuo il Sóle. Nò, Aza cáro, quést' Astro divíno non illúmina áltri che i suói figliuóli; il dubitárne soltánto émpia mi renderébbe. Non passerà guári di témpo, che sótto il túo império sarò ritornáta, già, già s'apprésa il moménto di rivedérti, omái álla mía felicità rattaménte men vólo.

Fra tante esultazioni di mia letizia, la riconoscenza m'appresta diletto piaceré; tu di sómmi onóri, e di tue ricchézze larghíssimo sarái vérsò del buon *Cacique* (1) che riuníti ci avrá; égli séco si porterà nella súa Província la rimembránza di Zília: il guiderdóne di súa virtù farállo di laudévoli azioni mái sémprè vágo, e glória avrái tu dálla di lui felicità.

Inestimábili sónó, Aza mio cáro, le tante graziose cortesie ónd' ei mi compiáce; là dóve égli cóme súa schiáva trattár mi dovrebbe, e' par piuttósto ch' éssó mio sérvó sia. Tante sónó le piacevolézze che óra da

(1) I *Caciques* érano Governatóri di Província, tributárij degl' *Incas*.

traditions durant ma maladie. Occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude et par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air et la forme qu'il y emploie, me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa Nation.

Il commence à me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui, *Oui, je vous aime*, ou bien, *Je vous promets d'être à vous*, la joie se répand sur son visage ; il me baise les mains avec transport, et avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa Religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage et ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, et de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne

lúi mi véngono, quánto fúrono le contradizióni mostrátemi duránte la mía malattía : tútto intórno a me occupáto, d'áltro ormái non sémbra curársi, che délle mie nóie, e délle mie recreazióni. Più non mi móstro cotánte schíva de' suói servígi, dacchè pélla consuetúdine e riflessióne chiaríta sóno, avér ío préso erróre intórno all' idolatría, che gli attribuíva.

E veraménte e' non ripéte méno spésso dimostrazióni présso a póco a quélle somigliánti, le quali ío stimáva ésser súo cúlto ; ma tále é il suóno délla sua vóce, l'ária del súo vólto, ed i módi che in ésse tiéne, che ío son ben persuása quélle áltro non éssere se non ischerzévoli maniere, che da quélli di sua Nazione costúmansi.

Comíncia a fármí profferíre distintaménte alcúne paróle délla sua língua. Súbito che ho ridétto dópo lúi *Sì, vi ámo, ovvéro, Vi prométto d'essere tútta vóstra*, il súo vólto é ben tósto d'allegrezza ripiéno, mi bácia cupidaménte le máni, e ciò fa d' un' ária giulíva contrária in tútto a quélle serietà, che accompagnár suóle il divín cúlto.

Non più sollécita di sua Religióne, i' lo són pur alquánto del paése, ónd' égli' è discéso. La sua favélla ed i suói vestiménti sóno cosí diversí da' nóstri, che spésse vólte la mía fidúcia ne vacílla. La mía più dólce speránza è di quándo in quándo da alcúne crudéli obumbrazióni offuscáta, talchè vo del contínuo dal timóre all' allegrezza, e da quéstá all' inquietúdine trapassándo.

Stánca délla confusióne de' miéi pensíeri, vinta dalle incertézze che mi crúcciano, avéva fermaménte

plus penser ; mais comment ralentir le mouvement d'une âme privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza ; je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, et je vois, avec surprise, que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues seroit-elle celle de l'âme ? O cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités ! Mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi : nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'environnent.

LETTRE DIXIÈME.

JE suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes désirs, mon cher Aza ; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes

deliberáto di non più concédere sfógo álla mía immaginativa ; ma cóme raffrenár i moviménti d' un' ánima d' ógni communicazióne priváta, che in nùlla se non in se stéssa le sùe poténze esércita, e che da così grávi argoménti álla contemplazióne è sospínta ? No, mío cáro Aza ; ciò ésser non puóte ; tútta mi strúggio pell' avidità di scopríre indízj, che lo sbigottíto mío spírito illúminino, il quále è pur del contínuo da oscuríssime ténebre offuscáto. Ben sapéva ío che la privazióne d' úno de' sénsi nóstri talóra al próprio ingánno ci ména, ma con istupóre or m'avéggio che l'úso de' miéi d'erróre in errór m'addúce. L'intelligénza dell' ánima procederébbe élla fórse dálla cognizion délle favélle ? Aza mío cáro, oh ! quánte noióse verità mi fa óra antivedér l'infelíce mío státó ! Ma stién pur da me lontáni sì infáusti presági ; omái siám pur a térra giúnti. La lúce de' giòrni miéi farà sparíre ad un trátto le ténebre, che mi circóndano.

LÉTTERA DÉCIMA.

Io son pur giúnta álla fíne, Aza cáro, a quéstá térra, oggétto de' miéi desidérj, ma finór niúna cósá vi so riguardáre, che indízio mi díá a quélla contentézza ch' io rinvenírví speráva ; tútto quel che mi si pára dinánzi, altaménté mi tócca, e da tánta meraviglia son sopraprésa, che áltro non mi résta nélla ménte se non incérte imágini, ed úna perpléssa stupefazióne, da

erreurs répriment mes jugemens ; je demeure incertaine ; je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le Peuple, qui nous suivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique* ; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des Villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Détérville m'a logée, mon cœur a tressailli ; j'ai vu dans l'enfoncement, une jeune personne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Détérville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois ; je lui parlois, et je le voyois en même temps fort près et fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison ; ils offusquent le jugement : que faut-il penser des habitans de ce pays ?

cúi non cerco neppúr di liberármí; i miéi erróri raffrénano i miéi giudíj, i' mi rimángo nell' incertézza, e quási dúbíto di ciò ch' ío véggo.

Appéna uscíti dálla cása galleggiánte, entrámmo tósto in úna Città sul lído del mar fabbricáta. Il Pópolo, che in fólla venívaci diétro, sémbrami éssere délla stéssa Nazione del *Cacique*; ma le cásé in nùlla somígliano quélle délle Città del Sóle; le quáli, com-mecchè quésté avánzino nélla bellézza de' ricchíssimi ornaménti, déssa pur di gran lúnga le nostre trapássano pélle meraviglie ónde ripiéne sóno.

In sul mío prímo entrái nélla cámara, dóve Deter-vílle m' ha alloggiáta, il cuóre fórte batténni in pétto péllo stupóre, perciocchè vídivi dall' oppósta bándá úna giovinétta vestíta cóme le Vèrgini del Sóle; e incontanénte cólle bráccia apérte le còrsi al cóllo. Ma, oh porténto! Aza cáro, oh inéffabil porténto! áltro ío non incontrái se non un' impenetrábil resisténza, appúnto dov' ío vedéva úna figúra umána muóversi in assái ámpio spázio.

La maraviglia m' avéva résa immóbile, e físsi ténéva gli ócchi in quéll' ómbra, allorchè Deter-vílle mi féce osserváre la súa própria figúra alláto a quélla, che tútta la mía atenzióne impiegáva: ío pur lo toc-cáva, gli favelláva, e móltó vicíno e móltó lontáno da me il vedéva insiememénte.

Siffatti prodígi confóndono la ragióne, offúscano l'intellétto. Che abbiám nói a pensáre dégli abitánti di

Faut-il les craindre ? faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza : les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos *Amautas*.

Déterville m'a donné une *China* (1) jeune et fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins ; et j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas : leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cusco* (2). Cependant je ne puis encore juger de rien : mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne désire, n'espère et n'attend

(1) Servante ou femme de chambre.

(2) Capitale du Pérou.

questo paese? Converrà egli temerli, o vvero amarli? I' mi guarderò per certo di formar su di ciò alcun giudicio.

Il *Cacique* mi ha fatto comprendere, che quella figura, la quale io dinanzi a me vedeva, era l'immagine di me stessa: ma quale ammaestramento da ciò venir me ne puote? Questo prodigio diviene egli perciò minore? mi sento io forse meno umiliata, non potendo altro rinvenir nell' anima mia se non confusione e ignoranza? Pur troppo m' avveggió, mio caro Aza, e men incresce forte, che anche i meno eruditi uomini di questo paese sono vie più scienziati di tutti i nostri *Amautas*.

Deterville m' ha dato una *China* (1) giovane, assai destra e aitante della persona; egli è per me di somma consolazione cagione il riveder femmine, ed il farmi da quelle servire: parecchie altre ve n'ha, che quasi a prova l'una dell' altra i loro servigi prestar mi vorrebbero; il che io non vorrei che facessero, perciocchè la loro presenza novellamente le mie paurose sollecitudini mi fa sentire. Elleno si pongono per si fatta maniera a considerarmi, ch' io ben m' avveggió non esser essemái státa a *Cusco* (2). Púre io a quest' ora d'alcuna cosa giudicar non saprei; perciocchè la mia mente in un mar di dubbj tuttora vacilla: Sólo il mio cuore mai sempre saldissimo nè brama, nè spera, nè aspetta, se

(1) Sérvá o Camerícra.

(2) Capitále del Perú.

qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE ONZIÈME.

QUOIQUE j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelque lumière sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les Sauvages de cette contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le *Cacique* ; ils chantent et dansent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver (1). Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste Père a soumis à son obéissance des Provinces fort éloignées, et dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en seroit-elle pas une ? Le Soleil paroît se plaisir à l'éclairer ; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, et j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage

(1) Les terres se cultivoient en commun au Pérou ; et les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance.

non quell' único béne, sénza del quále che che si sía áltro che amaritúdi- ne a me recár non puóte giammái.

LÉTTERA UNDÉCIMA.

COMECHÈ io ógni stúdio, che per me si potéva, ábbia pósto, Aza cáro, acciocchè alcúna notízia acquistássi délla mía sórte présente, non ne ho per quéstó maggior contézza di quélla, che ora fan tre giòrni ne avéva. Tútto quel che mi vénne fáto notáre si è, che i Selvággi di quéstó paése, men buóni ed umáni non sembrano éssere del *Cacique*; tútti cántano e carólano, cóme se ógni dì avéssero a lavorár del terréno (1). Che se giudicár ne dovéssi da quánto i lóro costúmi a quélli s'oppóngono délla nóstra Nazione, niúna speranza più resterébbemi d'éssere óra nel túo Império; ma ben mi ricódo, che il túo augústo Genitóre ha sótto la súa obbediènza ridótte várie e lontaníssime Províncie, i di cúi Pópoli più non si risomigliávano i nóstri che quéstó non fa: e perchè dúnque non sarà déssó úno di quélli? E' páre, che il Sóle si dilétti d'illuminárló: più bello, o più chiáro altróve nol vídi giammái, quíndi ho in lúi di buón grádo quélla fidánza, che in me sa destáre; nè ormái áltra sollecitúdi- ne più mi molésta, se non la lunghézza del témpo, che mi converrà trapassáre, príma che chiarír mi póssa appiéno déllo státo in che si tróvin le nóstre bisógne; perciocchè,

(1) Le terre si coltiváno nel Perù in comúne, ed i giòrni di quéstó lavóro érano giòrni d'allegrezza.

de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité, et finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'instruire ; je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté, pour prendre des leçons de ma *China* ; c'est une foible ressource : ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du *Cacique* me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espèce de langage qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison où, sans cette intelligence, je me serois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite : beaucoup de monde y étoit assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue, me déplut : les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer, et qui recommençoient lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, excitèrent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais, ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrois une faute si je sortois, et je me gardai bien de rien faire qui méritât le

Aza mío cáro, ío sónó móltó cérta, che solaméntel'úso délla lor favélla mi può la verità palesáre e le mie noióse dubitazióni recáre al lor fíne.

Niúna opportunità traláscio per apparárla, e so trar prófitto d'ógni moménto di témpo di che Deterville mi fa ágio, per ésserne dálla mía *China* ammaestráta; argóménto, a dir véro, per me debolíssimo; perciocchè, non poténdo ío per vérun módo fárlé inténdere i miéi pensiéri, non m'è dáto neppúre di séco léi entráre in alcún ragionaménto. I cénni del *Cacique* mi sónó tal fiáta piú útili; esséndo, pélla lúnga consuetúdi- ne, divenúti oramáí per nóí úna maniéra di linguággio, ónde possiámo alméno l'úno all' áltro le própíe volontà significáre. Iéri ad úna cása mi condússe, dóve, sénza quést' intendiménto, mi saréi móltó mal regoláta.

Entrámmo in úna cámara piú ámpia, e méglío ornáta di quélla dóve ío ábito; nélla quále adunáta éra- si móltá génte. Le súde generáli dimostrazióni di meraviglia nel vedérmi comparíre mi dispíacquero; le grandíssime rísa che mólte délle giovannétte si sforzá- vano di tenére, tánte vólte rinnovándole, quánte ésse gli ócchi vérsó di me levávano, il cuór mi púnsero con un sentiménto cosí noióso, che credúto l'avréi úno stímolo di vergógna, se mi fóssi sentíta rimórdere d'alcúna cólpa. Ma déntro di me non trovádo se non un' assái fórte contrarietá a restár séco lóro, già di colà me n'uscíva, quándo ne fúi ritenúta da un cénno di Deterville.

Comprési assái béne che gráve erróre comméssó avréi assentándomi, e voléva pur guardármí dal far

blâme que l'on me donnoit sans sujet ; je restai donc, et portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes, et les ris offensans des autres ; j'eus pitié de leur foiblesse : je ne pensai plus qu'à leur persuader, par ma contenance, que mon âme ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* (1), s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, et me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier je pris pour la *Pallas* (2) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais, pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle ! Les beaux yeux ! . . .* Un autre homme lui répondit : *Des grâces, une taille de nymphe !* Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répétèrent à peu près les mêmes mots : je ne sais pas encore leur signification ; mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car, en les prononçant, leur visage étoit toujours riant.

Le *Cacique* paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi, ou

(1) Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une contrée ; ils avoient le privilège de porter le même habit que les *Incos*.

(2) Nom générique des Princesses.

cósa verúna, che meritár potésse quel biásimo, il quál le ío sénza ragión ne portáva ; i' mi ristétti perciò, e ponéndo ógni stúdio a considerár quélle fémmine, pàr-
vemi discérnere, la maraviglia dell' úne, e le rísa pugnénti dell' áltre non da áltro náscere, se non da' miéi ábiti stráni ; sentíi allóra compassióne délla lor picciolézza di spírito, e più non attési, se non a dimostrár lóro col mío contégno, che l'ánima mía non era tánto dálla lóro differénte, quánto i miéi vestiménti da' lóro pompósi addóbbi lo érano.

Un' uómo che avréi presúnto éssere un *Curacas* (1), se di néro vestíto non fósse státo, con degnévol piacevolézza a me avvicínatosi, e présami per la máno mi condússe préso ad úna dónna, la quále nel semiánte assái autorévole mi paréva la *Pallas* (2) di quéstó paése. 'Egli alcúne paróle le dísse, che ho udit e pronunziár mílle vólte da Deterville. *Oh còme è bélla ! Che bégli ócchi !* . . Cúi un áltro soggiúnse ! *Cérte grázie, úna víta da Nínfa !* . . Tútti, dalle dónne in fuóri, le quáli si tácquero, replicárono préso a póco le paróle medésime, e comecc'hè ío ne ignóri pur ánche il significáto, ésse débbono certaménte esprimere idée piacevoli, perciocchè sémpe con víso ridénte le profferívano.

Il *Cacique* mostrávasi contentíssimo di quel che dicévasi dálla brigáta ; sémpe stávami al láto, o

(1) *Curacas* érano píccoli Príncipi ; avévano il privilégio di portár un' ábito símile a quéllo degl' *Incas*.

(2) Nóme genérico délle Principesse.

s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vue, et ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'observer, pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manières de ces sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que, les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix : ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du *Cacique*, qui m'ont causé tant d'embarras, et sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la *Pallas*, et celles de toutes les autres femmes ; il les baisa même au visage, ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par son habit ; et tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens et nos pensées affectueuses,

se pur talóra alcún póco quíndi si dispartíva per dovér con altrúi favelláre, non istaccáva perciò da me l'ócchio, e con cénni facévami inténdere ciò che per me far si dovésse ; ed ío, per quánto in me éra, con ógni stúdio secóndo quélí operáva, acciò non peccássi in niúna délle usánze di quéstá Nazione, che si póco dimóstra sapér délle nóstre.

Io non so, Aza mío cáro, se m'avverrà di fárti ben compréndere, quánto straordinárie mi siéno parúte le inaniére di quésti Selvággi.

Tánta è l' impaziénte vivézza che muóveli, che, non bastándo lóro per isprímersi la favélla, col gésto non men che col suón délla vóce ragiónano ; quél contínuo movíménto délla persóna, che in éssi ho scórto, m' ha appién dimostráto, quánto póco montássero quélle dimostrazióni del *Cacique* ; le quáli in tánti perpléssi pensiéri, e in tánte fálse congettúre intricáta m' avévano.

Baciò iéri le máni álla *Pallas* ; cóme púre quélle di tútte l' áltre dónne ; le baciò púre in vólto, la quál cósá ío non avéva per áncbe vedúto fáre : gli uómini venívano ad abbracciárló ; chi lo pigliáva per úna máno, chi pel vestíto il tiráva ; e tútto con tále speditézza operávasi, che nói mái símile vedúta non abbiámo.

Se dálla prontézza de' lóro gésti argomentár si dovésse quélla déllo spírito lóro, certíssima sóno, che le compassáte espressióni, e le sublími comparazióni nóstre, le quáli cotánto naturalménte maniféstano i téneri

leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux et modeste, pour de la stupidité ; et la gravité de notre démarche, pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza ? malgré leurs imperfections, si tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; et, si mon âme étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté : toi seul fais mon bien et mes plaisirs.

LETTRE DOUZIÈME.

J'AI passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chère occupation. J'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Détéville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eût arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette

sentiménti ed i pensiéri nóstri affettuósi, lóro sembrerebbero insípide cóse; l'aspétto nóstro sério e modésto reputerébbesi quì melenzággine, e la gravità del portaménto torpór dèlle mémbra. Il crederésti tu, Aza mío cáro? Non ostánte le lóro imperfezióni, se tu quì fossi, ío volentiéri fra lor mi staréi. Una cértà cotál piacevolézza, che si páre in ciascúna cósa, che far vógliano, assái gradévoli ce li rénde; e, che se nell' ánima più appagáta mi sentíssi, non póco dilétto mi porgerébbe la varietà dèlle cóse, le quáli dinánzi ágli ócchi successivaménte mi s'appreséntano; ma perciocchè ésse non han guári di somigliánza téco, svanisce per me quel maraviglióso dilétto, che le nuovità arrecár sóogliono; perciocchè in te sólo, Aza dólce, ógni mío piacére, ed ógni mía contentézza ripósa.

LÉTTERA DUODÉCIMA.

QUANTO témpo ho passáto, Aza mío cáro, sénza avér potúto impiegárne un sol moménto nell' occupazióne a me più gradíta! Ho nulladiméno úna buóna quantítà di cóse straordinárie da fárti sapére; óra che mi tróvo alquánto a mío ágio, ne profitto per ingegnármi d'informártene.

Il-giórno dópo ch' ébbi fátto vísita álla *Pallas*, *De-* *terville* mi féce portáre un bellíssimo vestiménto all' úso del paése. Adattáto che me l'ébbe la *Chine*

ingénieuse machine qui double les objets. Quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder partout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte, et nous regarda long-temps sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *China*, et se remit à sa place sans s'en appercevoir : les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étois embarrassée, sans en savoir la raison.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnaissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main ; et ne pouvant exprimer mes sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent, dans ce moment-là, sur lui ; mais ses yeux s'animèrent, son visage s'enflamma ; il vint à moi d'un air agité : il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis, s'arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main, en prononçant d'une

alla sua foggia, mi féce avvicinare a quell' ingegnoso ordégno, che gli oggétti raddoppia. Quantúnque me ne dovessero ésser già nóti gli effétti, púre non potéi far a méno di non rimanér di bel nuóvo attónita, nel vedérmi, cóme se fossi státa dirimpétto a me stéssa.

Quésta nuóva attilatúra non mi dispiácque ; avréi per avvéntura lasciáto la mia véste con maggiór rincre-sciménto, se non mi avésse espósto ad ésser guar-dáta da per tútto con un' attenzióne incómoda assái.

Il *Cacique* entrò nélla mia cámara, quándo la gio-vanétta aggiungéva ancór alcúne minúzie al mio ac-conciaménto ; égli si fermò álla pórtá, e ci guardò lúnga pézza sénza parláre : éra talménte immérso nel suo vaneggiáménto, che si scansò per lasciár passár la *China* che uscíva, e si ripóse nello stéso luógo senz' accórgersene : fissómmi gli ócchi addósso, e si mise ad esaminármí da cápo a piédi con un' attenzióne sì séria, che m'imbarazzáva non póco, avvegnachè ignóta me ne fosse la cagióne.

Nientediméno per dimostrárgli la mia riconoscénza de' suoi nuóvi favóri, gli pórsi la máno ; e non poténdo esprimere i miéi sentiménti, credéi non poté dir nùlla che più gráto a lui fosse di alcúne di quélle paróle, che si dilétta di fármí ripétere ; e procurái eziandío d'imi-táre quel suóno di vóce, col quále égli le profferisce.

Non so quál effétto producéssero in quell' istánte nell' ánimo suo ; ma i suoi ócchi sfavillárono, il suo vólto s'accése ; mi si féce da présso con un' ária agi-táta : párve che volésse pren lérmí tra le sue bráccia ;

voix émue : *Non . . . le respect, sa vertu . . .* et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux ; et puis il courut se jeter sur son siège, à l'autre côté de la chambre, où il demeura, la tête appuyée dans ses mains, avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine : je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n'osai plus lui rien dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger. Il se leva : nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur, qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur ; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien : cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique*, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main : je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit

póscia fermándosi in un trátto, mi strínse forteménte la máno, pronunziándo con vóce d'uómo nélla ménte commósso : *No . . . il rispétto, la súa virtù . . . e* mólte áltre paróle, che più non capísco di quésté ; índi córse a gittársi sópra la súa sédia dall' áltra párté délla cámera, ed ívi si rimáse col cápo appoggiáto tra le dúe máni, dándo apertíssimo argométo del più profóndo cordóglío.

Il súdo státo mi afflisce, e non dubitándo di avérli cagionáto quálche péna, mi avvicinái ad éssó lúi per dimostrárgliene il mío pentiméto ; ma mi rispínse con un leggiér móto di máno sénza guardármí, ónde non ardíi più far mótto : ío mi stáva nélla più affannósa confusióne immérsa, allór quándo la servitù entrò per recárci da mangiáre. Egli si alzò : ci mettémmo a távola, e mangiámmo insiéme cóme al sólito, sénza che áltro gli restásse in vólto del súdo dolóre se non úna liéve maninconía ; ma e' non avéva nè minór bontà, nè minór piacevolézza : tútto quéstó mi sémbrá incomprendsíbile.

Io non ardíva mirárló, nè prevalérmí de' cénni fra nói usitáti in véce di conversazióne : nondiméno, cóme l'óra del nóstro pásto éra di móltó dall' usáto differénte, non potéi far a méno di dárgliene a conóscere la mía maravíglia, Tútto quél che rilevár séppi dálla súa rispósta si fu, che eravámo per cangiár dimóra. In fátti il *Cacique* dópo éssere uscíto e rientráto parécchie vólte, vénne a pigliármí per la máno ; mi lasciái condúrre, pensándo sémpré a quél che éra suc-

passé, et en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le *Cacique*, la *China* et moi : ce petit endroit est agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérois avec surprise, et que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit si étroitement (ô mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays !), je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place : ce mouvement me fit penser à la maison flottante ; la frayeur me saisit ; le *Cacique*, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura, en me faisant voir, par une des fenêtres, que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas*(1) d'une espèce qui nous est inconnue, marchaient devant nous et nous traînoient après eux.

Il faut, ô lumière de mes jours ! un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si sin-

(1) Nom générique des bêtes.

césso, e ingegnándomi di scopríre se il cangiáménto del luógo non ne fósse un effétto.

Quándo fúmmo usciti dall' última pórtà délla cása, Deterville m' aiutò a salíre úno scalíno assái álto, dópo di che mi trovái in un cameríno, in cùi comecchè non si potésse star in piédi sénza incómodo; nè spázio bastánte vi fósse per passeggiárvì, púre vi sedémmo agiataménte il *Cacique*, la *China*, ed ío; éra quéstò luoghétto assái acconciaménte addobbáto, ed úna finéstra da ciascúno de' láti assái arióso il rendéva.

Méntre ío il consideráva con istupóre, e d'indovinar mi studiáva per quál motivo Deterville in sì angústo luógo ci rinchiúdesse (oh, Aza cáro! i prodígi sónò pur frequénti in quéstò paése!), sentíi quélla mácchina o sía capánna, non so cóme chiamárla, la sentíi muóversi e cangiár síto: mi rammentái súbito la cása galleggiánte, e già freméva di spavénto; ma il *Cacique*, atténto álle mínime mie sollecitúdini, mi rincuorò col fàrmi vedére, per úna finéstra, che quélla mácchina sospésa assái vicíno a térra, si muovéva per isciénza meccánica a me ignóta.

Deterville mi mostrò páriménte alcúni *Hamas* (1) di úna spécie sconosciúta al Perú, i quáli camminávano innánzi a nói, e diétro di lóro ci strascicávano.

Vi vuóle, o splendór de' giòrni miei, un ingégno più che umáno per inventár cóse tánto útili e cosí

(1) Nóme genérico délle béstie.

gulières ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.

Il y a quatre jours, qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la première habitation qui se rencontre, et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté, pendant ce voyage, des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers : quel bien j'aurois perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur ! que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'Univers. Les campagnes immenses, qui se changent et se renouvellent sans cesse à nos regards, emportent mon âme avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

portentóse: ma bisógna altresì che vi s'iano in quèsta Nazione difètti grandíssimi, che la súa possánza diminuíscano, poichè sópra tútto l'Univérso non signoréggia.

Sóno quáttro giòrni, che rinchiùsi in quèsta maravigliósa mácchina, non ne usciámo se non la nótte per riposárci nélla príma abitazióne che s'incóntra, e pur sèmpre n'ésco mal volentiéri. Te lo confésso, Aza cáro, non ostánte la mía inquietúdiue amorósa, ho prováto in quèsto viággio piaceri, che mi érano affatto ignóti. Chiúsa nel sácro recínto del Témpio dall' età mía più ténera, non conoscéva le bellézze dell' univérso: oh quál inestimábil béne avréi perduto!

Bisógna pur, cuór mio dólce, che vi sia nell' ópere délla natúra úna non so quál allettévol vaghézza, che l'árte la più industriósa imitár non saprébbe. Quéllo che ho osserváto néi prodígi inventáti dagli uómini, non ha mái prodótto in me l'ammirazióne che mi désta lo spettácolo dell' Univérso. Discórre l'ánima mía per quélle campágne imménse, che váriano, e si rinnóvano ad égni moménto al nóstro aspétto cólla stéssa velocitá con cúì le attraversiámo.

Mílle oggétti non méno divérsi che améni, si offeriscono di continuità all' ócchio, che in un trátto li véde, li comprénde, ed in quélli si fissa. Si créde allóra che la vísta non ábbia áltre límiti che quélli di tútta la térra. Quést' erróre ci lusínga, ci dà un' idéa délla nóstra própria grandézza, che appién ci appága, e ci par d' essére áhora partécipi dégl' attriòuti del Creatóre di tante meraviglie.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images dont la pompe et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nues transparentes, assemblées autour du soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombre et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible et parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Alors, revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénètre dans notre âme : nous jouissons de l'Univers, comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; et si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie, pour nous renfermer dans les foibles prisons que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la nature :

Le *Cacique* a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de satisfaction.

Sul finír d'un giòrno seréno, il Ciélo ne móstra immáginì tánto pompóse e spléndide, che súperano di gran lúnga quélle délla térra.

Da úna pártè, cérti núvoli trasparénti, adunáti all' intórno del Sól tramontánte, páiono mónti d'ómbre e di lúce, la di cùì maestósa confusióne in nói risvéglia cotánta maravíglia, che attóniti, e come se fuór di nói stéssi fóssimo, il miriámo : dall' áltra, un Astro méno rispléndénte spúnta, ricéve e spárge un lúme méno viváce sópra gli oggétti, che perdéndo l'attivitá lóro per l'assénza del Sóle, d'éssi più alcúna impresiún non può entráre ne' sénsi nóstri, che soáve, plácida, ed interaméntè concordévol non sía al silénzio, che dóminā sul la térra. Allóra rientrándo in nói stéssi, úna cálma deliziósa pénetra nell' ánimò nóstro, godiámo dell' Univérso, cóme, se il possedéssimo sóli, non vi vediámo cos' alcúna che non ci apparténga ; una dólce serenità c'indúce a far piacévoli riflessiúnì, che niúna noiósa sollecitúdine può intorbidáre, se non quélle, che náscer suóle dálla dúra necessità di rinchiúderci nélle déboli prigióni, che gli uómini fabbricáte si sóno, le quáli, non ostánte tútta la lor indústria, saránno sémpre vilíssime, se cólle ópere délla natúra paragonár le vorrémo.

Il *Cacique* si è compiaciúto di fármì uscír ógni giòrno dálla nóstra móbil casétta, per lasciármì, a bell' ágio, contemplár quégli oggétti : la di cùì vísta, com' égli ben s'accórse, cotánto il mío intellétto appagáva.

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens, et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir : les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux.

Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat : l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta présence embelliroit des plaisirs si purs ! Que j'ai désiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurois fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'Univers.

LETTRE TREIZIÈME.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée *Paris* ; c'est le terme de notre voyage :

Se le bellézze del ciélo e délla térra con tánta fórza a se n'alléttano l'ánima nóstra, quélle délle sélve, più sémplici e lusinghiére, in me non destárono nè minór piacére, nè minóre stupóre.

Quánto sónó delizióse le sélve, Aza mío cáro ! Nell' entrárví, un dilétto universále per tútti i nóstri sènsi dilátasi, e ne confónde l'úso ; si créde vedèr il frésco prima di sentírló : le divérse gradazióni de' colóri délle fóglié témperano la lúce, che fra di ésse pénetra, e par che ne colpíscono a un témpo stéssó e le pupílle, ed il più íntimo sènsó nóstro.

Una fragránza indiffinitaménte soáve non ben discérner ci láscia, se più ne dilétichi le nári, o 'l paláto : l'ária stéssa comúnicá invisibilménte a tútto il nóstro indivíduó úna voluttà púra, che sémbra dárci un sènsó di più, sénzá che assegnár se ne póssa l'órgano súo.

O quál mái vaghézza, Aza cáro, aggiungerésti tu a sù pùri dilétti cólla túa presénza ! Quánte vólte ho ío bramáto di godérne téco ! Testimónio de' miéi più téneri pensíeri, t'avréi fáto gustár ne' sentiménti del mío cuóre dolcèzze a quélle eziandío superióri délle maraviglie dell' Univérso.

LÉTTERA DÉCIMA-TÉRZA.

ECCOMI finalménte, Aza mío cáro, in úna città nomináta *Parígi*; quéstá è la méta del nóstro viággio :

mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne me produisent que du tourment, et ne me présagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux, et je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue. Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à traverser cette ville, et par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito* ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville ; mais, hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivières, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un Univers plutôt qu'une habitation particulière. J'essaierois en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons ; elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont, que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du *Cacique* fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil ; les meubles, et quelques endroits des murs sont d'or ; le reste est orné d'un

ma, per quél che a me se ne páre, non sarà quél-
délle mie nóie.

Dacchè sónovi giúnta, più atténta che mái ad os-
servár quánto avviéne, le mie scopérte áltro non
prodúcono che torménto, nè áltro mi predícono che
sventúre; nel mínimo de' miéi desidérj curiosi la túa
immágin ritróvo: ma fra tútti gli oggétti che si offe-
riscono álla mia vísta, niúno ve n'ha, che me la
móstri. Se dal témpo che vi vuóle per attraversár
quésta città, e dal gran número d'abitánti ónde son-
piéne le stráde, argumentár mi léce, éssa contenér
dée maggiór número di génte, che non se ne podrébbe
adunáre in dúe o tre de' nóstri territórij.

Le meraviglie di Parígi mi ramméntano quélle che
mi fúron raccontáte di *Quito*; mi stúdiò di quívi rin-
venír alcúne somigliánze con quél' illústre città, ma
ohimè! che differénza!

Quésta contiéne pónti, fúmi, álberi, campágne,
cosicchè éssa mi par piuttósto un múndo intéro, che un
soggiórno particoláre. Tenteréi indárno di dárte un'
adeguáta idéa délle case; esse sóno di un' altézza così
smisuráta, ch' è più fácil di crédere, che la natúra le
abbia prodótte quáli sóno, che di comprendere cóme
gli uómini ábbian potúto edificárle.

Quésta è la città in cúi la famíglia del *Cacique* di-
móra. La casa nélla quále égli ábita, è quási altret-
tánto magnífica, che quélle del Sóle; le suppelléttili
ed alcúne párti délle paréti son d'óro; il rimanén-
te è

tissu varié des plus belles couleurs, qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduisoit dans la chambre de sa mère. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à-peu-près de la même forme que celui des *Incas*, et de même métal (1). Après avoir présenté sa main au *Cacique*, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa, mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mère.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher : elle jetta sur moi un regard dédaigneux ; et, sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embrassa, aussi bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même manière que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* parut dans cette chambre, une jeune fille, à-peu-près de mon âge, accourut ; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son visage, sans en ban-

(1) Les lits, les chaises et les tables des *Incas* étoient d'or massif.

ornáto di un tessúto de' più béi colóri rappresentáti assái béne le bellézzе délla natúra.

Giúnti che fúmmo, Deterville mi féce inténdere, che mi conducéva nêlla cámera di súa mádre; la trovámmo mézzo coricáta in un létto quási délla medésima fórma di quéllo degl' *Incas*, e déllo stéssо металл (1). Dópo avér pórtо la máno al *Cacique*, che la baciò chinátosi quási síno a térra, éssa l'abbracciò, ma con úna bontà cosí frédда, con un'allegrézza cosí forzáta, che se non ne fóssi státa anticipataménte avvertíta, nell' accogliénte di quélла mádre ravvisáте non avréi mái le fórze délla natúra.

Dópo avér éssi alquánto insiéme ragionáto, il *Cacique* mi féce avvicináre; éssa mi diéde un' occhiáta sprezzánte, e, sénza rispóndere a quél che sùо fíglio le dicéva, continuò mólto contegnósa ad avvólgersi álle díta un cordoncino cúi un pezzétto d'óro pendéva.

Deterville ci lasciò per fársi incóntro ad un uómo d'álta statúra ed appariscénte, che avéva fáto alcúni pássi vérsо di lui; égli l'abbracciò, cóme púre un' áltra dónna, che stáva facéndo un lavóro símile a quéllo délla *Pallas*.

Súbito che il *Cacique* compárve in quésta cámera, úna giovanétta quási délla mia età vi accórse; éssa lo seguíva con úna tímida sollecitúdine assái notábile; la letízia le apparíva in vólto, sénza scacciárne úna

(1) I létti, le sédie e le távole degl' *Incas* érano d'óro massiccio.

nir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la dernière, mais avec une tendresse si naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels seroient nos transports, si, après tant de malheurs, le sort nous réunissoit !

Pendant ce temps, j'étois restée auprès de la *Pallas* par respect (1) ; je n'osois m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévères, qu'elle jetoit de temps en temps sur moi, achevoient de m'intimider, et me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, et me conduisit près d'une fenêtre, où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans ; ils m'inspiroient la confiance et l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens ; mais, ne pouvant m'exprimer selon mes désirs, je prononçai tout ce que je savois de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin et doux. Je trouvois du plaisir dans cette espèce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles assez haut, en regardant la jeune

(1) Les filles, quoique du sang royal, portoient un grand respect aux femmes mariées.

non so quál avvenén-te maninconía. Deterville l'abbracciò l'última, ma con úna tenerézza così sincéra, che il mío cuóre ne fu commosso. Ahi! da quáli impetuósi móti d'esultánte giúb-bilo non sarém-mo nói trasportáti, Aza mío cáro, se dópo tánte sciagúre la sórte così ci riunísse

In quéstó méntre, ío m' éra rimása apprésso la *Pallas* siccóm-e il dovúto rispétto (1) il richiedéva; i' non ardíva allontanármene, nè vérsó di léi levár gli ócchi. Cérti sguárdi sevéri, ch' éssa mi lanciáva di quándó in quándó, m'intimorívano al maggiór ségno, e ponévan fréno infíno álla mía facoltà di pensáre.

Finalménte la giovanétta, cóme se avésse indovinato il mío impediménto, dópo avér lasciáto Deterville, vénne a pigliárm-i per la máno, e mi condússe vicíno ad úna finést-ra, óve ci mettém-mo a sedére. Benchè non capíssi nùlla di quéllo ch' éssa mi dicéva, i suói ócchi amorévoli méco ragionávano nel línguaggio déi cuóri benévoli, e m'inspirávano fidúcia ed amicízia: avréi pur volúto spiegárle i miéi sentiménti; ma non poténdomi esprímere secóndo i miéi desidérj, pronunziái quánt' ío sapéva délla súa língua.

Élla ne sorríse piú d'una vólta, guardándo Deterville con átto scáltro e piacévole. Io mi dilet-táva di quést-a spécie di conversazióne, quándó la *Pallas* pronunziò alcúne paróle ad álta vóce, guatándo fissa-

(1) Le zitélle, benchè del sán-gue réale, avévano un gran rispétto per le dónne marítate.

Elle, qui baissa les yeux, repoussa ma main, qu'elle tenoit dans les siennes, et ne me regarda plus.

A quelque temps de là, une vieille femme, d'une physionomie farouche, entra, s'approcha de la *Pallas*, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison, et m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement subit des manières de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de rester, l'inattention de Détéville, qui ne s'étoit point opposé à l'espèce de violence qu'on m'avoit faite, enfin toutes les circonstances dont une âme malheureuse sait augmenter ses peines, se présentèrent à la fois sous les plus tristes aspects ; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorais amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma *China*.

Dans la situation où j'étois, sa vue me parut un bonheur ; je courus à elle, je l'embrassai en versant des larmes : elle en fut touchée ; son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres nous est bien précieuse.

mén-te la giovinétta, che abbassò súbito gli ócchi, rispínse la mía máno, che tenéva fra le sue, e più non mi guardò.

Un moménto dópo, entrò úna dónna attempáta, e con víso arcíigno, si accostò álla *Pallas*, vénne póscia a prèndermi pel bráccio, mi condússe quási mío mal-grádo in úna cámera nel più álto délla cása, ed ívi sóla lascióm-mi.

Ancorchè quéstó non dovésse éssere per se stésso il più infelíce moménto délla inía víta, non è státo, Aza cáro, úno de' méno noiósi. M'aspettáva, finíto il mío viággio, di trováre quálche solliévo álle mie inquietúdi, e che la famíglia del *Cacique* mi avrébbe continuáto i buóni trattaménti, ch' ío avéva da lui ricevúti. La fréd-da accogliénza délla *Pallas*, il súbito cangiaménto délle maniere délla giovanétta; l'asprézza di quélla dónna, che mi avéva svélta da un luógo, dóve m'importáva di stáre; l'inattenzióne di Deterville, che non si éra oppósto álla spécie di violénza, che mi éra státa fáta; tútte in sóm-ma le circostánze con cú un' ánima sventuráta s'ingégna di esacerbáre le sue péne, mi s'affacciárono incontanén-te all' ánima sótto gli aspétti i più funésti; ío mi stimáva abandonáta da ognúno, amaramén-te deploráva la mía sórte infelíce, quándo víddi entráre la mía *China*.

Né-lo státo in cú allóra éra, la sua vísta mi ral-legrò; còrsi per fárm-ele incóntro, l'abbracciái cól-le lágrime ágli ócchi; éssa ne fu commóssa, e mi fu cára la sua tenerézza. Quándo ci crediámo ridótti a sentír compassión di noi stéssi, quélla dégli áltri ci è

Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contoïis mes chagrins, comme si elle eût pu m'entendre ; je lui faisois mille questions, comme si elle eût pu y répondre : ses larmes parloient à mon cœur ; les miennes continuoient à couler ; mais elles avoient moins d'amertume.

J'espérois encore de revoir Détéville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger, et je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chère idole de mon cœur, ce *Cacique* est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption : l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avoit été si sensible. Elle se jeta sur mon lit, et, par mille caresses, elle sembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'assit à côté du lit ; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir, que j'en sentois de n'être point abandonnée : ils se parloient en me regardant, et m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance et l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des

óltre módo preziosa. Le dimostrazióni affettuosé di quèsta giovinétta alleggiárono il mío cordóglio, ío le raccontáva le mie péne, cóme se élla avésse potúto rispóndermi: le sùe lágrime mi penetrávano il cuóre, le mie continuávano a grondáre, ma diventávano insensibilménte viè méno amáre.

Io speráva ancóra di vedére Deterville all' óra del pásto; ma mi fu portáto da mangiáre, e non lo víddi. Dacchè ti ho perdúto, ídolo mío cáro, quèsto *Cacique* è státo l'único mortále da cúi ío ábbia ricevúto cortesie non interrótte; l'abitudíne di vederlo si è cangiáta in necessitá. La súa assénza raddoppiò la mía afflizióne; dópo avérlo aspettáto in váno, mi coricái; ma il sónno non avéva ancóra fáto cessár le mie lágrime, quándo lo víddi entráre nélla mía cámera, seguíto dálla giovanétta, il di cúi improvviso disprégio mi éra státo cotánto sensíbile. Essa si gettò sul mío létto, e con mille carézze desiderósa paréva di far amméndá del cattívo trattaménto, ch' ío avéva da léi ricevúto.

Il *Cacique* si póse a sedére a cánto al mío létto; égli dimostráva altrettánto piacére nel rivedérmí, quánto ío ne prováva nel non ésserne abbandonáta; si parlávano guardándomi, e méco larghíssimi érano délle più ténere dimostrazióni d'affétto.

A póco á póco, il lóro ragionár divénne più sério, sebbéne ío non potéssi capír i lóro discórsi, agévol cósa m'éra il giudicár, che la confidénza e l' amicíza n'éran la dólce sorgénte; ío m'asténéva con sómma cúra dall' interrómperli; ma vólti che si fúrono vérsó di me,

éclaircissemens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois, se nommoit *Céline*, qu'elle étoit sa sœur, que le grand homme, que j'avois vu dans la chambre de la *Pallas*, étoit son frère aîné, et l'autre jeune femme, l'épouse de ce frère.

Céline me devint plus chère, en apprenant qu'elle étoit sœur du *Cacique* ; la compagnie de l'un et de l'autre m'étoit si agréable, que je ne m'aperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos, à m'entretenir avec toi ; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie : c'est à toi seul, chère âme de mes pensées, que je développe mon cœur ; tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse et de mes sentimens.

LETTRE QUATORZIÈME.

Si je ne continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, et l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde, qui se change et se renouvelle à tout moment, sans presque diminuer.

pregái il *Cacique* che spiegár mi volésse quel che m'era parúto più straordinario dal mío arrívo in péi.

A quel che comprénder potéi dalle sue rispóste, la giovinétta ch' ío quívi vedéva, si chiamáva *Célina*, ed era sua sorélla; l'uómo d'alta statúra, ch' ío avéva vedúto nélla cámara délla *Pallas*, era suo fratéllo primogénito; e l'altra dónna jóvine, la móglie di quéstó fratéllo.

Celina mi fu più cara, allorchè séppi, ch' era sorélla del *Cacique*; la compagnía dell' úno e dell' áltra m'era cotánte gradíta, che non mi accórsi, che era spuntáto il giòrno prima che se n' andássero.

Dópo la lóro parténza, ho passáto il rimanénte del témpo, destináto al ripóso, a ragionár téco; quéstó è l'único mío rístoro e tútto il mío dilétto: tu sèi il sólo, ánima mía cara, cúí svélo il mío cuóre: tu sarái per sémpré il sólo fidíssimo guardatóre de' miéi segreti, del mío ténero affétto, e de' miéi sentimentí.

LÉTTERA DÉCIMA QUÀRTA.

S'íó non continuássi, Aza mío cáro, a privármí del sónno per iscríverti, non goderéi più di quésti dólci moménti, néi quáli ío vívo sóltánte per te. Mi hánno fáto ripigliár i miéi ábiti da Vérgine; e si vuol ch'íó stía tútto il giòrno in úna cámara piéna di génte, che si cángia e si rinnóva ad ógni moménto, sénza quási diminúire.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi, à mes tendres pensées ; mais, si je perds, pour quelques instans, cette attention vive qui unit sans cesse mon âme à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paroissent avoir une bonté méprisable qui révolte l'humanité, et qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connoissois mieux.

Une d'entre elles m'occasionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée étoit la plus nombreuse, elle avoit déjà parlé à plusieurs personnes sans m'appercevoir : soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme me

Quésto svagaménto involontáριο sovén-te mi tóg-lie malgrádo di me da' miéi amorósi pensié-ri ; ma se vié-ne talóra per bréve spázio di témpo sopíta l'attenzió-n víva, che unísce di contínuo l'ánima mía álla túa, non istò guári a ridúrmi di bel nuóvo álla ménte l'immá-gine túa, méco a soddisfazió-n di me stéssa appareggiándotí a colóro, che quívi a me d'intórno rimíro.

Néi divérsi paési che ho scórsi, non ho vedúto Selvággi d'úna famigliarità cosí orgogliósa, cóme quésti. Ossérvo principalmén-te nélle dónne úna cért-a compiacénza biasimévole che all' umanità ripúgna, e che m'inspirerébbe fórse altréttanto disprégio per lóro, quánto ne dimóstrano per gli ált-ri, se mégl-io le conoscéssi.

Una d'esse fu iéri cagióne che mi si facésse un affrón-to, del quále tuttóra fórte mi gráva. Nel témpo che la brigáta éra piú numerósa, élla avéva già par-láto a mólte persóne sénza avérmi vedúta ; ma o fósse il cáso, o che qualchedúno mi avésse fá-tta da léi osser-váre, éssa prorúppe in úno scróscio di risa nel mirárm-i, abbandonò precipitosamén-te il súo luógo, mi si féce dapprésso, vólle ch'ío m'alzássi, e dópo avérmi voltáta e rivoltáta ránte fiáte quánte la súa vivacità gliéle sug-gèrì, dópo avérmi toccáto il mío ábito in ciascúna párt-e con un' attenzióne scrupolósa, féce cénno ad un giòvane d'accostársi, e ricominciò con éss-o lú-i l'esá-me délla mía figúra.

Comecchè ío assái di mal ánimo sofferíss-i la sovér-chia libértà, che méco si prendévano entrámb-i, púre, esséndo la dónna magnificamén-te vestíta, ed il giòvane

la faisant prendre pour une *Pallas*, et la magnificence de ceux du jeune homme, tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui* (1), je n'osois m'opposer à leur volonté ; mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la *Pallas*, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connoître que j'étois finie instruite que lui des lois de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Détéville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci, s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens que sa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer, et ne revint plus.

O mon cher Aza ! que les mœurs de ce pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, et les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue : toi seul réunis toutes les perfections que la nature a ré-

(1) Prince du sang ; il falloit une permission de l'*Inca* pour porter de l'or sur les habits, et il ne le permettoit qu'aux princes du sang royal.

tutto coperto di lame d'oro, l'una paréndomi una *Pallas*, e l'altro un' *Anqui* (1), non ardii oppórmì alle lóro vóglie ; ma quésto Selvaggio temerário fattosi ardito per la famigliarità della *Pallas*, e forse ánche per la mía ritenutézza, avéndo avúto l'audácia di toccármì il sèno, lo rispínsi, e mostráimi per tal átto da tánta meraviglia, ed indegnazióne soprapprésa, che ben gli féci conóscere, ch'io sapéva méglìo di lui le léggi dell' onestà.

Al grído ch'io féci, Deterville accórse ; appéna ebbe égli alquánto favelláto col Selvaggio, che quésti appoggiándosi con una máno álla di lui spállà, cominciò a rídere cosí fuór di módo, che la súa figura ne fu contraffatta.

Il *Cacique* da lui disviluppóssi, e tutto di vergógna arrossáto gli disse alcúne paróle per le quáli le immoderate rísa di quell' insolénte giovane cessárono ; e non avéndo égli probabilménte nùlla a rispóndere, si scostò sènza replicáre, e più non tornò.

Oh ! quánto, Aza cáro, i costúmi di quésto paése d'orrevól venerazióne mi riémpiono per quelli de' figliuóli del Sóle ! Oh ! cóme la temerità del giovane *Anqui* piacevolménte mi ridúce álla memória il túo affettuosó osséquo, la túa prudénte moderazióne e l'onestà che regnáva nélle nóstre conversazióni ! Sì, Aza cáro, sin dal primo moménto che ti vídi, conóbbi appiéno, che tu sólo riunísci tutte le perfezióni, che la na-

(1) Príncipe del sángue reale ; vi voléva la licénza dell' *Inca*, per portár oro su' gli ábiti, e non lo permittéva se non ái príncipi del sángue reale.

pandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse et d'admiration, que m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE QUINZIÈME.

PLUS je vis avec le *Cacique* et sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connoissent et respectent la vertu.

Les manières simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline, feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère persuaderoient facilement qu'il est né du sang des *Incas*. L'un et l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exerçons à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne soit ton tributaire (1).

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde. Tantôt ce sont des mor-

(1) Les *Caciques* et les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits et l'entretien de l'*Inca* et de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un et l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

túra ha fra' mortáli distribuíte ; com' éssa ha nel mío cuóre adunáto tútti i sentiménti d'amóre e d'ammirazione, i quáli a te mi ténnero, e terránnomi avvínta sin che la mórtè non me ne sciólga.

LÉTTERA DÉCIMA QUÍNTA.

QUANTO più vívò col *Cacique* e súa sorélla, Aza cáro, tánto méno póssò persuadérmi che siéno di quéstà Nazione: églino sóli conóscono e rispéttano la virtù.

Nel vedére le maniere schiétte, la bontà sincéra e la modésta giocondità di Celína, si crederèbbe quási, che sia státa educáta fra le nóstre Vérgini. La piacevolézza onésta, l'amorévol serietà di súdo fratéllo, ci potrébbero agevolménte persuadére, ch'égli sia náto del sángue degl' *Incas*. Mi tráttano entrámbi con quéll' umanità che praticherémmo vérsò di lóro, se quálche disgrázia gli avésse condótti tra di nói : ánzi non ho più verún dúbbio che il *Cacique* non sia túo tributario (1).

Egli non éntra mái nélla mía cámara, sénza offerírmì in dóno alcúne dèlle cose meraviglióse, di cúì abbónda quéstò paése. Talóra m'arréca de' pézzi

(1) I *Caciques* ed i *Curacas* érano tenúti di somministráre gli ábiti ed il manteniménto all' *Inca* ed álla Regína. Non comparivano mái nélla lóro presénza sénza portár un tribúto dèlle curiosità che producéva la Província in cúì comandavano.

ceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une manière admirable. Une autre fois ce sont des pierres légères et d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps : on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au cou, sur la chaussure ; et cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, et d'une commodité singulière : les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire, d'autres d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes dont on fait tant de morceaux que l'on veut, sans effort et d'une manière fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais, n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza : outre le plaisir que j'aurai de ta surprise, lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le *Cacique* n'étoit soumis à ton obéissance, me paieroit-il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présens dont il m'honore me persuadent, sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton^e épouse,

dell' ordégno che raddóppia gli oggétti, rinchiúsi con maravigliósa maniéra in pícciole cassétte. Alcúna vólta mi presénta délle piétre leggiére d' úno splendóre abbagliánte, délle quáli s'órnano in quéstó paése quási tútte le párti del córpo ; ne infílzano álle orécchie, ne pórtan sul pétto, al cóllo, e su' calzári ; il che è gratíssimo álla vísta.

Ma quel che più di tútto mi divérte, sóno cérti struménti di un metállo duríssimo e d' un cómodo singolare : gli úni si adóperano per compórre cérti lavóri, che Celína m'inségna a fáre ; e gli áltri son d'úna fórma tagliénte, átti a divíder ógni sórta di téle e dráppi, de' quáli, quánti pézzi vogliámo, sénza sfórzo verúno, e per assái dilettevol módo, si fáno.

Ho mílle áltre rarità ánche piú straordinárie ; ma non esséndo in úso préssó di nói non so trovár nélla nóstra língua vocáboli próprj a potér dárte un' idéa.

Ti sérbo, Aza cáro, con gran cúra tútti quéstí dóni ; poichè, óltre il piacére che avró del túo stupóre allorchè gli vedrái, égli è altresì certíssimo ch' éssi t' apparténgono. Se il *Cacique* non fósse túo vassállo, mì pagherébb' égli un tribúto, che sa éssere soltáto dovúto al túo suprémo grádo ? Dálla súa singolár reverénza vérsó di me ho mái sémpré avvisáto che la mía condizióne gli fósse nóta. I dóni ch' éssó mi fa, m'indúcono a crédere fuór d'ógni dúbbio ch' égli sáppia, ch' ío son destináta ad éssere túa consórté,

puisqu'il me traite d'avance en *Mama-Oëlla* (1).

Cette conviction me rassure, et calme une partie de mes inquiétudes : je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour savoir du *Cacique* les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusque-là, j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'est le nom de la mère de Déterville) ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque, en toutes occasions, une froideur et un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause, et, par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable : la contrainte règne partout où elle est. Ce n'est qu'à la dérobée que Céline et son frère me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle : aussi, continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre ; c'est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ; et quoique je ne participe guère à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un et de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin

(1) C'est le nom que prenoient les Reines en montant sur le Trône.

giacchè mi tratta anzi témpo da *Mama-Oëlla* (1).

Quèsta certézza mi rassicúra, e calma in páte le mie sollecitudini; compréndo che áltro a me non mánca se non il potér isprímerni cólla favélla, per sapére dal *Cacique* quáli sieno i motivi, che l'astringono a ritenérmi in casa sua, e per determinálo a riméttermi in tua potestà: ma fin allóra avrò ancor mólte noíe a sostenére.

V'è ún bel divário fra l'índole di *Madáma* (quésto è il nóme délla madre di Deterville) e quèlla amabilíssima de' suói figliuóli. In véce di trattármí cólla stéssa benignità, ella mi dimóstra in ógni ocasióne un' austerità ed un disprézzo, che assái m'accórano, sénza ch'io sapér pòssa dónde procedano; e per úna spécie di contradizióne con se stéssa, che m'è viè più impossíbil d'inténdere, élla tuttór richiède, ch'io le stia di continuità al láto.

Quèsto è quel di cui póрто intollerábil nóia nell' ánimo, perciocchè ovúnque *Madáma* si tróva, ívi prevále mái sèmpre la più temperáta risérva. Celina e suo fratéllo non mi fanno cénni d'amicízia se non furtivaménte; églino stéssi non ardíscono conversáre liberaménte insiéme nélla di léi presénza; ónde continuano a passár insiéme úna páte délle nótti nélla mia cámara: quésto è l'único témpo, in cui godíamo tranquillaménte del piacer di vedérci; ed avvegnachè io non partécipi guári délle sue conversazioni, púre la lór

(1) Quèsto è il nóme che pigliávano le Regíne nell' ascéndere al Tróno.

de toi, et que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir et ma tendresse m'occupent toute entière.

LETTRE SEIZIÈME.

IL me reste si peu de *Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon âme, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence : j'en serai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur, pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conserver la mémoire des principaux usages de cette Nation singulière, pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je, dans la

presénza mi è sémpre aggradévole. Fánno entrámbi quánto pòssono, perchè io sia felice. Ahimè lássa ! mio cáro Aza, e' non sánno che tále ésser non pòsso da te lontána, e che viver non sémbrami, se non in quantochè la túa memória ed il mio ténero affétto mi occupáno interaménte.

LÉTTERA DÉCIMA SÉSTA.

MI rimángono, Aza cáro, così póchì *Zuipos*, che ardisco appéna valérmene. Gli annódo con máno tímida per timór che non finíscono ; quási che io potéssi multiplicárne il número, risparmiándoli. Finíti quésti, son finíte le delízie dell' ánima mía, mi è tólto il sostégno di mía víta ; non vi sarà cós' alcuna che alleviár pòssa il péso délla túa assénza ; io rimarrónne opprèssa.

Soavíssimo dilétto sentívo io nel così conserváre la memória de' più secréti móti del mio cuóre, per offerírteli un giòrno in tribúto : voléva ritrárré eziandío i principáli costúmi di quéstá Nazione straordinária, per ricreárti nel tuo ózio in un témpo più felice. Ah ! che pochíssima speránza or mi rimáne di potér eseguir i miei progétti.

Se tróvo óra tante difficoltà per ordinár le mie idée, cóme potè io mái in procésso di témpo rammentár-

suite, me les rappeler sans un secours étranger ? On m'en offre un, il est vrai ; mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée, qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées.

Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures que l'on appelle *lettres*, sur une matière blanche et mince que l'on nomme *papier* : ces figures ont des noms ; ces noms, mêlés ensemble, représentent les sons des paroles ; mais ces noms et ces sons me paroissent si peu distincts les uns des autres, que, si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire ; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais si peu de progrès, que je renoncerois à l'entreprise, si je savois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort et du mien. Il n'en est point, mon cher Aza. Aussi ne trouverai-je plus de plaisir que dans cette nouvelle et singulière étude. Je voudrois vivre seule, afin de m'y livrer sans relâche ; et la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un supplice.

Dans les commencemens, en excitant la curiosité des autres, j'amusois la mienne ; mais, quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la

mele senza un aiúto estérno? Véro è, che me ne viéne offérto úno, ma cotánto n' è difficil la prática, che per me la crédo impossíbile.

Un Selvaggio di quéstó paése viéne ógni giòrno per órdine del *Cacique*, a dármi lezióni délla súa língua, e del método che adóperano quì per däre úna spécie d' esisténcia ái pensiéri.

Consiste quéstó nel delineár con úna pénna cérte figuríne, che si chiámamo *léttere*, sópra úna matéria biánca e sottíle, nomináta *cárta*; quéste figúre háanno nómi, che, mescoláti insiéme, rappreséntano i suóni délle vóci; ma quésti nómi e suóni mi páiono cosí póco gli úni dágli áltri distínti, che se potrò giúgner un giòrno a capírli, e' non sarà certaménte senza infiníte difficoltà. Non è credíbile quánto il póvero Selvaggio si affatúchi per istruírmi; ío pur mi sfórzo quánto più póssó per imparáre; nientediméno vi fo cosí pícciol progréssó, che rinunzieréi all' imprésa, se áltro mézzo rinvenír sapéssi, che dar mi potésse contézza délla nóstra comúne sórte; ma, niúno áltro ve n' è, mío cáro Aza. Quéstó nuóvo e singoláre stúdio sarà dúnque ormái l'único mío piacére; vorréi ésser mái sémpré sóla, per atténdervi di contínuo; e là necessitá che mi s'impóne di star sémpré in cámara di *Madáma*, si fa per me un véro supplicio.

In sul principío, méntre ío eccitáva l'altuí curiósità, compiacéva la mía; ma quándó áltro non si può méttete in úso che il sénso délla vísta, in assái bréve óra siám sazj. Tútte le dónne si dipíngono il vólto

même couleur ; elles ont toujours les mêmes manières ; et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais, en général, je soupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît : l'affectation me paroît son caractère dominant.

Si les démonstrations de zèle et d'empressement dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces Peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'âme que sur le visage ; si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincère, choisiroient-ils pour leurs amusemens des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir.

On m'a conduit dans un endroit où l'on représente, à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne sont plus (1), avec cette différence, que, si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés et les méchans.

Ceux qui les représentent, crient et s'agitent comme des furieux : j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se

(1) Les *Incas* faisoient représenter des espèces de Comédies dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

d' un istéssu colóre ; hánno sémpr le medésime manniére ; e crédo, che dícano sémpr le stésse cóse. Le apparénze sóno più variáte négli uómini. Sembra che alcúni sáppian pensáre, ma dúbito che quéstá Nazione, generalménte parlándo, non sía quále di fuór si móstra ; l'affettazióne mi sémbra ésser il súo caráttere dominánte.

Se le dimostrazióni di zélo e d'affétto, ónde quí s'abbellíscono i mínimi dovéri délla società, fósser naturáli, quésti Pópoli sarébbéro in tal caso, Azacáro, viè più generósi ed umáni de' nóstri ; ma quéstó è égli credibile ?

Se avéssero veraiménte l'ánimo cosí seréno cóme il vólto ; se l'inclinazióne all' allegrézza, che in tútte le lóro azióni scórge, fósse sincéra, sceglíereùbono égli-no per lóro sollázzeo spettácoli símili a quéllo, che m' han fáto vedére ?

Sóno státa condótta in un luógo, óve si rappreséntano, quási cóme nel túo palázzeo, l'azióni de' trapassáti (1) ; con quéstá differénza però, che nói álla memória dégli spettatóri riduciámo soltánte colóro, che più sávj e più virtuosí fúrono méntre visséro, e quéstá Nazione áltro non crédo celebrár quási mái, che la memória de' forsennáti e de' malvággi.

Colóro che le sappreséntano, grídano e s'ágitano cóme se fóssero furiósi ; e úno ne ho vedúto lasciársi

(1) Gl' *Incas* facévano rappresentáre úna spécie di *Comédie*, i di cui soggétti érano caváti dalle miglióri azióni de' lóro predecessóri.

tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un Peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs semblables ?

Mais peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher ; si elle étoit juste, que je plaindrois cette Nation ! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Je ne sais plus que penser du génie de cette Nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le suis, pour asseoir un jugement sur son caractère.

tant' óltre agl' ímpeti dell' íra trasportáre, che da se stéssó si diéde la mórté. Alcúne bélle dónne, che, verisimilménte, véngono da costóro perseguitáte, piàngono del contínuo, e fáanno cérti gésti di disperazióne, che bástano ad esprimére il lóro eccessívo cordóglio sénza l'aiúto délle paróle con che gli accompagnano.

Si potrébb' égli crédere, mío cáro Aza, che tútto un Pópolo, che tánto umáno di fuór si móstra, si dilétti di vedér rappresentáre sciagúre o scelleratézze che háanno áltre vólte avvilito, ovvéro opprésso i lóro símili ?

Ma in quésto paése l'orróre del vízio è per avventúra necessário a rëndere altrúi al ben operáre inchinévole. Quésto pensière mi viéne in ménte sénza cercálo ; che se véro fósse, oh ! quánto compiangerei quésta Nazione ! la nóstra, più d' éssa favorita dálla natúra, ad amár la virtù dalle possénti attrattíve délla virtù stéssa è tiráta ; ci básta avérne de' modélli, per fárci virtuósi, cóme básta l'amánti per amábile diveníre.

LÉTTERA DÉCIMA SÉTTIMA.

Non so più che pensármí, Aza mío cáro, déllo spírito di quésta Nazione ; éssa va da un estrémo all' áltro con tánta rapidità, che mi bisogneràbbe éssere più espérta, che non sóno, per assestar con fondaménto il giudízio del súo caráttere.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raison, et humilie l'humanité : celui-ci, amusant, agréable, imite la nature, et fait honneur au bon sens ; il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine ; mais soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle ; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées, que si elles eussent été exprimées dans notre langue ; et cela me paroît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes, puisqu'il diffère suivant les différentes Nations. La nature, plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente, ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du Monde, et qui n'ont aucune signification dans l'autre ; il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace, que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Mi hanno fatto vedére un áltro spettácolo total-
 ménte oppósto al primo. Quéllo, esséndo crudéle
 e spaventévole, fa scórno álla ragióne, ed umília l'u-
 manità: quéstó esséndo ricreativo ed aggradévole,
 imíta la natúra, e fa onóre all' umáno intendiménto.
 E' vién eseguíto da uómini e dónne in assái maggiór
 número che l' áltro: si rappreséntano pariménte in
 quéstó alcúne azióni délla víta; ma, sia che si esprima
 il cordóglio, oppúre il piacére, l'allegrezza o la ma-
 ninconía, ciò si fa sémpré per vía di cánti e di bálli.

Bisógna, Aza cáro, che l'intelligénza de' suóni sia
 universále; perciocchè non mi è státo più difficile
 d'essere commóssa dalle díverse passióni in quéstó
 módo rappresentáte, che se fóssero státe espresse nélla
 nóstra língua; il che mi sémbra assái naturále.

La favélla umána è sénza dúbbio státa inventáta
 dagli uómini, poichè vária in ciascúna Nazione. La
 natúra, più poténte ed atténta a' bisógni ed a' piaceri
 delle súe creatúre, ha dato loro, per esprimerli de'
 mézzi generáli, che véngono assái béne imitati da'
 cánti che ho udíti.

S' égli è véro che da súbita paúra, o da gravíssimo
 dolor soprapprési, i suóni acúti vià méglío esprimono
 il bisógno d' aiúto, che le paróle non fanno, le quáli
 intése in úna párté del Móndo, nell' áltra sóno príve
 d'ogni significáto; certíssima cósá è non méno che
 col méttet altíssimi guái con maggiór fórza compas-
 sión destiámo nel cuór di chi gli óde, che con vocá-
 boli, il dí cùi stráno accozzaménto producé talóra un
 effétto del tútto álla passióne contrário.

Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre âme le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante, ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter ; du moins inspirent-elles à peu près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle, tout est conforme à la nature et à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inspirer de la joie ? J'en ressentis moi-même, et j'en emportoais presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions l'une et l'autre, de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec sa belle-sœur, qu'il conduisoit, lorsqu'un jeune Sauvage, d'une figure aimable, aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, et s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que, la croyant attaquée d'un

I suóni allégri e leggiéri non sónó églino la possénte cagióne, ónde sentiámo inevitabilménte scénder ne' nóstri cuóri quélla dilettośa letízia, di che úna qualsisía narrazióne piacévolè o argúta facézia ci fa mai sémpre imperfettaménte sentíre i prími móti.

Hácci égli in alcúno idióma di táli espressióni, che comunicár ne póssano un innocénte dilétto con sì buóna riuscíta, cóme fánno gli schérzi dégli animáli? Páre, che i nóstri bálli vóglino imitárlí, o alméno in nói svégliano quási il medésimo sentíménto.

In sómma, Aza cáro, in quéstó spettácolo tútto è confórme álla natúra ed all' umanità. Deh! quál maggiór béne può fársi ágli uómini, dell' infónder in éssi l'allegrezza? Io pur ne provái per tal rappresentánza la dólce sensazióne, e liéta quási malgrádo di me di colà me n'uscíva, quándo fúi turbáta da un accidénte, che avvénne a Celína.

Ci eravámo, nell' uscíre, un póco allontanáte dálla cálca, e camminavámo sostenéndoci l'úna coll' áltra per tímór di cadére; Detervílle ci precedéva d'alcúni pássi con súa cognáta, cùi dáva bráccio, allorchè un giòvine Selvággio di bell' aspétto si accostò a Celína, le disse alcúne paróle sótto vóce, e dópo avérle pórtó un pézzo di cárta, ch' éssa ébbe a mála péna la fórza di ricévere, da léi súbito s'allontanò.

Celína, che al di lúi avvicinámento si éra talménte sbigottíta, che mi féce in párté sentíre il tremóre ónde agitáta éra, vólse languidaménte il cápo vèrso di lúi, quándo éssó se n' andò. Ella mi parve così débole,

mal subit, j'allois appeler Détéville pour la secourir ; mais elle m'arrêta, et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche ; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frère et la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçu ; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites ; mais, hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers nœuds ; ces nœuds, qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déjà plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte ; l'affreuse vérité prend sa place ; mes pensées, errantes, égarées dans le vide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza ! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

che, credéndola assalíta da quálche mále improvviso, voléva chiamár Deterville per pórgerle aiúto; ma éssa mi fermò, e m'impòse silénzio col mèttermi un dito súlla bócca; ónde, vólli piuttósto rimanérmi cólla mia inquietúdine, che contravveníre a' di léi cénni.

La séra, quándo il fratéllo e la sorélla fúrono entráti nélla mia cámara, Celína mostrò al *Cacique* la cárta ch' éssa avéva ricevúta; da quel póco che potèi arguire dálla lóro conversazióne, avréi conghietturáto, ch' élla avésse amáto il giovinétto ch'è gliel avéva dáta, se fósse possíbile, che la presénza dell' oggétto amáto potésse cagionáre spavénto.

Potrèi, Aza cáro, fárti partécipe di mólte áltre osservazióni da me fatte; ma, áhi lássa! mi véggio al fíne de' miéi cordoncínì, già ne tócco gli últimi nódi; quéstì nódi che mi parévano úna caténa di comunicazióne fra 'l mío cuóre e 'l túo, óra non sòn áltro che l'oggétto doloróso del mío rammárico. L'illusióne mi abbandóna, la spaventévole verità le sotténtra; i miéi pensíeri, erránti nel vácuo imménso dell' assénza al niénte verránno per l' avveníre cólla stéssa rapidità, con cùi il témpo s'invóla. Mi sémbra, Aza cáro, che il crúdo destíno un' áltra vólta ne disgiúnga, e ch' ío vénga di bel nuóvo rapíta al túo amóre. Ti pérdo, ti láscio, non ti vedrò mái più. Aza! dólce speránza del cór mío; oh quánto sarém nói l'un dall' áltra lontáni!

LETTRE DIX-HUITIÈME.

COMBIEN de temps effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ! Je ne vivois que dans l'avenir ; le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des désirs ; toutes mes réflexions, que des projets ; tous mes sentimens, que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher ! que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, et l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connoissance de celle dont je me sers à présent, m'a été funeste ! que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire, étoit trompeuse ! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux ; les objets ont pris une

LÉTTERA DÉCIMA OTTÁVA.

QUANTO témpo cancelláto dálla série de' giòrni miéi, Aza cáro ! Il Sóle ha già la metà del súo córso compiúta dall' última vólta che ho godúto di quél' artificioso conténto, che mi facéva crédere di téco ragionáre. Oh ! quánto ha duráto quéstá dóppia assénza ! Che sfórzo non ho dovúto ío fáre per sostenér-la ! Io vivéva soltánto nell' avveníre, il presénte non mi paréva più dégno d' ésser consideráto. Tútti i miéi pensíeri érano desidérj ; tútte le mie riflessióni, progétti ; tútti i miéi sentiménti, speránze.

Appéna póssó quésté figúre formáre, púre mi affrétto a valérmene per intérpreti del mío cuóre. Già mi sénto rinvigoríre per quéstá dólce occupazióne. A me stéssa rendúta pármí óra a nuóva víta tornáre. Aza, quánto mi séi cáro ! Che conténto próvo ío nel dírtelo, nel cosí dipíngere quéstó mío sentiménto, e dárgli tútte le fórme che può ricévere ! Vorréi poterlo delineáre sul più dúro metállo, sülle paréti délla mia cámara, sülle mie vestiménta, su tútto quéllo che mi círcón-da, ed esprímerlo in tútte le língue.

Ahí ! quánto mi è státo funéstó l' inténder quélla con cúí óra ti párlo ; quánto éra falláce la speránza che mi ha móssa ad apparárla ! Secóndo che nélia cognizióne di éssa féci progréssi, un tútt' áltro unívérso mi si parò dinánzi. Gli oggétti per me pré-

autre forme ; chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduite ; le soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables ; on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance, je suis non-seulement sous une domination étrangère, mais si éloignée de ton empire, que notre nation y seroit encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire ? Si tu m'aimes, si tu me désires, si tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi ; les périls à surmonter, les fatigues à supporter, seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

JE suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former

sero fórma divérsa, ed ógni scopérta di novélla sciagúra mi fu rivelatríce.

Il mío intellétto, il mío cuóre, i miéi ócchi, tútto mi ha sedóttá ; il sóle medésimo mi ha ingannáta ; égli illúmina tútto l'univérso, di cùì il túo império óccupa soltánto úna porzióne, cóme púre moltíssimi áltro régni che lo compóngono. Non créder già, Aza cáro, ch' ío síá státa delúsa intórno a quéstí fátti incredíbili : me gli hánno pur tróppo ad evidénza prováti.

In véce d'abitáre fra pópoli sottoméssi álla túa ubbidiénza, sóno sótto un domínio non sólo straniéro, ma talménte dal túo império distánte, che la nóstra nazióne sarébbe tuttóra a quéstá sconosciúta, se la cupidígia dégli Spagnuóli non avésse fáto lóro superáre pérícóli spaventévóli, per penetráre nélle nóstre regióni.

L'amóre non farà égli quéllo che l'avidità délle ricchézze ha operáto ? Se mi ámi, se mi brámi, se pénsi tuttavía all' infelíce Zília, ío débbo tútto speráre dal túo affétto o dálla túa generosità. Mi sían pur insegnáte le víe che a te condúr mi póssono ; i pérícóli da superáre, le fatíche da sostenére, sarán piacéri pèr quéstó cuóre.

LÉTTERA DÉCIMA NÓNA.

Sono ancóra, Aza mío cáro, cosí póco períta nell' árté di scrívere, che ho bisógno di un témpo infiníto

très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappelé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens aplaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis long-temps si peu intéressantes et si uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Détéville.

Depuis un espace de temps que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa langue ; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J'en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui aurois-je pu avoir recours, s'il m'étoit arrivé

per formáre pochíssime línee. Accáde spésso ché, dópo avére schiccheráto mólti fógli, non pòsso indovinar ío stéssa quél che ho credúto esprimere. Quéstó impediménto confónde le mie idée, e mi fa dimenticáre tútto quél che a fatica mi éra ridóttá álla ménte; mi póngo di nuóvo all' ópera, non vi riésco méglío, eppúre non tralásccio di scrívere.

E' sarébbe per me assái più agévol cósá, se áltro non avéssi a dipingétti se non le vóci délla mia tene-
rezza; perciocchè allóra la vivacità de' miéi sénsi ógni difficoltà appianerébbe. Ma ragguagliár ti vor-
rei non inéno di quánto mi è occórso duránte l'inter-
válló del mio silénzio: vorrei che nessúna délle mie
azióni ti fósse ignóta; avvegnachè síano già da gran
témpo di cosí pòco moménto e cotánto unifórmí, che
impossíbil mi sarébbe il distínguer le úne dall' áltre.

Il principále evénto délla mia víta è státa la par-
ténza di Deterville.

Uno spázio di témpo, che quí chiámamo *séi mesi*,
è oramáí trapassáto, dacchè andò a guerreggiár per
gl' interéssi del súo Sovráno. Quándo égli di quí
partì, ío ignoráva tuttavía l'úso délla sua favélla; ma
púre, dal sómmo cordóglio, ch' égli manifestaménte
mostrò nel prénder congédo da sua sorélla e da me,
compresi, che ci lasciava per móltó témpo.

Ben lúnga pézza ne lagrimái, mi náquero in cuóre
mille inquietúdi, che le amorevolézze di Céline
non potéron acchetáre. Io perdéva cólla di lúi par-
ténza la più férma speránza di rivedétti. A chi avrei

de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence, *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, et qui ne m'avoit tant retenue dans sa chambre, que par je ne sais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent, sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, et je crois même à la raison ; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil ; ici les murs, ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les gens du dehors ; c'est ce qu'on appelle des *Parloirs*.

C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle

io potuto ricórrere, se mi fósse avvenúte nuóve disgrázie? Non éra intésa da alcúno.

Nè stétti guári di témpo a provár gli effétti di quést' assénza. *Madáma*, di cùì io avéva pur tróppo indovináto l' altéro disprégio, e che per niún' áltra cagíone m'avéva tánto ritenúta nélia súa cámera se non per úna cérta vanaglória, che, per quánto si dice, del mío álto legnággio, e, délla padronánza, che su di me s'arróga, traéva, mi féce rinchiúdere con Celína in úna cása di vérgini, óve ancór siámo.

Quest' asílo non mi dispiacerébbe, se óra che pósso capíre tútto quel che si dice, non mi privásse delle notízie necessárie per dar effétto al mío fissáto proponiménto d' andár a trovárti. Le vérgini che quì ábitano, sóno talménte ignoránti, che non póssono soddisfáre la mínima mía curiosità.

Il lóro cúlto vérsò la Divínià del paése richiède, che rinúnzino a' di léi più maravigliósi dóni, a' lúmi dell' intellétto, a' sentiménti del cuóre, e crédo ezian- dío al ragionévol intendiménto; cosí alméno le lóro sciócche ed insípide paróle cel fan pensáre.

Rinchiúse, còme le nóstre, hánno un vantággio di cùì siámo príve néi Témplj del Sóle: quívi alcúne apertúre nèle múra fátte, e solaménte rituráte da cérte sbárre incrocicchiáte, e l'úna all' áltra assái vicíne perchè non si póssa di quíndi uscíre, lásciano la libertà di vedére e di conversáre con quélli che son al di fuóri; e siffatti luóghi si chiámato *Parlatōrj*.

Col vantággio di tal acconciamentó, io contínuo a prénder lezióni di scrítto: non párlo con átri,

qu'au maître qui me les donne ; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation maladroite ou d'une ignorance honteuse. Quoiqu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante, est son amant, comme j'avois cru le deviner. Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir ; et, pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle ; c'est que cette mère glorieuse et dénaturée profite d'un usage barbare, établi parmi les grands seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choisir un certain Ordre, dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle ; son courage est soutenu par des lettres de son amant, que je reçois de mon maître à

fuorchè col Maéstro che m'inségna ; e com' égli non sa onninaménte áltro che la súa árte, non può trármi dálla mía ignoránza. Celína non mi páre mé-glio addottrináta ; ossérvo nêlle sùe rispóste un non so che di confúso e d'incérto, che da áltro procéder non puóte, se non da úna dissimulazió mal accórta, o da úna vergognósa ignoránza. Ma che che si sía, il sùo ragionáre è sémpr limitáto agl' interési del sùo cuóre, ed a quèlli di súa cása.

Il giòvine Francése che le parlò un giòrno nell' uscír dálo spettácolo in cúì si cánta, è il sùo amánte, cóme ío mel éra ben immagináto. Ma la Signóra Deterville, che non vuól con éssò lúi congiúngerla, le proibísce di vedérlo ; e per impedírglielo con maggior sicurézza, vuól ch'éssa di favellár s'asténga con chicchessía.

E' non è già che la súa scélta sía indégna di léi : ma quéstá mádre vanagloriósa ed inumána si prevále d'un úso bárbaro, stabilíto tra' gran Signóri del paése, per costrínger Celína a pigliár l'ábito di Vêrgine, acciò cosí rimánga ricchíssimo il figliuólo sùo primogénito. Per simigliánte ragióne, élla ha già obbligáto Deter-ville ad entrár in un cérto órdine religióso, dal quále non potrà più uscíre, pronunziáto che avrà cérte pa-róle, che si chiámamo *Vóti*.

Celína fa ógni resisténza possíbile al sacrificio di che élla è richiéstá ; il sùo corággio è sostenúto da alcúne léttere del sùo Amánte, le quáli ío ricévo dal mío Maéstro di scrítto, ed a léi le conségno ; ma quéstá súa amorósa nóia ha non per tánto cangiáta in

écrire, et que je lui rends ; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que, loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit, avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié ; et si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience et le mépris se peignent sur son visage ; elle me conteste ton esprit, tes vertus, et jusqu'à ton amour.

Ma *China* même, (je ne lui sais point d'autre nom ; celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé) ma *China*, qui sembloit m'aimer, qui m'obéit en toute autre occasion, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi ; ou, si je lui impose silence, elle sort : Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule et pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion, pour te conserver ma vie,

cotal guisa l'indole sua, che in luógo di trattármí béne e corteseménte siccome usáta éra di fáre prima ch' ío la sua favélla intendéssi, éssa infónde adéssó nel nóstro conversár compagnévole siffátta amarézza, che le mie péne viè più inasprísce.

Confidénte perpétua délle sue, l' ascólto sénza fastídio, la compiángo sénza sfórzo, amichevolménte la confórto ; ma se il mio amóre, in me pélla descri- zióne del suo riaccésó, ardísce esalársi dal mio opprésso cuóre, appéna ho ío pronunziáto il tuo nóme, che d'impaziénza e disprézzo dipínta afférma tu non avér nè ingégno, nè virtù, e neppure amóre per me.

La mia *China* stéssa, (non so dárle áltro nóme, perciocchè quéstó, esséndo parúto lépido, le è státo continuáto), la mia *China*, che paréva amármí, che mi obbedísce in ógni áltra occorrénza, ardísce pure esor- tármí a cacciár vía ógni mio pensiéro di te ; e se le impóngo silénzio, éssa da me s'allontána : Celína sopraggiúnge, convién nascóndere il mio cordóglíó. Quéstá suggezióne tiránnica è il cólmo de' máli miei. Altro più non mi rimáne, se non l'único e malagévol confórto di tútta vergár quéstá cárta coll' espressióni del mio ténero affétto, perciocchè déssa è il sólo dócile testimóne de' sentiménti di quéstó cuóre.

Ahimè ! che fórse indárno ío mi affático, fórse ignorerái per sémpre ch' ío mái non víssei che per te sólo. Quést' órrido pensiére infievolísce il mio corág- gio, ma a rómper non vále il mio proponiménto di continuár maisémpre a scríverti. Consérvo la mia

j'écarte la raison barbare, qui voudroit m'éclairer : si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza, j'en suis certaine : sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE VINGTIÈME.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne sont guère moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causé par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelque idée, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets ; aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles, en général, naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

illusione, per conservarti la mia vita ; e da me allontanano la ragione tiranna, che trar mi vorrebbe dalla mia mental cecità : se di rivederti più non avessi speranza, Aza mio caro, perderéi indubitamente la vita ; perciocchè essa senza di te un angosciato martire per me sarebbe.

LÉTTERA VÉNTESIMA.

A NIUNA altra cosa infín ad or non attési, Aza mio caro, se non ad isfogar le acute pene del mio cuore, e di quelle del mio intellétto non ti feci parola, comecchè queste sieno non men di quelle gravose. Una ne provo intra l'altre la di cui natura è a noi del tutto sconosciuta, essendone cagione gli usi generali di questo popolo, tanto da' nostri diversi, che se non te ne dessi una qualche idea, tu non potresti delle mie sollecitudini sentir compassione.

Il governo di questo imperio, del tutto opposto a quello del tuo, non men che difettoso esser debbe. In cambio di dover come il *Capa-Inca* provvedere alla sussistenza de' suoi popoli, i sovrani d' Europa la propria ricavano dalle fatiche de' loro sudditi, quindi i delitti e le sciagure conduconsi in grandissima copia, siccome cose che da' mal soddisfatti bisogni quasi sempre procedono.

L'infelicità de' nobili nasce, generalmente parlando, dagli ostacoli, che han da vincere per conciliare la loro magnificenza apparente colla loro miseria effettiva.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie ; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres ; les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or ; et, par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, et qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état : ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les lois. Mais, hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni

La maggiór parte de' vivénti sussiste solaménte con quel che quì è détto commérccio o indústria ; la mála féde è il mínimo delítto che ne risúlti.

Una parte del pópolo è costrétta a ricórrer per vívere all' altrúi umanità ; ma gli effétti di quéstà ne són cosí scársi, che i póveri sventuráti háanno appéna quánto básta per non nlorírsi di fáme.

Non è possíbile, sénza avére dell' óro, di acquistáre la mínima porzióne di quélla térra, che la natúra ha ugualménte concéssa a tútti i mortáli. Sénza possedére quéllo che chiámano bénì, égli è impossíbile d'avér dell' óro ; e per un' inconsisténza che offénde il lúme di ragióne, quéstà Nazione supérba, secóndo le léggi di un fálsò onóre da léi inventáto, réputa disonorévole il ricévere da qualsivógliá áltra persóna, che dal Sovráno, ciò ch'è necessáριο al sostentaménto délla víta e délla súa condizióne : ma le munificénze del sovráno a cosí póchi de' suói súdditi largíte sónò, attésa la quantità de' bisognósi, che non minór sarébbe la follía d'aspirár a partecipárne, di quéllo che il vitupério ésser potrébbe di liberársi cólla móрте dall' impossibilità di vívere sénza il rossóre d'un úmile státo.

La contézza di táli funéste verità mi féce primieraménte náscer in cuóre la compassióne per gl' indigénti, e tútta accénder di sdégno cóntro le léggi. Ma, ohimè ! quánto fúrono acérbe le considerazióni, che quíndi ío féci su di me stéssa, nel sentíre il disprézzo col quále si párla universalménte di quélli che non

industrie ; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte, qui ne vient pas d'une faute commise, me soit étranger ; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon^e pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me seroit insupportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient, malgré moi, par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyois d'or, n'en ont que la superficie ; leur véritable substance est de bois : de même, ce qu'ils appellent politesse, cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice, que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connoissances à une sorte d'écriture que l'on appelle *livres* : quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils

son ricchi ! Non ho nè óro, nè térre, nè indústria ; e sóno necessariaménte nel número dégli abitánti di quèsta Città. Oh Dío ! in che órdine débbo ío éssere annoveráta ?

Comechè ogni sénso di vergógna, che non procéde da alcún fallo comméssó, totalménte ignóto mi sía ; comechè ío appièn-conósca éssere gran follía il sentírne la virtú per ragióni independéti dal mío potére o dálla mía volontà, non póssó non attristármí dell' opinióne che gli áltri háanno di mè : e di ciò intollerábil nóia porteréi nell' ánimó, se non isperássi che la túa generosità mi metterà un giòrno in istáto di compensár colóro i quáli mi umíliano malgrádo di me con que' dóni, ond' ío mi tenéva innánzi trátto onoráta.

Véro è che Celína si stúdia con ógni sfórzo di calmár le mie inquietúdi intórno a ciò ; ma quel ch' ío védo e quel ch' ío inténdo dálla génte di quèsto paése, fa ch' ío per lo più non mi fídi délle lóro paróle : le lóro virtú, Aza cáro, non han maggiór sussistéza délla lóro ricchézza. Le suppelléttili ch' ío credéva d'óro, ne háanno sólo la superfície ; la lóro véra sostánza è di légno ; nélla stéssa guísa, quéllo che chiámáno cortesía, nascónde leggiérménte i lóro difétti sótto l'apparénza di virtú ; ma, con un póco d'attenzióne si scópre l'artificio de' lóro costúmi non méno agevolménte di quéllo délle lóro fálse ricchézze.

La maggiór párté di quèste scopérte mi vien comunicáta da úna sórtá di scrittúra che si chiáma *Líbri* : comechè non póco ancór malagévol mi sía l'intér-

contiennent, ils me sont fort utiles ; j'en tire des notions, Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverois à les lire, si je les entendois mieux, ni le désir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'âme ce que le soleil est à la terre, et que je trouverois avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin : mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire ; à peine avoit-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes ; elle en ignore les noms, et même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

der ciò che contengono, e' mi son tuttavia utilissimi; ne ricavo delle notizie, Celina mi spiega ciò che ne sa, e ne compongo idee che stimo esser giuste.

Alcuni di questi libri insegnano quello che gli uomini hanno fatto, ed altri, quello che hanno pensato. Non posso esprimerti, Aza mio caro, quale sarebbe il mio piacere leggéndoli, se meglio l'intendessi, nè qual sia l'ardentissimo desiderio che ho di conoscere alcuni di quegli uomini divini, che li compongono. Io ben m'avveggo essere essi all'anima nostra quel che il Sole è alla terra, e che troverei ragionando con loro tutti i lumi, e tutti gli aiuti di che io ho mestieri: ma non so prender alcuna speranza di poter mai questo mio contentamento ottenere. Quantunque Celina legga assai sovente, pure ella non è tanto ammaestrata che basti per appagarmi; appena le era venuto in pensiero che i libri fosser composti dagli uomini; i nomi loro le sono ignoti, e nemmeno sa se essi siano ancora in vita.

Ti porterò, Aza caro, quanto potrò raccogliere di queste opere maravigliose, te le spiegherò nella nostra lingua, godrò lieta dell' inestimabil contentezza di procurare un nuovo piacere all' oggetto dell' amor mio. Ahimè lassa! potrò io mai questi miei proponimenti recar ad effetto?

LETTRE VINGT-UNIÈME.

JE ne manquerai plus de matière pour t'entretenir; mon cher Aza ; on m'a fait parler à un *Cusipata*, que l'on nomme ici *Religieux* ; instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand Seigneur, savant comme un *Amauta*, il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la religion de France, et m'exhorter à l'embrasser.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la loi naturelle, et en vérité aussi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour apercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs et les usages de la nation ; j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine et des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de *Mancocapac*, et du marais *Tisicaca* (1) ; la morale en est si belle, que j'aurois écouté le *Cusipata*

(1) Voyez l'histoire des *Incas*.

LÉTTERA VENTÉSIMA-PRIMA.

Non mi mancherà più matèria ónde ragionár téco, mío cáro Aza ; úna opportunità mi fu dáta di faveláre ad un *Gusipata*, che quì vién, chiamáto *Re'ligioso* ; quésti cóme colúi che in ógni sciénza sènte móltó avánti, mi ha proméssó di non lasciármí ignoiár cos'al-cúna. Cortése cóme'un gran signóre, dótto cóme un *Amauta*, sa cosí ottimaménte il vóiver del móndo cóme i dógmi délla súa religióne. La súa conversa-zióne, più útile d'un líbro, m'ha cosí fattaménte appa-gáta, ch'ío non ébbi mái símil piacére a quésto, dacchè le mie sciagúre han me da te allontanáta.

Egli éra a me venúto per insegnármí la religióne di Fráncia, e per esortármí ad abbracciárla.

Egli mi parlò in cotál guisa délle virtù in éssa ordi-dináte, che non pósson non ésser trátte dálla légge na-turále, e váglia il véro, élleno son cosí púre cóme le nóstre ; ma per difétto fórsa di mentál perspicácia ío non so scórger la míuima congruénza fra le mássime di quésta religióne, ed i costúmi délla nazióne che la proféssa ; ánzi tále, e tánta opposizióne vi tróvo che non può per niún ragionévol módo nell' ánimo ca-pírmí cóme ciò síá.

Quánto all' órigine ed a' fondaménti di quésta reli-gióne, e' non mi son parúti méno incredíbili délla stória di *Mancocapac* e délla palúde *Tisicaca* (1) ; la súa morále è cosí perfétta, che avréi con viè maggiór

(1) Védi la stória degl' *Incas*.

avec plus de complaisance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil ; toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposoit aux miens ; mais si les lois de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son âme par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens.

D'ailleurs, un intérêt plus cher me pressoit de changer le sujet de notre entretien : je l'interrompis, dès qu'il me fut possible, pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cusco*, et sur la possibilité d'en faire le trajet. Le *Cusipata* y satisfit avec bonté, et quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose étoit possible, pour affermir mon courage, et me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerois : cependant ma résolution n'en fut point ébranlée ; je priai le *Cusipata* avec les plus vives ins-

compiacénza ascoltáto il *Cusipata*, se non m'avésse parláto con irreverénte disprégio del sácro cúlto da nói al Sóle prestáto; ógni qualúnque parzialità estingue in noi la féde, che altrúi dar vorrémmo. Avréi potúto applicáre a' suói ragionaménti quel che égli opponéva a' miéi; ma, se le léggi dell' umanità viétano il percuótere alcúna persóna, poichè ciò sarébbe fárla un mále, con maggiór fondaménto non si vuól far ingiúria all' ánima súa cóllo schernír le sùe opinióni. Io perciò mi contentái di dírgli quello 'ch' ío ne sentíva sénza púnto a lúi contradíre.

Oltrechè, un affáre, che più mi stáva a cuóre, stimolávami a cambiár la matéria de' nóstri ragionaménti, ónde l'interrúppi súbito che mi fu possíbile, per domandárlo quánto fósse la città di Parígi da quélla di *Cusco* distánte, e se pur far se ne potésse il passággio. Il *Cusipata* soddisféce assái cortesemén-te álle mie dománde; ed avvegnachè mi rappresentásse cóme infiníta la distánza di quése due città, e mi facésse consideráre cóme insuperábili le difficoltà di fárne il viággio, e' mi bastò sapére che ciò impossíbil non fósse per avvaloráre il mio corággio, e perchè ío con sicurtà mi disponéssi d' aprír la mia intenzióne al buón religióso.

Egli mostrò di maravigliársene fórte, e si sforzò stornármí ad úna tále imprésa con paróle cosí amorévoli, che il cuór altamén-te rintenerímmi col pórmí égli innánzi ágli ócchi i perícóli a' quáli ío voléva mèttermi in avventúra: nondiméno dal mio primiero propopíménto non mi rimósse; anzi pórsi al *Cusipata*

tances de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail ; il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance et par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit ; et qu'ayant un oncle tout-puissant à la Cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne, me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, et j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Ce savant homme m'apprit aussi comment le hasard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire, et que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels étoit celui qui me portoit.

ì più càldi priégghi a ciò m'insegnásse il módo ónde tornármene àlla mía pátria. Non vólle éssó mèttersi a parláre d'alcúna particolarità ; mi díse sólo che Detervílle siccome uómo di legnággio nóbile, e per se stéssó assái próde, e valénte, esséndo da móltó tenúto, tánto potrébbe quánto vorrébbe ; e che avéndo égli àlla córte di Spágna úno zío potentíssimo, di leggiéri avrébbe più che verún áltro potúto procurármí novélle del nóstro sventuráto paése.

Per far ch' ío interaménte deliberássi d' aspettáre il di lúi ritórno, che égli accertómmi dovér ésser assái tósto, soggiúnse, che, conoscéndomi ío sì fattaménte a quél generóso amíco obbligáta, non potéva per niún laudévol módo di me dispórre sénza il di lúi consén- timénto. Approvái il súo díre, e volentiéri udíi móltó commendáre da lúi l'egrégie dóti le quáli cotánto innálzano Detervílle sópra ógni áltro délla súa condi- zióne. Il péso délla gratitúdine è assái leggiéri, Aza- mío cáro, quándo per le máni délla virtù impósto ci sia.

Quéstó scienziáto uómo mostrómmi eziandío, cóme il cáso avéva condótti gli Spagnuóli síno al túo sciagu- ráto Império, e che l'avidità dell' óro éra státa la sóla cagióne délle lor crudeltà. Mi spiegò póscia in che módo le léggi délla guérra mi avéssero fáta cadére nélle máni di Detervílle per mézzo d'un combatti- ménto, nel quále égli avéva gloriósa vittória avúta dégli Spagnuóli, e présó lóro parécchie návi fra le quáli trovávasi quélla sópra cùi églino m'avévan fáta portáre.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'événemens funestes, et ce n'est pas un petit soulagement à mes peines ; j'attends le reste du retour de Déterville : il est humain, noble, vertueux ; je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur !

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

J'AVOIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant *Cusipata* ; mais une seconde visite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui dans la première.

Si d'abord il m'avoit paru doux et sincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres ; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Ultimaménte, Aza mío cáro, s'égli ha pienaménte riconfermáte le mie sciagúre, égli ha alméno da me rimóssa quélla gravósa obumbrazióne, ónde gli ócchi délla mia ménte offuscáti érano, le cagióni ignorándo di tánti fortunósi cási avvenúti ; nè quéstó è pícciol alleggiáménto délle mie nóie : aspétto pel rimanénte il ritórno di Detervílle : égli è nóbile, umáno, virtúoso : póssó fár cónto délla súa generosità. Se a te mi renderà, quál favóre ! quál giúbbilo ! quál felicità sarà la mia !

LÉTTERA VENTÈSIMA SECÒNDA.

Io avéva speráto, mío cáro Aza, di fármi amíco il dótto *Cusipata* ; ma la súa secónda vísita ha totalménte cancelláto la buóna opinióne ch' ío nélla prima avéva di lui concepúta.

Perciocchè e' non m'éra da princípio parúto men cortése e sincéro, di quél ch'ío quéstá vólta il ritrovássi rúvido uómo e fálsó in tútto quél che mi dísse.

Avéndo oramáí l'ánimo in quiéte pósto intórno ad ógni cósá a' miéi affétti appartenénte, ío pur voléva appágar la mia curiosità intórno a que' maravigliósi, e valentíssimi uómini che compóngono i líbri ; cominciái ad informármí del grádo che óccupano nel móndo, délla venerazióne che si ha per éssi, dégli onóri, in fine, e déi triónfi che véngono lóro costituíti in guiderdone di tánti benefíci nélla società umána operáti.

Je ne sais ce que le *Cusipata* trouva de plaisant dans mes questions, mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au-dessus des autres par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être ?

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplâit guère moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction ; celle du religieux m'indigna, et je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage ; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois, il m'opposa des raisonnemens si forts et si convaincans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi, qui pût les combattre ; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie, et paroissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, toutes insipides qu'elles étoient, ne laissèrent pas de m'offenser ; je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens, son visage et ses paroles devinrent sévères ; il osa me dire que

Non so quel che il *Cusipata* trovasse di sollazzevole nelle mie domande, ma sorrise a ciascuna, e vi rispose con detti così poco moderati, che difficil cosa non mi fu il conoscere, ch' egli ingannar mi voleva.

Infatti, se debbo prestargli fede, questi uomini, senza verun dubbio superiori agli altri per la nobiltà ed utilità delle opere loro, rimangono spesso senza mercede, e son costretti, pel sostentamento della lor vita, a vendere i loro pensieri, come la plebe vende, per sussistere, le più vili produzioni della terra. E come mai sarebbe egli possibile?

L'inganno, Aza caro, non mi dispiace meno sotto la maschera trasparente del motteggiare, che sotto il grosso e spesso velo della seduzione; ond' io per quello del religioso fortemente crucciata non degnai di più rispondergli.

Più non sapendo come soddisfare alla mia curiosità, ricominciài a parlare del mio viaggio; ma in cambio di dissuadermene colla pristina sua affabilità, mi oppose ragionamenti così gagliardi e così convincenti, i quali io non avrei saputo come riprovare, se il mio amor non avesse in favor tuo militato; e questo manifestai, senza punto schifa mostrarmene.

Sorridendo egli allora, e parendo dubitare della verità del mio dire, non mi rispose se non con motteggi, i quali, comechè insipidi fossero, i' non me ne sentii perciò meno offesa; mi sforzai di convincerlo della verità delle mie parole; ma più l'espressioni del mio cuore ne provavano i sentimenti, più il suo volto e le sue parole s'inasprivano; quindi, cresciutali la bal-

mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'un ou à l'autre ; enfin, que je ne pouvois t'aimer sans crime.

A ces-paroles insensées, la plus vive colère s'empara de mon âme ; j'oubliai la modération que je m'étois prescrite ; je l'accablai de reproches ; je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles ; je lui protestai mille fois de t'aimer toujours ; et, sans attendre ses excuses, je le quittai, et je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

O mon cher Aza ! que la raison de ce pays est bizarre ! elle convient en général que la première des vertus est de faire du bien, d'être fidèle à ses engagements ; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnaissance, et semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable, si je te rétablissois sur le trône de tes pères ; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du monde. On m'approuveroit, si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tous, je ne possède que ma tendresse, on veut que je te la ravisse ; il faut être ingrate, pour avoir de la vertu. O mon cher Aza ! je les trahirois toutes, si je cessois un moment de t'aimer. Fidèle à leurs lois, je le serai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.

danza, mi disse, che il mio affetto verso di te era incompatibile colla virtù, che a me faceva mestieri di rinunziare o all' uno o all' altra, e finalmente ch'io non poteva amarti senza delitto.

A tali insensate parole, l'animo mio s'accese d'ira; e quella moderazione dimenticando, ch'io m'era da prima prescritta, gli dissi grandissima villania: il resi avvisato di quanto mi sembravano false le sue parole, gli protestai mille volte di mai sempre amarti, e senza più aspettar le sue scuse, così il lasciai, e corsi a rinchiudermi nella mia camera, dove io era ben sicura ch'egli non avrebbe potuto seguirmi.

Oh, mio caro Aza! quanto è fantastica la ragione in questo paese! essa pur generalmente consente la maggior di tutte le virtù consistere nel beneficiare, nel fedelmente servir le promesse altrui fatte; e quindi ne' casi privati, d'attenere ci vieta quelle, che il più purissimo sentimento ne fece contrarre. Essa impone il riconoscimento de' ricevuti benefici, e sembra prescrivere l'ingratitudine.

Sarei molto da commendare, se sul real trono ti riponessi de' tuoi maggiori; e son colpevole nel conservarti un bene vie più inestimabile di tutti gl'impérj del mondo. Si approverebbe ch'io de' tuoi servigi ti guiderdonassi co' tesori del Perù. Sprovvista di tutto, a tutti sottoposta, altro tesoro non mi resta, che l'affettuoso amor mio, e si pretende, ch'io te ne privi; egli è d'uopo essere ingrata per essere virtuosa. Ah, mio caro Aza! violerei ogni virtù, se cessassi un momento di amarti. Fedele alle loro leggi, il sarò pure all'amor mio, e per te solo terròmi in vita.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir, qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causée le retour de Déterville ; mais, comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l'appeler ; il n'y avoit pas long-temps qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir ; j'y courus. Quelle fut ma surprise d'y trouver son frère avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir ; je lui dois de l'estime et de l'amitié ; ces sentimens sont presque des vertus : je les exprimai avec autant de vérité que je les sentoís.

Je voyois mon libérateur, le seul appui de mes espérances ; j'allois parler sans contrainte de toi, de ma tendresse, de mes desseins, ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore François lorsque Déterville partit ; combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre ! combien d'éclaircissemens à lui demander ! combien de reconnoissances à lui témoigner ! Je voulois tout dire à la fois, je disois mal, et cependant je parlois beaucoup.

LÉTTERA VENTÈSIMA-TÉRZA.

Non v'è còsa, siccome io avviso, Aza mio caro, tranne la consolazione di rivederti, di che io maggior letizia sentir potessi di quella da me provata al ritorno di Deterville ; ma come se non mi fosse dato il goderne più alcuna, che con qualche amarezza mescolata non sia, fu questa da sopravveniente maninconia prestamente seguitata, la quale puranche nella mente mi dura.

Celina era iermattina nella mia camera, quando si venne arcanamente a chiamarla ; nè guari dopo che mi ebbe lasciata, mi fece dire che andassi al Parlatorio : frettolosa vi corsi ; e qual fu mai il mio stupore, nel trovarvela in compagnia di suo fratello !

Non mi studiavi punto di nascondere il piacere, ch'io pella sua venuta sentiva nell' animo ; egli è pur convenevole l' aver io per lui vera stima, ed intera amicizia ; sentimenti che quasi virtù son da chiamarsi, i quali io così sinceramente con parole gli dimostrai, come dentro di me li provava.

Vedeva il mio liberatore, l'unico sostegno delle mie speranze ; era finalmente giunto il momento d' apertamente ragionare di te, del mio amore, de' miei proponimenti ; già più non poteva in me contenere la mia soverchia letizia.

Io non aveva ancora il Francese linguaggio apparato, quando Deterville se ne partì : quante cose aveva io a narrargli ! quanti dubbj a spianare ! quante grazie doveva io rendergli ! Io voleva dir tutto in una volta, mi spiegava male, eppure di parlar non sapea rimanermi.

Je m'aperçus pendant ce temps-là, que la tristesse, qu'en entrant j'avois remarquée sur le visage de Déterville, se dissipoit et faisoit place à la joie : je m'en applaudissois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, et de qui j'attends tout ? Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même temps que j'étois entrée : peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle !

Déterville, attentif à mes paroles, paroissoit se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre : je ne sais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, et lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquèrent, je les cherchois ; il profita d'un moment de silence, et mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : à quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux, que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes, au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part.

M'aviddi, che in questo mezzo la maninconia, la quale io aveva scorta sul volto di Deterville nella sua prima entrata, a poco a poco spariva, e così all' allegrezza dava luogo; io me ne compiaceva, e viè più d'eccitargliela in cuor mi studiava. E conveniva egli ch' io mi guardassi dal farne troppa sentire ad un amico, cui tanto tenuta sono, e da cui cotanto mi giova ancora sperare? Non però di meno la mia sincerità in siffatto errore il trasse, che ne fo ora dolorosissimo pianto.

Celina se n' era sventuratamente uscita fuori nel medesimo punto ch' io era entrata; dico sventuratamente, perciocchè col trovarsi ivi presente ella avrebbe per avventura impedito una sì acerbà conferenza.

Deterville attento a udire le mie parole, maraviglioso piacere parèva sentirne nell' animo, senza punto mostrar di volerne rompere l'ordine: pure, come io m'apparecchiava a domandarlo intorno al mio viaggio, ed a spiegargliene la cagione, una non so qual turbazione sentii nascermi nella mente; non potei formar la parola intiera, ed in vano me ne studiava, allor quando sapendo trar profitto d'un momento di silenzio, ed essendosi con una gamba posto dinanzi alla grata in ginocchione, e quella tenendo con ambe le mani avvinchiata: A qual mai passione, mi disse con voce rotta e sommessa, angelica Zilia mia, debbo io attribuir quel piacere, che sì naturalmente m'impromettono i begli occhi vostri, non men che le dolci parole? Son io forse il più avventurato uomo del mondo; io cui pur testè mia sorella ha fatto inten-

Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point ! Ah, Déterville ! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même, si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit, à l'avidité de ses regards, qu'il vouloit lire dans mon âme.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, et vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chère Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit. Peut-être n'est-ce que pour me plonger plus cruellement dans le désespoir dont je sors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, si je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas assez bien le François pour détruire mes justes

dere dovér debitaménte méttet grandíssima compassiòne in altrúi? Non so, gli rispósi, che mái póssa avér fatto Celína che dispiacér vi dovésse; ma son più che certa, che niúna còsa per me farássi giammái, la quále men che gráta riuscír vi dovésse. Ma púre, replicò égli, éssa mi ha óra détto, ch' ío prénder non dovéva speránza alcúna dell' amór vóstro. Io! fórtè gridái troncándogli la favélla, ío non amárvi! Ah! Deter-vílle, cóme può vóstra sorélla accusármí di un tal delitto? L'ingrati-tú-dí-ne m'inorridísce, odieréi me stéssa, se credéssi che possíbil mi fósse di cessár d'amárvi giammái.

Méntre ío pronunziáva quéste póche paróle, paréva, tánta éra l'avidità de' suói sguárdi, che volésse spiár l'intímo fón-do dell' ánima mía.

Mi amáte, Zília, mi díss' égli, e sì mel díte! Daréi la mía víta per udíre úna dichiarazióne sì lusinghévole; ma créder nol póssò neppúre allór ch' ío l'ódo. Zília, Zília mía càra, è dúnque vér che mi amáte? Non v'inganneréste fórsè vói stéssa? La vóstra vóce, gli ócchi vóstri, il mío cuóre, tútto m'indúce a speráre; ma per avventúra sarónne quíndi più crudelménte in quélla disperazióne risospínto, ónde óra pármí ésser trátto.

Vói mi fáte stupíre, rispósi; e dónde mái násce la vóstra diffidénza? Dacchè vi conósko, se non ho potuto fármí capír con paróle, tútte le mie azióni non v'hánno élleno apertaménte mostráto l'amór mío? Nò, replicò égli, non póssò ancóra lusingármí di tánta felicità: non parláte il Francése tánto béne che básti a

crainces ; vous ne cherchez point à me tromper, je le sais ; mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables : *je vous aime*. Que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles ; ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnoissance m'attachent à vous ; ces sentimens plaisent à mon cœur, et doivent satisfaire le vôtre.

Ah ! Zilia, me répondit-il, que vos termes s'affoiblissent, que votre ton se refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza, est tout différent de ceux que j'ai pour vous : c'est ce que vous appelez l'amour

Quelle peine cela peut-il vous faire ? ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, et jeter au ciel des regards remplis de douleur : j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, et que nous devons être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous

liberármí da' miéi giústi timóri ; so che la vóstra intenzíone non è d'ingannármí ; ma spiegátemí, di grázia, qual sía il sénso, che vói dáte a quéste dolcíssime paróle : *vi ámo*. Síamí la mía sórte con decísa rispósta palése, e ch' ío quíndi mi muóia a' piédi vóstri o di cordoglio o di piacére.

Cotéste paróle ; gli díssi un póco intimoríta dal cáldo disío, ónde accésí mi párvero gli últimi détti suói ; cotéste paróle débbono, cred' ío, farvi conóscere, che mi siéte cáro, che stámmi a cuóre la sórte di vóstro státo, e che l'amicízia e la gratitúdine con fórti legámi a vói annodáta mi téngono ; táli sóno i sénsi in che il mío cuór si compíace, e di quésti appagár dovrébbesi il vóstro.

Oh Zília ! mi rispós' égli, oh quáto la significázone de' vocáboli vóstri divién débile e fiacca ! oh cóme l'amoróso suón di vóstra vóce va perdéndo il súa prístino ardóre ! Celína mi avrébb' éssa détto il véro ? Non avréste vói per Aza quéll' affezíone, che óra dicéste per me sentíre ? No, replicáili tósto, la passíone, che ho per Aza, è del tútto da quégli affétti divérsa, i quáli ío próvo per vói : éssa è quélla che da vói chiámasi amóre

Di qual péna potrébbe mái ciò ésservi cagíone ? soggiúnsi ío, vedéndolo impallidíre, abandonár la gráta, e lanciár vérsó il Ciélo sguárdi d'angosciósa nóia ripièni : se sérbo ad Aza l'amór mío, egli è perchè già n' ébbi da éssó in pégno il súa, e perchè dobbiámó un giòrno, ésser con dolcíssimo legáme insiéme strétti. Nè ío so in tútto ciò vedér cósa, che

et lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il ? repris-je. Vous n'êtes point de ma nation : loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hasard seul nous a joints, et ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes et mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, et la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirois, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager ; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue : votre beauté me frappa ; mais son impression auroit peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur et la naïveté de votre caractère ne m'avoient présenté l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous savez, Zilia, si j'ai respecté cet objet de mon adoration ! Que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés !

a voi póssa per verún módo appartenére. Tútto quel che a vói, o a lúi s'appartiéne, esclamò égli, e' non può ésser che a me non s'aspétti egualménte, per-
ciocchè ío di vói m'accési d'un amóre ben più fervénte di quéllo, che Aza provásse giammái. Io non védo, soggiúnsi, cóme mái ciò póssa éssere; vói non siéte mícá délla mía nazióne; in véce di avérmi scélta per ispósa, il cáso sólo ci ha insiéme ridótti, ed óggi è la príme vólta, che possíam liberaménte l'úno aprír all' áltra i própj pensiéri. Cóme mai avréste vói per me quél' affettuosó sentiménto di cúi pur óra ragionáto mi avéte?

E quál maravíglia se l'adórna leggiadría vóstra ed il mío costúme válsero a legármí a vói síno álla mórté? Senténdomí naturalménte ténero, indolén-
te, e nemíco dell' artifício, le noióse péne le quáli conveníva sostenér per investigár il cuór délle fémmine, ed insiememénte il timóre di non trovárví quél-
la sincerità che in ésse desideráva, fecéro ch'ío áltro non sentíssi finquì per lóro che un appetíto instábile e transitó-
rio; e sénza passióne amorósa mi víssi fin al momén-
to in cúi vi ho vedúta: innamoráimi da príme délla vóstra bellézza; ma quéstá mía passióne per vói sa-
rébbe per avventúra státa cosí leggiéra, cóme per mólte áltre lo fu, se la piacevolézza e l'ingenuità dell' índole vóstra non mi avéssero fáto ravvisáre in vói quél' oggéto, che la mía immaginazióne m'avéva
cosí spésso nélla ménte dipínto. Com' ío pói m'ábbia quíndi in reverénza avúto quést' oggéto dél mío amoróso ardóre, Zílla, vói vel sapéte! Che non

Mais loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur sincère dont je le voyois accablé ; hélas ! quel sacrifice ! Je ne sais si celui de ma vie ne me seroit pas moins affreux.

Eh bien ! Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chère, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, et je l'aimerai jusqu'à la mort. Je ne sais, ajoutai-je, si vos lois vous permettent d'aimer deux objets de la même manière ; mais nos usages et mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres ; la vérité m'est chère, je vous la dis sans détour.

costómmi il resistere álle tante opportunità lusinghévoli, che la dimestichézza di úna lúnga navigazióne mi ponéva davánti ! Quánte vólte v'avrébbe la vóstra innocénza in balía di me dáta, s'ío non avéssi il concupiscíble appetíto con fermézza d'ánimo raffrenáto ! Ma in véce di fárvi ingiúria, ristrínsi mái sémpre il focóso amór mío déntro a' términi del piú rispettóso silénzio ; impósi ánze a mía sorélla, che a súo potére non ve ne facésse mái sentír paróla, perciocchè ío voléva conóscermene a vói sóla oòbligáto. Ah, Zilia ! se niúna tenerézza nel cúor non vi viéne per cosí affettuosá reverénza, andrò da vói lontáno, ma ben m' accórgo che la mía mórtè sará il prézzo d'úna tal privazióne.

La mórtè vóstra ! fórtè gridái, púnta del cordóglío sincéro dal quále ío vedévalo opprésso ; ahimè lássa ! che pérđita amára sarébbe cotésta per me ! ío non so dir se quélła délla mía víta mi dovésse ésser piú spaventévole.

Or dúnque, Zilia, mi díss' égli, se la mía víta vi è cára, comandáte ch'ío víva. E che mí convién dúnque fáre ? gli díss' ío. Amármí, rispóse, come amaváte Aza. L'ámo sémpre ugualménte, replicái, ed ameróllósíno álla mórtè. Io ignóro, soggiúnsi, se le vóstre léggi vi perméttano d'amáre dúe oggétti nélla medésima guisa ; ma i néstri costúmi ed il mío cuóre mel viétano. Contentátevi di quél' affezióne che vi prométto, che alcúna piú fórtè non potréi avérne per vói ; la verità stámmi a cuóre, e sénza alcúna circuizióne di paróle or ve la díssi.

De quel sang-froid vous m'assassinez ! s'écria-t-il. Ah, Zilia ! que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise ! Eh bien ! continua-t-il, après avoir gardé quelques momens le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner ; ou tout au moins, qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiraient de mon sort, et pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de règle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un sang-froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant ; vous serez satisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza : des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur ; mes larmes coulèrent en abondance ; elles m'empêchèrent long-temps de répondre à Déterville, qui de son côté gardoit un morne silence. Eh bien ! lui dis-je enfin, je ne le verrai plus ; mais je n'en vi-

Oh cóme ad ánimo riposáto fieraménte mi trafiggète! esclamò égli. Oh! quánto amóre vi pórtó, Zília mía, perciocchè m'accénde eziandío la vóstra crudél ingenuità! Or béne, continuò égli, dópo éssersi státo alquánto in silénzio, l'amór mío vínca pur dúnque la vóstra acerbíssima crudeltà. La felicità vóstra m'è délla mía assái più cára. Continuáte pur francaménte quel vóstro parlár sincéro, che sì di me fa strázio: dítemi; quále spèránza fermáste vói nel vóstro Aza, cúí tánto amóre serbáte?

Ahimè! gli díssi, non ne fermái se non in vói sólo. Apprésso gli fèci inténdere cóme ío avéva udíto díre, la comunicazióne cólle Indie non éssere impossíbile, e cóme ío concepúta avéva speránza, ch' égli prenderebbe módo convenévole a fàrmivi ritornáre, o alménó, che gli dovésse piacére di fáre a te perveníre i miéi nódi, ed a me le túe rispóste, acciocchè, entrámbi consapévoli ío délla túa fortúna, e tu délla mía, potéssimo usárne cóme méglío sapéssimo.

Troverò módo, mi díss' égli sforzatamente mostrándosi sério, a rinvenír quál sia la sórte del vóstro amánte: saréte délla vóstra richiéstá servíta; ma présumeréste indárno di rivedére il fortunáto Aza; perciocchè gl' impediménti, che vói da lui divídonó, sóno invincíbili.

Quéste paróle, Aza cáro, con mortál puntúra mi trafíssero il cuóre, e le mie lágrime sopravvénnero in tánta abbondánza, che m'impedírono per lúngo témpo di rispóndere a Detervílle, il quále in quánto a se tácito e pensiéroso si stáva da un láto. Or vía, gli díssi álla

vrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, et je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! c'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je serai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, et je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots, il sortit et me laissa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Détéville venoit de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y serois restée long-temps, si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Détéville étoit sorti sitôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appeloit le malheur de son frère. Ensuite tournant sa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurois-je pu lui dire ? Mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser ; je sortis ; elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paroître, sans avoir

fine, io nol vedrò più, ma per questo non rimarrà ch'io viva mai sempre per lui: se la vostra liberale e vera amistà procederà tanto avanti da procurarci un qualche carteggio, la vita mia sarà meno intollerabile, e morirò contenta, se pur mi prometterete di fargli sapere, ch' io sono morta sua fida amante.

Ah! questo è troppo, esclamò egli, subitamente levandosi: sì, sarò io solo, se pur fia possibile, lo sventurato mortale. Conoscerete questo cuor che rifiutate; vedrete quali sforzi sappia fare il mio amore oltre ad ogni altro fervente, e costringerovvi almeno ad aver di me compassione. Così tosto come ebbe queste parole finite, uscissene fuori, e lasciòmi in sì triste stato, che più non sapèva dove mi fossi; mi ritrovai in piè levata, cogli occhi intentissimamente riguardando la porta, per la quale Deterville se n' era poco innanzi uscito, tutta in preda a varj confusi pensieri, cui non cercava neppur di dar sesto: e sarei forse lunghissima pezza in cotál atto rimasa, se Célina non fosse entrata nel parlatorio.

Essa domandòmi precipitosamente per qual cagione Deterville se ne fosse andato in sì gran fretta. Non ricusai di sommariamente narrarle quale fosse stato il nostro ragionamento. Allora essa primieramente si turbò forte come di cosa, la quale diceva essere la sventura di suo fratello; quindi la sua mestizia caduta, anzi in ira e sdegno mutata, agramente cominciò a rimproverarmi, senza ch'io pur ardissi per iscusar di me risponder parola. E che avrei io mai potuto dirle? Tanta era la perturba-

eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colère de Céline, le désespoir de son frère, ses dernières paroles, auxquelles je voudrois et je n'ose donner un sens favorable, livrèrent mon âme tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin : cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre est finie, et les caractères n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre ; tu ne sais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le sauras-tu jamais ?

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

JE pourrois encore appeler une absence le temps qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t'ai écrit.

zione dell' ánimio mío, che più líbero non m'éra il pensáre : ío perciò di là me n'úscíi, nè Celína mi venne appresso. Ricoverátami in cámera, vi son pur rimása un giòrno intéro sénza ardír di comparír dinánzi a persóna, sénza udír novélla di chicchessía, ed in cosí fáttö mentále smarriménto, che toglievami áncbe la fôrza di scríverti.

La cólera di Celína², la disperazióne di súdo fratéllo, le di lúi últime paróle, le quáli voréi púre in favór di me spiegáre, e non ardísco, con pungentíssime sollecitúdini facéván vicendévole strázio del mal férmo ánimio mío.

Ultimaménte avvisái, l'único módo d'alleggiár tánta noía, ésser quéllo di fártene consapévole, e cercár di trárre dall' amór túo i consígli, di che ho adesso mestieri : quést' illusióne mi ha lusingáto méntre ío scrivéva ; ma oh cóme présto ne fúi sgannáta ! La mía léttera è oramáí finíta, ma quéste vergáte cárte non són che per me sóla.

Tu ignóri tuttór le mie péne ; nè sái neppúr s'ío víva ; s'ío t' ámi. Aza, mío cáro Aza, deh ! quándo sarà, che tu il sáppia ?

LÉTTERA VÉNTESIMA QUÁRTA.

IL témpo già trapassáto, Aza cáro, dall' última mía léttera in pói, potrébbesi pur chiamár úna nuóva spézie di lontanánza.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Détéville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fièvre*. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agitèrent alors ; je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, et par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendoient d'elle ; c'étoit d'un air si froid ; elle a eu si peu de ménagement pour mon âme, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frère, l'indispose contre moi ; elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux : la honte de paroître ingrate m'intimide ; les bontés affectées de Céline me gênent ; mon embarras la contraint ; la douceur et l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariétés et de peines, de la part du frère et de la sœur, je ne suis pas insensible aux événemens qui changent leur destinée.

La mère de Détéville est morte. Cette mère dénaturée n'a point démenti son caractère ; elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espère que les gens de loi empêcheront l'effet de cette injustice.

Alcuni giorni dopo il ragionamento avuto con Deterville, mi sopravvenne una infermità, che qui chiamano la *fièvre*. Se questa, siccome io credo, nacque dalle passioni dolorose, che m'affliggevano allora; essa fu pur senza niun dubbio prolungata; e da mille noiosi pensieri, che nell'angosciata mente mi ragionano; e dalla rincrescevol perdita della grata amistà di Celina.

Comechè ella facesse sembianti che la mia infermità molto le gravasse, e gli opportuni servigi, che per lei stava di farmi, non mi negasse; mostravasi non per tanto in ciò sì ritenuta, ed aveva sì poco riguardo all'afflitto animo mio, che dubitar non posso del mutamento della di lei buona affezione. La singolar amicizia ch'essa ha per suo fratello, ora da me l'allontana; mi rimprovera del continuo, ch'egli è infelice per causa mia; la vergogna di parer ingrata fammi per temenza ritrosa; le cortesie sforzatamente fattemi da Celina mi son gravose; la mia confusione la rende meco cauta, e guardinga; ogni sociévol contentezza è oramai dalle nostre conferenze sbandita.

Non ostante le avversità, e le angosce di che la sorella non men che 'l fratel suo mi son cagione, i' non saprei serbarmi insensibile a quegli avvenimenti, che han forza di far loro mutare stato.

La madre di Deterville è già di questa vita passata. Quella madre inumana, se medesima non ismentendo, ha lasciato ogni suo bene al suo maggior figliuolo. E sperare che siffatta ingiuria sarà in quanto all'

ville, désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin; ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Détéville ne les écrive, afin qu'elles me soient lues; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendrait, s'il étoit instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même: aucune tache ne souilloit la pureté de mon âme, aucun remords ne la troubloit; à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes à qui je dois la vie; que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi, que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir, et cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être crimi-

effetto impedita per operagion de' giuristi. Deterville, naturalmente magnánimo, e liberale colla maggior fatica del mondo si stúdia di trar Celina dall' oppresione. Páre che la di lei sventura radoppi la sua amicizia per éssa : non solamente ogni giorno viene a vederla, ma le scríve eziandio séra e matúna; sòno le sue lèttre si ripiène d'affettuose lamentanze dal mio rigór procedenti, e coà ténero in esse si móstra délla mia salúte, che, quantúnque Celina non sembri leggermele, se non perch'io sáppia in quáli términi stiano i suoi affari, io pur di leggiér ne discérno la véra cagione.

Deterville, studiosamente scríve, com'io non dubito púnto, siffatte lèttre, acciò mi sieno comunicate; ma io sòno altresì mólto certa, ch'égli sen asterrébbe del tútto, se sapésse i rimpróveri, che dópo quèsta lettúra se ne séguono; de' quáli tanta impressione m' éntra nell' ánimo, che tútta ini strúggo di fiéra malinconia.

Comecchè fossi státa finóra da tante procélle sospínta, alméno godéva io il liéve conténto di víver méco stéssa in páce: la purità déll' ánimo mio non éra da alcúna mácchia guastáta, nè la di lui quiéte éra ancóra da alcún rimordiménto turbáta; laddóve óra io non pòsso pur pensáre, sénza avér úna cotál disprégiévole opinió di me stéssa, com' io rénda così sventuraté due persóne, cùi mi conósko débita délla víta, e che sénza di me con mólto ripóso e piacér si vi-

nelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

QUE la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! J'ai résisté long-temps aux pressantes instances que Détéville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissée conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Détéville presque méconnoissable, je suis restée interdite : je me repentois déjà de ma démarche ; j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroissoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon âme de plaisir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, si je ne vous apportois autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense du cruel sa-

vréhbero ; com' ío tuttóra fáccia lóro tútri que' máli, che per me si pósson maggióri ; e com' ío ciò non o- stánte non póssa nè vógliá non ésser colpévole. L'a- mór ch' ío ti pórtó fa sì, che dálla cosciénza in alcúna cósá rimórsa non síá. Aza, oh quánto ti ámo !

LÉTTERA VENTÉSIMA QUÍNTA.

QUÁNTO è falsa talóra, e nocévole la prudénza, Aza mío cáro ! Ho buóná pézza resistíto álle instan- tíssime sollecitazióni di Detervílle, che mi richiedéva ch' ío gli concedéssi un briève ragionaménto. Me- schína me ! ío fuggíva la mía sómma consolazióne. Finalménte, più tediáta d' oppórmí a Ce ína, che desi- derósa di compiacérle, mi son lasciáta condúrre al par- latório. Ivi rimási tútta stupefátta álla vísta orríbile del cambiáménto operáto nel vólto di Detervílle a tal che non è guári possíbile il raffigurárlo ; ío già mi pentíva d' avér présó quéstó pássó, e tútta tre- mánte stáva aspettándo i impróveri, i quáli ío cre- déva avér meritáti. Mí saréi ío fórse potúta indovi- náre, ch' égli venísse a riémpier l'ánima mía di piacére?

Perdonátemi, Zília, mi diss' égli, d'avérvi usáta quéstá violénza ; non v' avréi mái costrétta a rive- dérmi, s' ío non fóssi per recárvi altrettánta alle- grézza, quánta è l'angóscia, di che vói mi siéte cagióne. Richiédere per un moménto la vóstra presénza, è

crifice que je vous fais ? Et sans me donner le temps de répondre : Voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour, et tout de suite il me fit la lecture de cette lettre. Ah ! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré !

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Détéville pour lui dire tout ce que la reconnoissance m'inspiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ses peines ; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien ! Zilia, me dit-il après avoir cessé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes instruite du sort d'Aza ; si ce n'est point assez, que faut-il faire de plus ? Or donnez sans contrainte, il n'est rien que vous ne soyez

fors' egli un domandarvi troppo in guiderdón dell' acérbo sacrificio, ch' ío m' apparécchio a fárvi? E sénza dármi témpo a rispóndere; éccovi, continuò egli, úna lèttera di quél mío congiúnto, del quále vi fu già fátta menzióne: quèsta rendéndovi consapévole délla sórte d'Aza, vi farà próva móltó miglióre, che tútti i miéi giuraménti non farébbero, quánto e quále sía l'amóre ch' ío vi pórtó; ed incontanén-te si mise a léggermi quèlla lèttera. Ah! mío cáro Aza, cóme l'ho ío potúta udíre sénza morir d'allegrézza? Éssa m'accérta, che tu séi ancóra in vía, e che sénza verún ríschio ti stái álla córte di Spáña. Oh inopináta felicità!

Quèsta mirábil lèttera fu scríтта da un uómo, che ti conósce, che ti véde, che ti párla: forse tenésti tu fisso alquánto lo sguárdo su quèsta prezíosa cártta? Io non potéva altróve rivólgerne il mío; appéna séppi tenér l' esclamazióni di giúb-bilo, che quási m' érano uscite di bócca, e già sentívami tútto bagnáto il víso di ténere lágrime.

Se avéssi volúto seguitár i moviménti del mío cuóre, avréi cénto vólte interrótto Detervílle per mostrarmegli gráta cóme méglío potéssi almén con parole: ma ío non dimenticái la mía contentézza dovér accrésce-r l'áspra súa péna; gli celái perciò la mía so-vérchia allegrézza, nè áltro vídde che le mie lágrime.

Ebbéne! Zília, mi diss' egli, cóme ebbe finíto di léggere, ecco attenúta la mía proméssa, vói già sapéte quál sía la sórte d'Aza; se ciò non básta, che poss' ío far di più? Comandátemi pur liberamén-te,

en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit et me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse, je craignois d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchois des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur, sans offenser la sensibilité du sien ; je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mélange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre et celle de Céline ; je voudrois ne vous point quitter ; admirer sans cesse vos vertus ; payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si chères, j'emporterai des regrets éternels. Mais Quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ? Ah ! je n'étois point préparé à cette funeste résolution, je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour, m'avoient affermi contre ce coup mortel, je l'aurois préparé moi-même : mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir : non,

non v' è còsa che ottenér non possiáte dall' amór mio, qualóra vágli a réndervi felice.

Comechè io avéssi da aspettármí siffátto smoderáto sfórzo di súa bontà, non potéi non sentírmí tútta pélla stupefazióne e pélla tenerézza nélla ménte commóssa.

Io non séppi che mi rispóndere peralcúni moménti, perciocchè parládo teméva di maggiorménte innasprír l'afflizióne d' un uómo vérsò di me sì generóso. Andáva cercádo paróle, le quáli apréndoli il veráce mio cuóre, non irritássero púnto l'inacerbító sénso del sùo. Io non sapéva trovárne, eppúre mi conveníva parláre.

La mia felicità, gli díssi, sarà mái sémpre di dolór in pártè mescoláta; perciocchè non so cóme accordáre i dovéri dell' amóre con quélli dell' amicízia; vorréi ricuperáre la vóstra e quélla di Celína; vorréi stármene sémpre con amendúe vói; ammirár del continuo le vóstre virtù; ad ógni giòrno délla mia víta réndervi quel tribúto di gratitúdine meritaménte doyúto a' vóstri benefíci. Compréndo móltò béne che l' allontanármí da dúe persóne a me tánto càre, partorirámmi perpétui rammárichi. Ma..... Cóme! Zília, esclamò égli; vorréste vói fórse abbandonárci? Ah! io non éra apparecchiáto a udír sì fiéro proponiménto, nè mi sénto fermézza d'ánimo bastévole a sostenérne l'amarézza. Mi dáva il cuóre di vedérví quì nelle bráccia del mio rivále. Lo sfórzo délla mia ragióne, e la delicatézza dell' amór mio mi avévano dispósto a

vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas : vous abusez de ma tendresse, vous déchirez un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia ! voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous, lui dis-je effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon âme en la forçant d'être ingrate ; vous déssolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui feroit l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, et le faire révéler à des peuples adoreurs de la vertu.

Je ne sais comment je prononçai ces paroles ; mais Détéville, fixant ses yeux sur moi, sembloit ne me

ricéver quésto cólpo mortále, ed io stéssò me l'andáva apprestándo ; ma non pòsso per lúnga distánza allontanármì da vói ; non pòsso privármì del piacér di vedérvi ; no, non partiréte, soggiúns' égli impetuosaménte, non lo speráte : vói fáte tróppo mal govérno del mío affétto, e sénza avérne pietà miseraménte dilaceráte quésto cuór mío per sovérchio d'amóre a pés-simo partíto ridótto. ° Zília, bárbara Zília ! miráte la mía disperazióne, ella è pur ópera vóstra. Ahimè lássò ! oh cóme mal voléte guiderdonármì del purí-simo amór, che vi pórtò !

Voi siéte quégli, gli díssi, spaventáta da ciò che assertivaménte avéva davánti a me détto, vói siéte quégli, ch' io potrèi agraménte rimproveráre. Vói vi studiáte d' avvilitire l'ánima mía sospingéndola ad ésser sì sconoscénte ; vói in cuór m' attristáte con tánta affezióne sénza frútto ? Deh ! non vogliáte, in nóme délla sánta amistà ve ne priégo, non vogliáte offuscáre úna spléndida generosità davánti mái non udíta per vía d'úna disperazióne, la quále sénza farvi púnto felice, sarébbe a me cagióne di perpétua amaritúdi-ne. Deh ! non condannáte in me quél' affétto medésimo, álla fórza di cùi vói stéssò contrastár non potéte ; non mi stimoláte a dolérmi di vói ; lasciátémì teneraménte amáre il vóstro nóme, portárlò méco álle più remóte párti del móndo, acciò sia colà orrevolménte ricevúto fra pópoli adoratóri délla virtù.

Non so com' io mi profferíssi quése paróle ; ma Deter-vílle tenéndo fiso in me gli occhi sénza parér di vedérmi,

point regarder ; renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une profonde méditation : de mon côté, je n'osois l'interrompre : nous observions un égal silence, quand il reprit la parole, et me dit avec une espèce de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel ! mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir. Au moins, si la mort N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foiblesse me trahiroit : donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même ; je reviendrai vous voir, il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia : puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même temps il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Détéville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point ; une

séco mólte cósse rivolgèndo, rimáse buóna pézza com' uóm che fósse tútto in un pensiéro raccólto ; ed ío, per quánto in me stéssa, non ardíva d' interrómperlo : cosí ce ne stavámo l'un l'áltro sénza piú dírci alcúna cósá, allorquándo égli ricominciò a parláre, e mi dísse : cértó ío conféssó, Zília, avérmi la mía passíone assái fin quí travíato ; ma cóme sarébbe mái possíbile il privársi pacificaménte délla vedúta di tánte e sì vághe bellézze ? Púre vói cosí voléte, nè ío sarò piú lénto ad ubbidírvi. Oh Díó ! áhi privazióne amaríssima ! I trísti giòrni miéi trapasseránno, ed al lor fin perverránno sénza vedérvi. Se almén la mórté . . . Ma no, che mái di quéstó vói non sentiréte piú paróla, soggiúnse égli, lasciándo il prímo ragionaménto, ch' ío témo non la mía viltà d' ánimo mi sia nocévole ; concedétemi dúe giòrni acciò mi rassicúri méco stéssó ; ritornerò in bréve a vedérvi, perciocchè ci è d' uópo divisáre insiéme che vía déb-basi tenére per recáre ad effétto quéstó vóstro viággio. Addíó, Zília : póssa il fortunáto Aza sentír appiéno tútta la súa felicità ! E cosí détto, se n'uscì fuóri.

Tel confesserò púre, Aza cáro, comechè ío fáccia grandíssima stíma di Detervílle, comechè la di lui angosciósa nóia in grandíssimo affánno dell' ánimo me pur mettésse, ío éra nondiméno sì impaziénte di godér in libertà délla mía avventuráta sórté, che gráta mi fú la súa partíta.

Oh quánto è soáve, dópo tánte péne, il dársi interaménte all' allegrezza ! Passái il rimanénte del giòrno ne' piú diletτόςi pensiéri di tenerézza, e d'a-

lettre étoit trop peu pour mon cœur ; elle m'auroit rappelé ton absence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, si tu avois joint à la précieuse lettre que j'ai reçue, quelques gages de ta tendresse ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, et rien ne me parle de ton amour ! Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon âme, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudroit que je renonçasse à la tienne. Non ; tu l'autois rejetée. Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes lois ; soumise à tes lumières, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis je craindre ? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

móre. Io non ti scrissi già, che troppo liève cò una lèttera éra allóra per quèsto cuóre; sénza che éssa m'avrébbe tornáto a memória la túa assénza, Aza mío cáro, méntre a cosí fáta óra i' ti vedéva, e ti parláva. Quál sarébbe státa la mía felicità, se tu avéssi aggiúnto álla preziosa lèttera che ho ricevúta, una quálche próva del túo affétto! Perchè non me n' hái tu dáta alcúna? Tí fu parláto di me, tu séi consapévole délla mía condizióne, e pur nùlla mi párla dell' amór túo. Ma póss' ío dubitár dél túo cuóre? No, che 'l mío me n' assicúra. Tu m' ámi, il túo gáudio è uguále al mío, tu árdi accésso délla stéssa amorósa fiámma, tu di nóstra separazióne intollerábil nóia pórti nell' ánimó; ítene dúnque lúngi da me, vání timóri, sgombráte l'ánima mía, e stíavi l' allegrezza puríssima in quèlla véce. Ma intánto, Aza cáro, tu hái abbracciáto la religión di cotéstó pópól feróce. E quál è éssa mái? Cománda élla fórse che tu ti rimánga dall' amár me, cóme quèlla di Fráncia richiederébbe, ch' ío dall' amár te mi rimanéssi? Ma no, che tu avrésti rifiutáto di sottopórviti, se cosí éra. Che che si síá, il mío cuóre soggiáce álle túe léggi; ed ío volonterósa di seguíre la lúce del túo intelléto con ciéco consentiménto approverò quantúnque póssa congiúngerci con inseparábil compagnía. E che póss' ío più temére? Fra bréve óra ricongiúnta al mío béne, all' ésser mío, al mío tútto, álti pensíeri non mi vérranno nell' ánimó se non i tuói, áltra passióne ívi non capirámmi, che quèlla soavíssima dell' amór túo.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai : mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avoit assignée. Quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence, que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre ; le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être, avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends, et ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

LÉTTERA VENTÉSIMA SÉSTA.

QuÉsto è il luógo nel quále ío débbo rivedétti, Aza mío cáro: la mía felicità vien di di in di crescéndo pélle sùe piópie particolarità. Sóno appúnto tornáta dálla conferénza assegnátami da Detervílle. Qualúnque fósse il piacére, ch' ío m'éra propósto nel vñcere le malagevolézze del viággio, e nel córrere ío la prima a fármiti incóntro, volontíeri il trasmuterò in quello di più sollecitaménte vedétti.

Detervílle m' ha dimostraró con argoménti assái evidénti, che tu puói quì giúnger con vie maggiór prestézza di quel ch' ío potéssi in Ispáña pervenire: ónde, avvegnachè égli in me n' ábbia generosaménte lasciáto l'elezióne, mi sónó di buón ánimo dispósta ad aspettárti quì, perciocchè tróppo prezíosa cósá è il témpo per lasciárló andár sénza pro, e sénza neces-
sità.

Avréi per avvéntúra più maturaménte consideráto quésto vantággio, prima ch' ío fermássi alcún partíto, se a mía notízia venúte non fóssero alcúne particolarità intórno al mío viággio, le quáli mi hánno fáto cosí deliberáre per úna secréta cagíone, che ío non ardiréi mái fidáre ad alcúno se non a te sólo.

Je me suis souvenue que, pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pièces d'argent et quelquefois d'or, dans tous les endroits où nous nous arrêtions. — J'ai voulu savoir si c'étoit par obligation, ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos.(1) Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza ; cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénètre de reconnoissance et d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaisir d'être occupée des ar-

(1) Les Incas avoient établi sur le chemin de grandes maisons, où l'on recevoit les voyageurs sans aucuns frais.

Ben mi si rammenta che, durante il lungo cammino da me fatto con Deterville per venir a Parigi, egli dava de' pezzi d'argento e talvolta d'oro, in tutti que, luoghi ne' quali facevamo alcuna dimora. Ho voluto sapere, s' egli avesse ciò fatto da alcuna legge ristretto, o per sua sola liberalità. Mi fu detto, che in Francia si fa pagar ai viandanti, non solamente il cibo, ma il riposo eziandio (1) Ahimè misera ! non ho la minima parte di quel che ci bisognerebbe per contentar la cupidigia di questo popolo venale; mi converrebbe riceverlo dalle mani di Deterville. Ma come potrei io spontaneamente contrarre una così fatta obbligazione, della quale tanta e tal sarebbe la vergogna, che sino a meritarmi il più obbrobrioso vituperio aggiungerebbe. No, che nol potrei, mio caro Aza, e questa sola secreta cagione era bastevole a far, che deliberassi di quì restare, senza la dilettevole speranza di rivederti in assai minore spazio di tempo, la quale altro non fece, che pienamente raffermarmi nel mio proponimento.

Deterville ha scritto in mia presenza al ministro di Spagna; ei lo stimola a farti partire, ed il fa per un modo sì generoso, che mi riempie di gratitudine e d'ammirazione.

Oh ! quai dolci momenti ho passati, mentre Deterville scriveva ! Che contento era per me l'atten-

(1) Gl' Incas avevano stabilito nelle strade pubbliche certi casóni, dove i viandanti erano spesati.

rangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisirs que je n'y avois pas aperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissent d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes et agréables. Je suivais aveuglément le penchant de mon cœur ; j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols, dont la seule idée me saisit d'horreur : je trouve une satisfaction dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié : je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Détéville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza ; quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

dere a' módi ed álle cose opportúne al túo viággio, il vedére gli apparecchiaménti pélla mia felicità, e il non avér più a dubitárne !

Se di maravigliósa fórza ho avúto primaménte mestieri per resistere al desidério, che avéva di soprapprénderti cólla mia venúta costà, ío tel conféssò, Aza cáro, mi véngono a quést' óra in ménte mille ragióni, ónde ío sía consoláta d'éssermi da ciò ritrátta, le quáli ío non avéva antivedúte.

Parécchie particolarità, che mi sembrávano non montár núlla, perchè d'ello stáre e dell' andár deliberássi, m' apparíscono óra assái rilevánti e gradévoli. Quánd' ío éra présta a dovér andár a cercárti, mi lasciáva accecár dall' inchinévole desidério del mio cuóre, sénza púnto consideráre, che star mi converrébbe tra que' bárbari Spagnuóli, cúì per pensádo un nuóvo orróre ritúrba l'ánimo mio; sommaménte or mi confortá l'avére assái piéna certézza di mái più rivedérli : la vóce dell' amóre quélla disperdéva dell' amicizia. Próvo adéssò la consolazióne di cosí ricongiúngere i voléri dell' úno, e dell' áltra, sénza ch'íó n' abbia rimordiménto verúno. Fúi oltracciò da Deterville accertáta, che il rivedér la città del Sóle c'éra per sémpré impossibile. Tránne il soggiórno del nóstro paése, non crédo che al móndo se ne tróvi úno più di quel délla Fráncia gradévole. Ti piacerà, Aza mio cáro ; perciocchè, quantúnque la sincerità ne sía del tútto cacciáta in bándo, tánti sóno gli ági e i dipórti che quì si tróvano, che agévól cosa è il dimenticáre i pericoli, nelle compagnévoli brigáte apparecchiáti.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer, et confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume ; tes vertus et tes sentimens ne seront estimés que de Déterville et de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds et mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverois des interprètes pour t'expliquer les dernières.

On vient me demander le paquet ; il faut que je te quitte ; adieu, cher espoir de ma vie : je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterai-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur !

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

DEPUIS que je sais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage ; mon

Io t' ho già parlato délla necessità dell' óro, ed è per-
ciò inútile ch' ío ti consígli óra, che tu téco ne pórti :
ógni áltra túa laudévol virtù non ti varrébbe quì
púnto ; úna picciolíssima pártè bensi de' tuói tesóri
basterà a confóndere l'orgóglio déi magnífici indigénti
di quéstó paése ; gli álti sénsi, e gli ornáti costúmi
tuói saránnó soltánto apprezzáti da Deterville e da
me ; égli m'ha proméssó di far sí che i miéi nódi a te
pervéngano, ed insiememénte quésté mie lèttere, per-
ciocchè égli assicurómmi eziandío, che di leggiéri
troverái costà chi spiégar te le sáppia.

Véngono a domandármí il vilúppo, mi convién
lasciárti. Addío, speránza cára délla mia víta, conti-
nuerò a scríverti ; e se non potrò fárti consegnár le
mie lèttere in própíe máni, serberólle síno álla túa
gráta venúta.

Cóme potréi ío sostenére la lunghézza del témpo
del túo viággio, se privár mi voléssi del sólo módo che
travár póssa di ragionár méco stéssa délla mia giòia,
degl' impetuósi affétti miéi, délla mia sómma felicità !

LÉTTERA VENTÉSIMA SÉTTIMA.

DAPPOICHÈ so, che le mie lèttere son partíte, Aza-
cáro, gódo di quélla quiéte che omái s'éra da me
fuggíta. Pénso del contínuo al moménto in cúi ti
saránnó recáte, védo il sommíssimo túo giúbbilo, ed ío

âme ne reçoit de toute part que des idées agréables ; et, pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont sa mère l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours ; son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, et je lui en ai autant d'obligation, que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix, par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toute espèce ; elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne, et, après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, et, d'un air empressé, elle commandoit déjà à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes

pur ne son partécipe ; l'ánima mía ricéve per ógni pártè impressióni giocónde, e, per compiménto d'allegrezza, la nóstra picciola brigáta in buóna páce è riméssa.

I giúdicei hánno restitúto a Celína que' bénì, de' quáli la súa bárbara mádre l'avéva priváta. Essa véde ógni giòrno il sùo cáro Amánte ; e le di léi nózze più non s'indúgiano, se non in quáto è necessário, a fár ógni cósà per quélle opportúna apparecchiáre. Vedéndosi óra al sómmo del sùo desidéριο pervenúta, più non pénsa a rimproverármì il mal ricambiáto amóre di sùo fratéllo ; nè ío gliéne sóno però méno tenúta, che se élla fósse a cosí operáre da púra amicízia sospínta. Perciocchè dobbiámo maisémpre gráti mostrárci vérsò colóro, la cúì mercè úna quálche dolcézza proviámo, che che di ciò si sía la cagíone.

Ella mi ha dáto stamáne úna pregiatíssima próva délla súa amicízia condescendéndo a procéder méco per un módo sì amichévole, che mi féce in picciola óra da un noióso affánno in úna dólce quiéte trapassáre.

Una gran quantità di téle, di pánni, e di giòie d'ógni maniéra esséndole státa recáta, se ne vénne frettolósa nélla mía cámara, e di quíndi álla súa conducéndomi, dópo avérmi richiésto che il mío parér le dicéssi intórno álle tante varietà di que' leggiádri arnési, féce élla stéssa úna mássa di quélli, che m'erano parúti più bélli, e con ógni stúdio comandáva già álle nóstre *Chinas* che nélle mie cámere gli portássero : ad un tal commadaménto m'oppósi con tútte le fórze mie.

mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir ; mais, voyant que son obstination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis ? Je vous dois la vie et tout ce que j'ai ; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que, selon vos lois, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin, pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore (1) autant que celui qui donne : vous

(1) Il y a en effet, pour un cœur généreux, autant, et peut-être plus de mérite à recevoir qu'à donner, parce que l'action de donner flatte naturellement l'amour-propre, au lieu que celle de recevoir le mortifie. C'est donc un effort pénible qu'un cœur généreux se fait à lui-même, et une espèce de victoire qu'il remporte sur sa vanité, que de consentir à recevoir. Voilà sans doute quel est le sens de l'Auteur, quand il dit que chez les Péruviens celui qui reçoit ne s'honore pas moins que celui qui donne.

Ella da prima pàrvemi che volésse sollazzevolménte interpretàre la mía opposizióne; ma póscia accorgéndomi, che quánto ío nel rifiutár perseveráva, tánto maggiorménte la súa ostinazióne s'accrescéva, non potéi più nascóndere le mie lamentánze.

Deh ! perchè, le díssi, bagnádo di mólte lágrime il mésto víso, perchè vorréste vói sèmpre più cosí avvilité lo státo mío? Io di già mi vi riconósco débita délla víta, e di quánto posséggo; il che è più che bastévole a rammemorármí le mie sciagúre. So béne che, secóndo le léggi vóstre, quándo i benefízj non fáanno al ricevitóre alcún útile, ógni vergógna n' è allór tóltá vía. Serbátevi dúnque ad usár méco la vóstra liberalità, quándo più non ne avrò alcún bisógno. E' non è mica, soggiúnsi con più somméssa vóce, ch'íó non próvi a sentinénti cosí póco naturáli l'íntimo contrásto délla mía ragióne, e che malgrádo di me confórme ad éssi a pensár non m'indúca. I nóstri costúmi sóno assái più de' vóstri umáni; il ricevitóre appò nói (1) non si tiéne méno onoráto del donatóre:

(1) Vi è infátti, per un cuór generóso altrettánto, e fórse maggiór mérito nel ricévere che nel dáre, imperocchè il dáre lusínga naturalménte l'amór próprio, laddóve il ricévere lo mortífica. Quéstó è dúnque úno sfórzo penóso che un cuór generóso fa a se stésso, ed úna spécie di vittória ch'égli ripórta dálla súa vanità, quándo égli consénte di ricévere. Ecco quál dév' ésser il sénso dell' Austríce, nel díre, che quegli che ricéve fra i Peruvíani, non si onóra méno di quegli che dóna.

m'avez appris à penser autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes, qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : Nous sommes bien éloignés, mon frère et moi, ma chère Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse ; il nous siérait mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frère généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance. L'usage, dans le cas où je suis, m'autorisoit à vous les offrir ; mais, puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc ? lui ai-je dit. Oui, m'a-t-elle répondu en souriant ; mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville. Je l'ai laissée faire, et la gaiété s'est rétablie entre nous ; nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail, jusqu'au temps où on l'a demandée au parloir ; elle vouloit m'y mener : mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse, pour demeurer dans la sienne, quand elle sera mariée ; mais si j'en suis crue

vói fóste, che m'insegnáste a mutár altriménti opinióné ; nè per áltro dúnque il facéste, che per oltraggiármí p'scia con quésti dóni ?

Quélla dólce amíca, mostrándosi allóra più álle mie lágrime rinteneríta, che de' miei rimpróveri adiráta, amichevolménte cosí mi rispóse. No, Zília cára, nè mío fratéllo nè ío non avémmo giammái la menomíssima intenzióne d'avvilírví co' nóstri dóni ; che in véro mal ci converrébbe il trattárví con magnificénza, e vói stéssa ben tósto ve n'accorgeréte ; ío bramáva soltánte fárvi méco partécipe de' regáli di un fratéllo per me sí liberale ; perciocchè quest' éra la migliór vía che tenér potéssi, per mostrármene a lúi gráta. Secóndo l'usánza nóstra, nel caso in cúi mi tróvo, m' éra ben lécito l'offeríveli ; ma, poichè di quéstó vói vi mostráte offésa, mái più non ne sentiréte paróla. Mel promettéte vói sicuraménte ? le díss' ío. Sì, mi rispós' élla sorridéndo ; ma piacciavi ch' ío di ciò scríva a Deterville. Allóra, rimetténdo ío ciò nel súo arbúrio, l'allegrezza rináque súbito fra nói ; e ci mettémmo a nuovaménte considerár con maggióre stúdio tútti quégli ornaménti in fíno a tánto che fu chiamáta al Parlatório ; avrébbe volúto volentíer menármí séco : ma, mío cáro Aza, évvi égli per me alcún dipórto, che a quéllo aggiúnga di scríverti ? In luógo di cercárne áltri, témo ánze di quélli, che pélle nózze di Celína mi s'appréstano.

Ella vorrébbe ch' ío lasciássi la cása religiósá per andár a star nélla súa, quándo sará maritáta ; ma se a me prestár sí volésse alcúna féde

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue ! Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur ; je n'y comptois plus ; je n'y pensois même pas : j'en suis environnée, je les vois, je les touche, et j'en crois à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline, suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les posèrent à terre, et se retirèrent. Je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déjà en secret, lorsque Céline me dit, en me présentant les clefs ; Ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher ; c'est de la part d'Aza. Je la crus. A ton nom, est-il rien qui puisse arrêter mon empressement ? J'ouvris avec précipitation, et ma surprise confirma mon erreur, en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse et de joie, de plaisir et de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels ; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes. Je ne pouvois m'en ar-

Aza ! mío cáro Aza ! oh quánto gradíto mi fu il súbito sopprapprendiménto, che impedì iéri la continuazione délla mía lèttèra ! Ahi ! ch' ío mi credéva avér perdúto per sémprè quélle preziose relíquie dell' antíco nóstro splendóre ; i' non isperáva più di ricuperárle ; più non me ne veníva neppúr un pensíer nell' ánimo : ed óra me ne tróvo intorniáta, le véggio, le tócco, e pòsso appéna prestár féde a' miéi ócchi ed álle mie máni.

Méntre ío ti scrívèva, viddi entráre Celína, ed apprésso léi quáttro uómini, i quáli aggraváti dal péso di gróssi forziéri ónde érano cárichi, quélli avéndò pòsti giù, di quínci uscírono immantinénte. Immagináini ésser quèsti novélli dóni di Deterville, e già méco stéssa ne mormoráva ánzi che no : quándo Celína mi dísse, porgéndomi alcúne chiávi : Apríte, Zília, apríte púre, e non vi turbáte, che tútto viéne da pártè d'Aza. Evvi égli cósa, che, udéndoti ío chiamár per nóme, frenár pòssa l'ímpeto délla mía sollecitúdine : Io le credétti, e frettolósa incontanénte còrsi ad aprír que' forziéri ; e le cóse, che allóra mi si paráron dinánzi, riempíéronmi d'álta meravíglia, e nélla mía fálta credénza viè più mi raffer márono ; riconoscéndo in quélle i sácri arrédi del Témpio del Sóle.

Un' indistínta affezióne di malinconía e d'allegrezza, di piacére e di van desidério in pártè mescoláta la possesióne intéra pigliò del mío cuóre. M'inginocchiái reverentéménte dinánzi a quèste sácre relíquie del nóstro adoraménto e de' nóstri altári, le baciái con grandíssima divozióne, e bagnáile délle

racher : j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon ivresse, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi ; mes transports redoublèrent : mais, quoique je la déchiffrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

“ Ces trésors sont à vous, belle Zilia, puisque je
 “ les ai trouvés sur le vaisseau qui vous portoit.
 “ Quelques discussions arrivées entre les gens de l'é-
 “ quipage, m'ont empêché jusqu'ici d'en disposer
 “ librement. Je voulois vous les présenter moi-
 “ même : mais les inquiétudes que vous avez té-
 “ moignées ce matin à ma sœur, ne me laissent plus
 “ le choix du moment. Je ne saurois trop tôt dissi-
 “ per vos craintes ; je préférerai, toute ma vie, votre
 “ satisfaction à la mienne.”

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza ; je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase que le hasard,

mie lágrime. Io non sapéva cóme tógliermi da ésse; avéva infíno dimenticàto la presénza di Celína, la quále mi trásse dálla mía stupefazióne col dármi úna léttera, ch'élle mi richiése di léggere.

Esséndo tuttavía dálla dolcezza del mio erróre occupáta, credéi, che pur quéstà da te venísse, e radoppióssi in me la mía contentézza; ma comechè assái malagevolménte la potéssi inténdere, non istétti perciò guári ad accórgermi, ch' éssa éra di Detervílle.

Viè più liève sarámmi, Aza cáro, l'inviártene úna cópia, che lo spiegártene il significáto.

BIGLIETTO DI DETERVILLE.

“ Quésti tesóri, bélla Zília, són vóstri, poichè io
 “ gli ho trováti nélla náve sópra la quále eraváte.
 “ Alcúne bríghe marinarésche di tánto indulgiárono
 “ la restituzióne, ch' ío intendéva fárvne. Avéva
 “ divisáto recárveli ío stésso : ma dópo le sollecitúdini
 “ di che vi mostráste púnta stamáne con mía sorélla,
 “ cosí fátta opportunità non istà più in mía elezióne.
 “ Non sapréi trovár vía che tróppo briève fósse a
 “ liberárvì da' vóstri timóri ; ío avrò mái sémpré cára
 “ la vóstra contentézza assái più délla mía.”

Al bel primo, ío non sénza rossór tel confésso, mio cáro Aza ; mi cádde méno nel pensiero la generosità di Detervílle, chè il piácere di poter con próve mostrárgli la mía.

Trássi súbito da quélle cásse úna cóppa, che più il

plus que la cupidité, a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même, mon cœur l'a reconnu, que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* (1) préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tout ce qu'on me rendoit, j'appelai les gens qui les avoient apportés ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville : mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia ! me dit-elle. Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frère, vous que l'offre d'une bagatelle offense ? Rappelez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frappèrent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil et de vengeance que de générosité. Que les vices sont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer, pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n'en avez aucun besoin, ma prière ne doit point vous offenser.

(1) Boisson des Indiens.

cáso che la cupidígia avéva fáto cadér per máno ágli Spagnuóli. E quélla stéssa, il mío cuóre l'ha ben riconosciúta, che tú toccásti nel giòrno, che a bócca póstolati, ti piáque d'assaggiáre l'*Aca*(1) fáto di mía máno. Considerándomi ío per quéstó tesóro piú ricca, che tútto il rimanén-te di quélle róbe restituítemi potésse fármí, chiamái le génti, che le avévan quívi recáte, e voléva dár lóro órdine di riportárle a Detervílle; ma Celína s'oppóse al volér mío.

Siéte pur ingiústa, Zília! mi diss' élla. Cóme! vói vorréste, che accettévoli fósse- ro a mío fratéllo le vóstre grandíssime ricchézze, vói, che délla proférta d'úna ciáncia v'offendéte? Deh! riducétevi álla memoria quéllo, che equità sia, se voléte infón- derne la virtù in pétto ad altrúi.

Quéste paróle amaramén- te mi púnsero l'ánimo. Teméi non il mío opérare piú aleréz- za e vendétta, che liberalità in se avér parésse. Oh quánto è mái briève lo spázio, che i vízj sépara dálle virtù! Confessái tósto il fá- llo mío, e domandáine perdóno a Celína; ma tróppo mi gravá- va il vedérmí da' suói voléri cosí fattamén- te ristréta, per non tentár d'allargárne alquánto la dúra légge. Onde le díssi con ária timorósa; deh! non mi puníte secóndo il mío mérito; non ischifáte alcúni esémpli de' lavóri del nóstro sven- turáto paése; vói non ne avéte púnto bisógno, laónde non dovéte pigliárví ónta délla preghiéra da me óra a vói fáta.

(1) Bevánda degl' Indiáni.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages, de poissons, et de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues (1) par tes ancêtres, et une petite statue (2) qui représentoit une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre, un lion, et d'autres animaux courageux, et je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle en souriant ; sans une lettre de votre part, les présens seroient mal reçus.

J'étois trop satisfaite pour lui rien refuser ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoissance : et, lorsque Céline fut sortie, je distribuai de petits présens à sa *China* et à la mienne, et j'en mis à part pour mon

(1) Les *Incas* faisoient déposer dans les temples du Soleil les idoles des peuples qu'ils soumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'*Inca Huaina* consulta l'idole de Rimace.—Histoire des *Incas*, tom. 1, pag. 350.

(2) Les *Incas* ornoient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur, et même de gigantesques.

Méntre io così ragionáva, osservái che Celína stáva riguardádo attentaménte due arbuscélli d'óro carichi d'uccélli e d'insétti lavoráti a maravíglia, i quáli sénza alcúno indúgio le proférsi con un canestrúccio d'argénto, ch' empiúto avéva d'úna buóna quantità di nicchi, di pésci, e di fióri i mégljo imitáti; ed éssa con tánta benignità dimostrómmini ésserle il dóno caríssimo, che di mirábile allegrezza occúlta l'ánima mía fu ripiéna.

Scélsi quindi vári ídoli délle nazioni vinte (1) da' tuói maggióri, ed úna picciola státua (2) rappresentánte úna vérgine del Sóle; ed aggiúntovi úna Tígre, un Lióne, ed áltre fiére animóse, la pregái d'inviárle a Deterville. Scrivétegli dúnque, mi diss' élla sorridéndo; sénza úna léttera da párté vostra, i dóni sarebbero mal ricevúti.

Tróppa éra la mía dilettevol consolazióne, perchè io negár le potéssi cósa ch' élla volésse; scríssi quánto la mía gratitúdine mi destò nélla ménte; e cóme prima fu uscíta fuóri Celína, dispensái piccioli dóni álla sua *China* ed álla mía, e ne pósì alcúni in dispárte pel mío maéstro di scrittúra. Provái pur úna

(1) Gl' *Incas* facévano depórre nel Témpio del Sóle gl' ídoli déi pópoli che sottomettevano, dópo avérli costrétti ad abbracciar il cúlto del Sóle. Ne avévano églino stéssi, poichè l'*Inca Huaina* consultò l'ídolo di Rimáce.—Stória degl' *Incas*, tom. primo, pag. 350.

(2) Gl' *Incas* ornávano le lóro cásé di státue d'óro d'ogni grandézza, eziandío di statúra gigantésca.

maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (1) que l'on conservoit dans le temple pour le jour des visites du *Capa-Inca*, ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération : je me prosterne devant elle ; mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs (2), des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en

(1) Les *Incas* ne s'asseyoient que sur des sièges d'or massif.

(2) On a déjà dit que les jardins du temple, et ceux des maisons royales, étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitoient jusqu'à l'herbe appelée *Maïs*, dont ils faisoient des champs tout entiers.

vólta il maraviglióso piacer che nel donáre altrúi si sente nell' ánimò.

Nè ciò fu sénza che un piéno avvediménto mi guidásse, Aza mío cáro ; perciocchè niúna cósà, o a te, o álla memória di te intimamén-te appartenén-te, di man non uscím-mi.

La sédia d'óro (1) che nel témpio servávasi pel giòrno délle vísite del *Capa Inca*, túo augústo pádre, collocáta in un láto délla mía cámera pósta a guísa di tróno, mi dimóstra la túa grandézza e la maestà del túo suprémo grádo. L'immáGINE gránde del Sóle, la quále ío stéssa víddi tóglier del témpio per ópera de' pérfidi Spagnuóli, al di sópra délla sédia sospésa, di singolár reverénza mi riémpie : avánti ad éssa in fin a térra chináta l'adóro cólla mén-te ; ma tu, Aza mío, t' hái tútto il mío cuóre. I dúe palmízj da te presentáti al Sóle per offérta, e per testimoniánza délla féde da te proméssami, e con giuraménto fermáta, da' dúe cánti del tróno locáti, mi ridúcono álla mén-te le túe affettúose e solénni promissioni di fedeltà.

Diversi fióri (2) ed uccélli ordinatamén-te pósti in ciascún de' láti délla mía cámera, mi rappreséntano in raccorciáto gíro que' giardíni splendidíssimi, pe' quáli assái sovén-te con lénto pássò metténdomi, nell' idéa

(1) Gl' *Incas* sedévano sópra sédie d'óro massiccio.

(2) Si è già détto che i giardíni del témpio del Sóle, e quélli délle cásè reáli, érano riempi-ti di tútte le spécie d'imitazioni in óro ed in argénto. I Peruviani imitávano eziandío l'érbà nomináta *Maïs*, di cúi formávano cámp-i intéri.

raccourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur ; enfin tout ce qui fera à jamais la vie de ma vie.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

JE n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline ; il a fallu la suivre, et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner ; et pour combien de temps ? Je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paroît enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi. Cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, et si propres à me distraire ; et avec l'usage passable que j'ai à présent

di te sólo fermáva con immaginévol cúra il pensiéro. Ovúnque con l'appagáto ócchio riguárdo, alcúna cósá non iscuópro, che per la memória non mi réchi l'amór túa, la inestimábil letízia, e sómma mía felicità trapassáta ; in briève tútto quél che mái sémprè sarámmi di consolazió grandíssima cagióne, insín ch' ío m' ábbia il córso di quésta víta mortále forníto.

LÉTTERA VENTÉSIMA OTTÁVA.

Non ho potúto resístere, mío cáro Aza, all' istánpa de' préghi di Celína ; mi convénne pur dúe giòrni fa seguítarla nélia súa vília, e quívi, cóme piuttósto arriváte fúmmo, le di léi nózze si celebrárono.

Di quái maraviglióse fórze ébbi ío mestiéri, e quál fu mái la rincrescévol nóia ch' ío sentíi nell' ánimo, quándo mi convénne spiccármí da quélia mía solínga abitazióne ! Appéna avéva ío avúto ágíó di godér délla dólce vísta di que' preziosi ornámenti, per cúi tánto m' éra gradíta, che a fórza me ne víddi per lúnga distánza allontanáta, né sapréi díre per quánto témpo.

L'allegrézza ed i piaceri in cúi quívi ognúno sémbrá éssere immérso, mi ridúcono con più fórte rammarico álla memória quéi giòrni tranquílli che o scrívendo, o alméno a te pensádo, Aza mío cáro, téco soléva trapassáre : púre non víddi mái oggétti per me

de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissoient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions ; mais jusqu'ici, je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance, et je ne suis guère moins embarrassée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles ; les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir, et celle que j'emploie à les regarder m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fourniroit sans doute beaucoup à leurs plaisanteries, s'ils avoient le loisir de s'en apercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza : je vois ici des prodiges, dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville, ornée comme un temple, et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire si peu d'usage, que je ne puis me défendre de penser que les François ont choisi

cotanto nuóvi o meravigliósi, nè più accónci a tó-
gliermi da ógni più trísto pensiéro ; ed avéndo io
oramái il linguággio del paése mezzanaménte apparáto,
potréi per mia recreazióne ed utilità chiarírmí di tútte
le mirábili cóse, di che io sóno non sénza stupór spe-
tatrice, se il romóre ed il tumúlto lasciássero ad al-
cúno la ménte tánto líbera da potér rispóndere álle
mie dománde ; ma non trovái infíno ad óra alcúno
che degnásse compiacérmi nel mio desidério col ascol-
tármí, intantochè non mi tróvo óra méno impacciáta
di quéllo che il fóssi allóra quándo in Fráncia arrivái.

Gli uómini e le dónne sì sóno di cári vestiménti e
d'inútili cóse splendidaménte ornáti ; e gli úni, e le
áltre con tal prestézza favéllano, che méntre io mi
póngo con intiéro ánimo ad attentaménte raccóglier le
lóro paróle, non mi résta cámpo a considerárli, e se
con più studióso ócchio gli rimíro, e' non mi vién più
fatto d'inténdérli. Una certa stupefazióne mi rimáne
ne' sénsi, la quále darébbe lóro ámpia matéria al mot-
teggiáre, se avéssero pur témpo d'accórgersene ; ma
tánto sóno intórno a se stéssi occupáti, che la mia
meravíglia non fa in lóro alcúna impressióne. Ella
non è per áltro men giústa, Aza mio cáro, cosí mi-
rábili cóse védo quívi operársi, nelle di cúi secréte
cáuse motrici non può l'acúme del mio ingégno tra-
passáre in alcún módo.

Non ti parlerò già di quéstá bellíssima abitazióne
gránde quási cóme úna città, ornáta al pári d'un
témpio, e riempíta di mille cóse piacévoli, délle
quáli védo far sì póco úso, ch' io mi fáccio a cre-

le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les arts, qui sont ici tant au-dessus de la nature ; ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent ; et la manière dont ils font usage de ses productions, paroît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, et presque dans un point de vue les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre, et les élémens soumis semblent n'apporter d'obstacle à leurs entreprises, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessité apparente que celle d'obéir aux arts et d'orner l'idole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit ; tantôt dessinant un vaste tableau de lumière sur un ciel obscurci par l'absence du Soleil, et tantôt nous montrant cet astre

dere i Francési avére scélto la superfluità per oggétto del lóro cúlto : ad éssa si consácrano le árti, le quáli, méntre sémbraño volér imitár la natúra, quéstà di gran lúnga trapássano ; ed usár sánno délle di léi produzióni con assái più nuóva e disusáta maestría, di quélla ch' éssa ne manifésti nel partorírle. Raúnano nè lóro giardíni, e quási in un sol púnto di vísta, tútte quélle bellézze, ch' éssa con men lárge máno ha su la superfície délla térra spárte, e gli eleménti a lor sottóméssi sémbraño non oppórsi álle lóro imprése, se non perchè éssi ne ménino più álto triónfo.

Si véde la térra tútta stupefáta nutricáre, ed allevár nel súo grémbo le piánte de' più lontáni clími, sénza che ve ne sía in apparénza áltro bisógno, o necessitá da quélla in fuóri di ubbidír álle árti, e d'adornár l'ídolo délla superfluità. L'ácqua cótánto agévole a divídere, che niúna consisténza sémbra avére, se non per mézzo de' vási che la conténgono, e la di cùi ingénita direzióne si è di scórrer mái sémpre vérsò ógni sórta di chíno, si véde quívi rattamén-te vérsò il ciélo sospínta, sénza guída, sénza sostégno, e per la súa própria fórza ad álto levársi, non già per alcúna utilità, ma solamén-te per dilettárne la vísta.

Il fuóco, mío cáro Aza, quell' eleménto terribile pósta giú la súa divoránte natúra, e fáto atténdévole a' voléri d' úna poténza superióre, che il guída, il víddi quívi trasfórmáto in várie fórme, rappresentár talóra un ámpio luminóso spázio sótto un ciélo oscuráto per la lontanánza del Sóle, e talóra mostrárne quell'

divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art, mon cher Aza ! quels hommes ! quel génie ! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse, je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

CE n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisais de bonne foi à estimer cette nation charmante, mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin apaisé ; j'ai pu faire des questions, on m'a répondu : il n'en faut pas davantage ici pour être instruit au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance, que les François dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse, ni pénétration, pour démêler que leur goût effréné pour le

astro divíno, di ciélo in térra discéso con quégl' infocáti suói rággi, con quélla súa operatríce virtù, e con quélla súa lúce medésima, la quále cotanto fúlvida, ed abbagliánte apparísce, che ingánna gli ócchi, e l' umáno intendiménto de' riguardánti. Quál árte è quéstá mái ! Aza cáro, quál uómini son quésti, e di che ingégno dotáti ! Dinnéntico óra quánto intési, e quánto viddi délla lor picciolézza, e mi védo malgrádo di me nel mío prístino státo d' ammirazióa ritornáta.

LÉTTERA VENTÉSIMA NÓNA.

CON mío non póco dispiacére, Aza mío cáro, mi conviéne óra passármene dall' ammiráre l' ingégno déi Francési al vituperárne il malvággio úso, ch' éssi ne fanno. Porgévami sincéro dilétto il potér fáre stíma di quést' amábil nazióne, ma i suói difétti si evidenteménte apparíscono, ch' ío non póssó óra mái non avvedérmene.

Il tumúlto si è finalménte acquetáto ; mi venne déstro di muóvere alcúne questióni, e mi vi è státo rispósto : nè si ha in quéstó paése d' áltra cósá mestieri, per arriváre a sapérne ánche più di quéllo, ché si désidera. Discuóprono i Francési bonariaménte, e per módo óltre ad ógni credénza inconsideráto, i secreti délla perversità de' lóro costúmi. Alla mínima richiésta che lor vénga fáta, non vi vuól nè sottíle

superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit ; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire ; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison, par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des François est celle de paroître opulens. Le génie, les arts, et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste, tout concourt à la ruine des fortunes ; et comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens solides et agréables que la France produit en abondance, ils tirent à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles et sans usage, qui font l'ornement de leurs maisons, les parures éblouissantes dont ils sont couverts, et jusqu'aux mets et aux liqueurs, qui composent leurs repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût que ce qui leur resteroit, après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos lois, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourroit nommer du

avvediménto, nè acutézza d' ingégno per conóscere, che il lóro sfrenáto appetíto délla superfluità ha lor guastáto la ragióne, il cuóre, ed il sénno ; ha fondáto immaginévoli ricchézze sópra le rovíne del neces-sário ; ha sostituíto in luógo de' laudévoli costúmi úna superficial cortesía, e con úna fálta apparénza di spírito ha supplíto e supplísce il difétto del sáno intendiménto, e délla ragióne.

La vanità di parér ríchi eccéde' ógni áltra passión ne' Francési. Il lóro ingégno, le árti lóro, e forse anche le lóro sciénze, tútto è álla magnificénza rivólto, e tútto coópera a mále spéndere il lóro avére : e cóme se la fecondità del lor ingégno bastévol non fósse a multiplicárne gli oggétti, ho sapúto da lóro stéssi, che nell' ánimo disprézzando le produzioni necessarie ed aggradévoli, di che abbónða la Fráncia, fánno venír a gran cósto, da tútte le párti del móndo, non sólo gli arnési frágili ed inútili, che fánno l'orna-ménto délle lóro abitazioni, e gli addobbaménti splendidíssimi ónde si véstono, ma le vivánde ed i liquóri eziandío, che sérvono ad imbandír le lóro távole.

Potrébbesi per avventúra, mío cáro Aza, perdonár a' Francési l'eccésso délle lóro superfluità, se avéssero tesóri sofficienti a contentár la lóro frívola volontà, o se álto non ispendéssero in éssa, se non il rimanén-te óltre quéllo che è necessáριο al convenévole sostenta-ménto délle lóro famíglie.

Le nóstri léggi, le più perfétte, che mái síansi dáte ágli uómini, perméttono in ógni grádo cérti orna-ménti, che dell' altrúi condizióne o richézza ne díano ágli ócchi testimoniánza, ed a quésti púre potrébbesi

superflu ; aussi n'est-ce que celui qui naît du dérèglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paroît un crime ; en un mot, c'est celui dont les François sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur, sans manquer au devoir du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter : mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine, quel embarras, quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse et de supercherie, pour se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur et de talens utiles à l'Etat, pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose, mon cher Aza ; j'entends tous les jours, avec indignation, des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité et d'adresse, dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'inspireroient-ils pas pour toute la nation, si je ne savois, d'ailleurs,

meritamente dir superfluità ; onde io quella soltanto reputo essere gravissima colpa, la quale da poco regolata immaginazione procede, e che mantener non si può senza mancár a' doveri dell' umanità e della giustizia ; quella superfluità in fine che i Francesi adorano come loro Dio, ed alla quale la loro quiete ed il loro onore sacrificano.

Evvi fra loro un solo ordine di cittadini, che in istato sien posti di fare adorazioni a quest' idolo nel supremo grado di splendore, senza mancár di ben provvedere alle cose, che al vivere son necessarie. I gran signori han voluto imitarli ; ma e' sono agamente per sì strano religioso zelo martoriati. Qual pena, qual impaccio, qual fatica, per sostenere una spesa cui non bastano le rendite loro ! Pochi sono que' gran signori, che più industria, sagacità, e soprattutto non adoperino per soverchiare altrui nelle lor vane magnificenze, di quel che i loro maggiori non usasser prudenza, valore e magisterio di scienze allo stato giovèvoli per esser del lor proprio nome nobilitatori. Nè vorrei già che tu credessi, Aza caro, che io in ciò punto t'inganni ; io odo quivi ogni dì, non senza mio grave sdegno, alcuni giovani questionar fra di loro della gloria d'aver saputo più maliziosa astuzia, e sottile avvedimento usare nelle fraudolenti pratiche, le quali fanno per cavare le superfluità, onde s'adornano, delle mani a coloro, che unicamente lavorano per supplire il difetto delle cose alla natura bisognèvoli.

Uomini così fatti mi farebbero nell' animo disprezzare tutta questa nazione, se d' altronde non sapessi

que les François pèchent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture. Leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux, rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche ; c'est une mode, une habitude, on la suit : un inconvénient se présente, on le surmonte par une injustice ; on ne croit que triompher d'une difficulté : mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement. L'un et l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une manière bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de la concilier avec la fausse opulence. Le chagrin et l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presque un autre être, ébloui de sa propre magni-

i Francési universalmente errare più per mancánza di sénno a ben giudicár delle cose, che per difétto di lealtà, e dirittúra nell' operaré. Gli ánimì loro a cose vane e frívole naturalmente inchinévoli non dan quasi mai luógo ad un qualche serióso ragionaménto. Niénte per éssi è gráve, niénte è d'alcún péso; níuno di éssi ha mai per avventúra púr avúto in pensiéro i disonorévoli effétti che da úna sì sregoláta víta procedono. Convién parér ricco; quéstá mássima è per éssi úna usánza talménte abituáta addósso loro, che non saprébber tenérsi dal seguitár-la: che se úna qualche sconvenevolézza ne védon nascere, méntre per vincerla ingiuriáno altrúi, áltro non si credón fare, che artificialmente trársi di bríga: ma la lor follía ancor più óltre s'avánza.

Nélla maggiór párté delle case, l'indigénza è dálla superfluità separáta mediante un sólo apparteménto; a quésté due diversíssime bisógne duránte la giornáta vicendevolmente s'atténde; comechè per módo assái differénte si fáccia. La mattína, nell' intérno d'un gabinétto, la voce délla povertà si fa sentír pélla bócca d' uómo, che prezzoláto sa tróvar módo di conciliár-la cólla fálta opulénza: la nóia, e la spiacevolézza presiédono a cosí fátti ragionaménti i quáli finíscono il più delle vólte col sacrificío del necessário, che álla superfluità viéne immoláto. Il rimanén-te del giórno dópo éssersi d'altri pánni vestíti; in áltre ornatíssime cámere venúti, e quasi tútti in se stéssi cambiáti fóssero; si lásciano abbagliár gli ócchi délla mén-te dálla própria magnificénza, e fáto liéto víso, si dícono felíci, e van

ficence, on est gai, on se dit heureux, on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisaient eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures et d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance.

Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotaient leurs filles et ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, et tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza ? malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentait les mœurs de ces temps reculés, elles me plaisoient tellement, j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que, me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance, comme si j'eusse dû, à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens ; mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur, et je n'ai trouvé autour de moi, que les François insensés de ce temps-ci, qui font gloire du dérèglement de leur imagination,

tant' òltre cólla lóro immaginévol follía, che áncbe nélla lor miséria si téngon richíssimi.

Io ho non per tánto nóto béne, che alcúni di quélli, i quáli con più affettáta burbánza osténtano le lóro fáse magnificénze, e' non presúmon già sém- pre di cosí fáre altrúi travedére. Quíndi è, che tu gli ódi talóra délla lor própria indigénza sollazzevol- ménte ragionáre, e straziár con festeggévole esulta- zióne la reverénda memória de' lóro maggióri, i quáli, con avvedúta parcità, di que' vestiménti cómodi, e di quégli acconciamenti, e masserízie appagáti si tené- vano, che álle lor focoltà, più che al lóro álto legnággio, si convenívano.

Le lóro famíglie non men che i lór servidóri godé- vano témpo fu, secondochè gli antíchi raccontano, de' benidélla fortúna con istrétta convenévol dovízia. Do- távano le lóro figliuóle, dávano veráce fondaménto al ricco státo del lor débito successóre, e riserbávansi di che riparáre agl' infortúnj o d'un amíco, o d'un quálche sciagurato mortále.

Il crederésti tu, Aza mío cáro? Non ostánte che i costúmi di que' témpi lungaménte pretériti mi fósséro pósti davánti cóme ridícoli nell' apparénza, pur mi piacévano sommaménte; e cotánto confórmí gli giu- dicáva álla laudévole semplicità de' nóstri, che, vinta da cosí fáta illusióne, ad ógni particolarità, ch' ío ne udíva, sentívami nel cuór destáre un vívo giúbbligo, quási che, finíta la narrazióne, fra' nóstri càri cittadíni ritrovár mí dovéssi. Ma i circostánti ben présto me ne sgannárono; perciocchè appéna ébbi lóro mo- stráto di volér applaudíre a cosí sávj costúmi, che

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entr'eux, qui gémissent de cette dépravation, m'ont assurée qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêteté étoit dans l'âme, et l'humanité dans le cœur : cela peut être : mais, à présent, ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment. Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé ; à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; et ces attentions tiennent lieu d'amitié.

tútti si pósero a rídere smisurataménte ; ond' ío ben m' accórsi di stármi tra' disensáti Francési di quésti témpi, i quáli scioccaménte de' lor disordináti pensaménti si dánno vánto.

Lo stésso princípio di deterioraménto, che i veráci béni de' Francési in ciánce inútili ha tramutáto, ha altresì non póco allentáto i legámi délla lor società. Alcúni de' più savj uómini, i quáli sóli fra la moltitúdine di tánti sciocchi da tal corruzión si téngon graváti, m' hánno accertáta, che quívi áltra vólta, siccome ancóra veggíamo éssere appò nói, la cortesía trovávasi nell' ánima, e l'umanità nel cuóre : e per avventúra, così fu un témpo : ma al presénte quélla, che è da lóro appelláta urbanità, úsasi in luógo di virtuósa affezióne. Consíste quésta in un' infinità di scélti vocáboli sénza significáto verúno, d'átti cirimoniósi sénza stíma alcúna, d'apparénti sollecitúdini sénza púnta benevolénza.

Nélle case le più onorévoli s'impóne il cárico ad un familiáre di far quel che éssi chiámamo i dóveri délla società. Quésti va in vólta frettolóso per far assapére all' úno, che il súo signóre è desideróso di sentír novélla di súa salúte ; all' álro che si duóle délla súa sciagúra, o che délle súe contentézze è móltto liéto. Il sérvó dópo la súa tornáta non è richiésto nè mica délle rispóste, ch' égli réca. Eglino hánno vicendevolménte compósto di stársene álla sóla fórma, sénza áltro pensiéro dársi del rimanénte ; ed in cotáli váne dimostrazióni d' onoránza fan consistere l' amistà lóro.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurois honte à t'en rapporter quelques-uns, s'il ne falloit tout savoir d'une nation si singulière. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable ; et ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce seroit bien pis, si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence et plus de mémoire que j'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne et que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération, aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déjà, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font

Gli átti cerimoniósi s'esércitano nel consórzio dégli uómini, e cotánte minutaménte a quélli s'at-ténde, che tu gli stimerésti úna véra bambinággine : e mi recherébbe vergógna il narrártene alcúni, se pur non convenísse ragguagliárti di túttoquéllo, che ad una sìstraordinária nazióne appartiéne. Commetterébbesi, verbigrázia, gran fáullo, se, dópo éssersi talúno leváto da ménsa, óve sedúto si sia famigliarménte con persóne da più di se, e fors' áncbe sùe pári, e² domandásse da bére per ispégnere úna sète tormentósa e crudéle, sènta avér prima álla brigáta con mílle e mílle scúse chiéstanela paróla. Non si vuóle áncó disavvedutaménte lasciár, che i própj vestiménti tóccin quélli d'úna persó-na gránde per alcúna dignità, e somnaménte peccheréb-besi in irreverénza vérsó di éssa, se ci ponéssimo con più studiósó ócchio a riguardárla ; con tútto che il non avvedérsi délla súa presénza ben áltra cólpa délla prima assái più gráve reputerébbesi. E' converrébbe ch' ío assái maggiór cópia m' avéssi e d' intellétto, e di ritenítiva per venírti mostrándo a párté a párté tútte le frívole maniere, che úsano gli úni vérsó dégli álti nelle conversévoli brigáte, per contrasségni d'osser-vánza, il quál vocábolo vién quási a dír cónto, ovvéro stíma.

Quánte è al ridondánte anfaneggiár de' Francési, tu stéssó udirái púre, quándo che sia, Aza mío cáro, che i términi esageránti, ritrattáti tantósto, che gli han profferíti, sòno il fón-te inesauríbile de' lóro ragiona-ménti. E san ráde vólte tenérsi dá llo strafár compli-mentándo, méntre si sfórzano a lor potére di volérci mostráre, che un supérfluo compliménto uscíto lóro

point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent, et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

O mon cher Aza ! que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions, doivent leur paroître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots et à déplacer leurs usages. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu, dans un de leurs meilleurs livres, *que l'esprit du beau monde consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si on ne le fait excuser par les grâces du discours : à voiler enfin la raison, quand on est obligé de la produire.*(1)

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux,

(1) Considérations sur les Mœurs du Siècle, par M. DUCLOS.

di bócca, tále non sía, e che éssi ignóran del tútto che síansi le cirimónie. Afférmano eziandío asseveranteménte con ismisurátelusingherie, quélle commendazióni, di che lárghi sóno, dovérsi avér per sincerissime ; e con tante sciócche ed insípide paróle álle lóro protestazióni d'amóre, e d' amistà dánno appóggio, che niúna virtù di naturále affezióne si può raccógliere da' détti lóro.

Oh ! quándo insípide cóse debbón parér lóro, Aza mío cáro, e la semplicità délle mie paróle, e la póca volontà, ch' ío m' ho di favelláre ! Nè pòssono, siccóm' ío crédo, avér lo spírito mío in migliór cónto ; perciocchè, a dovér per quéstó salírne in onoránza appò lóro, e' converrébbe dar ségni manifesti di sottíle avvediménto nel ben raccógliere le várie significazióni de' vocáboli, e néllo stravólgerne il consuétó sénso lóro. Si conviéne eziandío l'attenzióne esercitár di colóro, che ci ascóltano, nél' interpretazióne di pensier sottíle, e sovénte vólte impercettíbile, o veraménte velárne l'oscurità sótto argúti e frívoli mótti. Io ho létto in úno de' lóro più pregiáti líbri ; *che l'ingegnóso spírito nélle liéte brigáte délla gènte álla móda massimaménte si manifestá nel díre alcúne piacévoli cosétte, nel dar ópera a non avanzársi a ragionár di cósa, che sènta alcún póco déllo scienziáto, qualóra l' ornáta leggiadría del favelláre nol fáccia gradíre altrúi ; e finalménte nel nascóndere il sénno, e la ragióne sótto disúsate e stráne fógge, se pur talúno a prodúrne in mézzo la matéria si véda costrétto.* (1)

Che potréi dírti di più a dovérti mostráre che l'avér

que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici, comme tout ce qui est utile ? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête, est pauvre ; qui n'a que des vertus, est plat ; et qui n'a que du bon sens, est sot.

LETTRE TRENTIÈME.

LE penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoique exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite, de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse et fort gaie, la tristesse règne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence, qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

sáni l'intellétto è la ragióne ; le quáli cose dal rimanente del gènere umáno véngono riputate qualità essenziali d'un ingegnóso spírito ; sòno quì, siccome qualsivóglià cosa, che útile sia, tenúte a vîle ? Ora recándoti le mólte paróle in úna, cáro Aza mío, la superfluità esércita così imperiosamente in Frància la sua signoría, che úno è povéro con mediócricchezze, inargúto cólle sóle virtù, e milénzo con un sáno intellétto.

LÉTTERA TRENTÉSIMA.

IL passár da un estrémo all' áltro è talménte il carattere generále de' Francési, Aza mío cáro, che Derterville, comechè póco partécipi i difétti délla sua nazione, non è però éssente da quésto.

Non conténto d' osservár la proméssa da lui fátami, di mái più ragionármì del suo amóre, égli schíva con affettáta premúra di trovársi a me vicíno. Costretti a vedérci ad ogni moménto, non ho ancóra trovato l'opportunità di parlárgli.

Avvegnachè le nòstre brigáte siáno sémprè móltò numerose, e móltò allégre, la maninconía gli si légge di continuo nel vólto ; di módo che s'indovina agevolmente, che si fa gran violénza per osservár la légge, che égli a se medésimo impóse. Dovréi per avventúra avergliene úna cotále obbligazióne, ma ho tante dománde da fargli intórno álle rilevánti sollecitudini del mío cuore, che non pòsso perdonárgli il sovérchio artifizio, col quále éssò mi fúgge.

Je voudrais l'interroger sur la lettre qu'il a écrite en Espagne, et savoir si elle peut être arrivée à présent ; je voudrais avoir une idée juste du temps de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une espérance fondée est un bien réel ; mais, mon cher Aza, elle est bien plus chère, quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie, ne m'affecte ; ils sont trop bruyans pour mon âme. Je ne jouis plus de l'entretien de Céline ; toute occupée de son nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité, et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi souvent seule au milieu du monde, je n'ai d'amusemens que mes pensées ! elles sont toutes à toi, cher ami de mon cœur ; tu seras à jamais le seul confident de mon âme, de mes plaisirs et de mes peines.

Votrèi interrogárlu círca la léttera, che ha scrítta in Ispáña, e domandárgli se può ésservi giúnta a quést' óra ; vorréi sapér precisaménte il témpo délla túa parténza, e quánto ne impiegherái nel túo viággio, acciò ío póssa determinár con certézza quéllo délla mía felicità. Una speránza ben fondáta è, per cosí díre, un béne effettívo ; ma, mío cáro Aza, élla è áncbe viðè più gráta, quándo se ne véde il términe vicíno.

Niúno di que' sollazzévoli dipórti, che la nóstra compagnía si prènde, non mi dilétta ; e' sòno tróppo tumultuósi pell' ánimio mío. Non gódo più délle conferénze con Celína ; éssa è talménte occupáta col súo nuóvo spóso, che póssó appéna trováre alcúni moménti per soddisfár a' dovéri dell' amicízia. Il rimanénte délla conversazióne non m' aggráda, se non in quánto póssó cavárne notízie círca i divérsi oggétti délla mía curiosità, e me se ne presénta ráde vólte l'occasione. Laónde trovándomi spéssó sóla, benchè attorniáta da mólta génte, non ho áltre divertiméti, che i miéi pensíeri : quéstí son tútti a te dirétti, cára páce del mío cuóre ; tu sarái mái sémprè il sólo confidénte dell' ánima mía, de' miéi piacéri, e délle mie péne.

LETTRE TRENTE-UNIÈME.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Détéville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon âme, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux, tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient, dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulèrent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensevelie dans une rêverie si profonde, que Détéville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse aperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds ; je ne vous cher-

LÉTTERA TRENTÉSIMA PRIMA.

Io m' ingannáva a partíto, Aza mío cáro, nel desiderare con tant' ansietà un collóquio con Deterville. Oimè dolénte ! or, m' ha pur tróppo parlato ; e lo sconvolgiménto, che le sùe paróle mi fer nascér nell' ánimò, comechè altaménte men incrésca, non è per ancóra del tútto acquetáto.

Io non so che spécie d'impaziénza mi nascésse iéri di súbito in cuóre, ónde il rincrescévol tédio, che spésse vólte próvo, ne fósse viè più incómodi del sólito ; la contentézza stéssa di Celína e di sùo spóso, tútto ciò in sómma, che mi si paráva dinánzi ágli ócchi, m'inspiráva úna cotál ripugnánza pòco dissímile al disprézzo. Vergognándo di provár déntro me sentiménti cosí ingiústi, men andái nélla più remóta parte del giardíno, per ívi nascóndere gl' intérni moviménti dell' ánimò mío.

Appéna mi éra pósta a sedér a piè d'un álbero, che mi vénnero in su gli ócchi lágrime involontárie. Stáva mi col vólto copérto immérsa in un vaneggiáménto cosí profóndo, che Deterville m' éra da un láto in ginocchióne, prima ch' ío pur me ne fóssi accórta.

Perdonátemi, Zília, mi diss' égli, il caso sólo mi ha condóttò a' piédi vóstri ; ío non vi cercáva. Infasti-

chois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai aperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous, mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche. Par pitié pour moi, je me suis approché ; j'ai vu couler vos larmes ; je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant, si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non, lui dis-je ; au contraire ; asseyez-vous ; je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits . . . N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je en l'interrompant à mon tour ; pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnoissance ; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du temple d'où j'ai été enlevée. Peut-être, en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit : je veux . . . Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ? m'écriai-je : ah, Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire, si vous n'étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur, et votre bonté me firent désirer dès-lors de gagner votre amitié. A mesure que

dito dal tumulto, io quì veniva a godér in pàce del mio cordóglio. Vi ho vedúta, ho combattúto méco stéssó per tenérmi da vói lontáno, ma tróppo sòno infelíce, per ésserlo sénza niúna intermissióne. Móssó a pietà di me stéssó, mi sòno avvicínato; ho vedúto le vóstre lágrime; non ho potúto più contenér il mio cuóre: nientediméno se m' imponéte, che vi fúgga, ubbidiróvvi. Ma ve ne sofferirébb' égli l'ánimo, Zília? Mi avéte vói in ódio? Nò, gli díssi; anzi io ne son ben lontána: ponétevi a sedére; ho cáro di trovár un' occasióne per ispiegármí con vói. Dópo gli últimi vóstri favóri.... Deh! non ne parliámo, égli m'interrúppe con vivacità. Aspettáte, soggiúnsi io, per éssere appién generóso, bisógna tolleráre la gratitúdi- ne; non vi ho più parláto, dappoichè mi avéte restitúto i preziosi ornaménti del témpio, ónde fúi rapíta. Avrà per avventúra mal espresso scrivéndovi que' sentiménti di gratitúdi- ne, che un tal eccéssó di bontà non sénza ragióne in me risvegliá- va, e vóglio.... Ahimè! interruppe nuovamén- te, la gratitúdi- ne è pur úno scárso solliévo ad un cuóre sventuráto; e cóme compágna dell' indifferénza, as- sai soventemén- te dall' ódio non va disgiúnta.

Che ardiréste mái pensár di me? gli díssi allóra alzándó la vóce; ah! Detervíllé quánti rimpróveri avréi da fárvi, se non meritáste piuttósto, ch' altrúi ábbia di vói compassióne! In véce d' odiárví, sin dal pñmo moménto in cùi vi vídi, sentíi minór aversióne a dipénder da vói, che dagli Spagnuóli. La vóstra piacevolézza, e la vóstra cortesia, mi

ai démêlé votre caractère, je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne ; et sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnoissance vous blesse, comment aurois-je pu me défendre des sentimens qui vous sont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos sentimens ; votre raison est presque celle de la nature : combien de motifs pour vous chérir ! Jusqu'à la noblesse de votre figure tout me plait en vous ; l'amitié a des yeux aussi bien que l'amour. Autrefois après un moment d'absence je ne vous voyois pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur : pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines et en contraintes ?

Votre raison ne paroît plus qu'avec effort ; j'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expression des miens ; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûteroïs dans votre amitié, si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volonté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos

fécero sin d' allóra concepír desidério di meritár la vóstra amicízia ; quíndi secondochè mi vénne fáto di scopríre il vóstro caráttere, mi confermái nélla opínióne, ch' ío portáva, d' ésser vói degníssimo délla mía : ónde, sénza far paróla di quánto a vói mi riconósco débita, posciachè la mía gratitúdine vi spiáce, cóme avréi mái potúto non sentír per vói quélla veráce stíma ed amichévole affezióne, che la vóstra virtù vi facéa ben meritáre ?

I laudévoli costúmi vóstri sóli mi párvero quì dégni délla purézza di quélli délla mía nazióne. Anche un figliuólo del Sóle gloriár si podrébbe de' vóstri moráli ; il pensár vóstro è póco men che confórme a' dettámi délla natúra : quánti mótivi per éssermi cáro ! La nóbile avvenénza délla vóstra persóna, tútto in sómma piacémi in vói ; l'amicízia cóme l' amóre sa ben discernére il véro mérito. Altra vólta, dópo un moménto d'assénza, ío non vi vedéva tornáre, sénza che provássí interiorménte un cértó conténto : e perchè mái avéte vói quésti piaccóri in nóie ed in riteménze cangiáti ?

La vóstra ragióne più non si manifésta se non consisténto ; ne témo di contínuo i traviaménti. Nell' udíre quáli sóno i vóstri affétti per me ; non óso di mostrárví quélli che próvo per vói ; quíndi è chem' è fórza privármí del piacér di rappresentárví al naturále di quánte e di quáli delízíe goderéi nélla vostr' amicízia, se il vóstro amore non venísse ad intorbiddárne l' innocénte dilétto. Vói mi togliéte eziandío quélla soáve compiacénza di potér fissár lo sguárdo sul mío bene-

yeux embarrassent les miens ; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon âme ; je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah, Déterville ! que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chère Zilia, s'écria-t-il en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés et votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continuait-il, quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur ; faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je, cet effort est digne de vous, de votre cœur. Cette action juste vous élève au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre ? reprit-il douloureusement. N'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant : j'irai, loin de vous, adorer votre idée : elle sera la nourriture amère de mon cœur ; je vous aimerai, et ne vous verrai plus. Ah ! du moins n'oubliez pas..

Les sanglots étouffèrent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même : aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai

fattore ; gli ócchi vóstri m' impedíscono il líbero úso de' miéi ; perciocchè più non ritróvo in éssi quella dolce serenità, che penetrár soléva nêlle più íntime párti dell' ánima mía : ma bensì in luógo di éssa úna fósca ed angosciósa mestízia, che tuttór mi rimpróvera d' ésserne ío l' innocénte cagíone. Ah, Deterville ! siéte púre ingiústo, se credéte d' éssere sólo a patíre.

Zília mía cára, esclamò égli, nel baciármí la máno con ardóre ; oh quánto véngono raldoppiáte le mie péne dálla vóstra cortése sincerità ! Che tesóro sarebbe il possedére un cuór símíle al vóstro ! ma qual débbe éssere la mía disperazióne nel vedérmene privato ! Valórosa Zília, continuò éssó, qual império è mái 'l vóstro ! Non vi bast' égli d' avérmí fatto passáre dálla totál indifferénza ad un amór eccessívo, dálla tranquillità al furóre ? voléte vói ancóra, ch' ío vínca que' sentíméti, che mi avéte inspiráti ? E mi sarà égli possíbile ? Sì, gli díssi, quésto sfórzo è dégno di vói, dégno dél vóstro cuóre. Un' azióne cosí giústa farà sì, che non síavi alcúno sópra la térra símíle a vói. Ma potrò ío sopravvivere ad úna tal pérđita ? replicò égli lamentevolménte. Non vi lusingáte però, ch' ío vógliá quì servír di troféo al trióngo del vóstro Amánte : i' men andrò lúngi da vói ad adoráre la vóstra idéa, quésto sarà l'alíméto amáro del mío cuóre ; vi amerò, sénza mái più rivedérví. Deh ! ricordátevi alméno

I singhiózzí gli tólséro la favélla ; si sforzò di nascóndere le lágrime, che gl' inondávano il vólto ; nè ío stéssa potéi tenérmí dal piánger séco : ugualménte commóssa dálla súa generosità, e dal súo cordóglio,

dans les miennes : Non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi, mon ami ; contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presque autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ! Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaissement je me plonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme ; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ! puisse-t-il être tel que vous le désirez, et digne de votre cœur !

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces paroles ne jeta-t-il pas dans mon âme ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présentèrent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître ; qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne ; enfin (oserais-je le prononcer ?) que tu ne fusses infidèle.

Je lui demandai la vérité avec les dernières instances ; tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes ; cependant les réflexions que je

présagli úna d'elle máni, che strínsi fra le mie ; Nò, gli díssi, non partiréte. Amíco mío cáro, cessáte d'avér per me alcúna focósa affezióne ; contentátevi déi sentimentí, che avrò per vói síno álla mórté ; vi ámo quási quánt' ámo Aza ; ma non póssó amárvi mái nêllo stêssó módo.

Zília crudéle ! esclamò égli con grand' agitazione, non mi faréte vói dúnque mái favóri senz' atterrármi nel medésimo témpo co' piú crudéli cólpi ? Mescoleréte vói sémpré nêlle vóstre paróle il veléno col méle ? O quáto sòno insensáto nel dar orécchio a cosí fátti lusinghévoli suóni ! a quál mái vergognósa umiliazióne mi véggio ridóttó. Or béne éccomi risolúto, soggiúns' égli póscia con férmo víso e con sálda vóce, éccomi pienaménte tornáto in me stêssó : addió Zília, vói rivedréte quáto práma il vóstro Aza. Vógliá il ciélo, ch' égli non vi fáccia prováre i tormentí, che sì mi stráziano ! che síá quál lo bramáte, e dégno del vóstro amóre !

Quál inquietúdi ne non eccitò, Aza cáro, nell' ánimó mío il módo, col quále égli profferì quést' últimé paróle ! Non potéi cacciár vía i sospétti, che in gran cópia mi vénnero nêlla ménte. Non dubitái púnto, che Deterville non fósse méglio informáto di quéllo che voléva parérlo, che non mi avésse nascósto quálche áltra léttera venútagli di Spágna ; in sómma, débbo ío dírló, che tu non fóssi infedéle.

Gli chéssi con ógni maggiór istánza il véro ; non potéi caváre da lúi áltro, che incérte conghiettúre átte a confermáre, siccóme a fáre sváníre i miéi timóri ; nondiméno le riflessióni, ch' ío féci circa l'ine-

fis sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, et sur la légèreté avec laquelle tu avois changé de religion, jetèrent quelque trouble dans mon âme.

Pour la première fois ma tendresse me devint un sentiment pénible, pour la première fois je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, si tu ne m'aimois plus Ah ! que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur ! Non ; je serois seule coupable, si je m'arrêtois un moment à cette pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non ; c'est le désespoir qui a suggéré à Détéville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devroient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisoit parler, ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza ; mon chagrin se tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement, il me quitta désespéré. Aza, je t'aime si tendrement ! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

QUE ton voyage est long, mon cher Aza ! Que je désire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore envisagé ; et je me

constanza dégli uómini, i pericoli dell' assénza, e la facilità cólla quále tu avévi cambiáto la túa religióne, mi destáron nell' ánima, ío tel confésso, alcúne pungéti sollecitudíni.

Quéstá fu la práma vólta, che il mío amóre si convertì in un sentiménto penóso, la práma vólta, che temétti di pérdere il túo affétto. Aza, se fósse véro, se tu più non mi amássi.... Ah! che quést' orribil sospétto giammái non contámini la purità del mío cuóre! Nò; saréi sóla colpévole, se mi fermássi un sol moménto in quést' pensière indégno del mío candóre, délla túa virtù, délla túa costánza. Nò; la disperazióne sóla suggerì a Deterville quésté spaventévoli idée. L'agitazióne, o piuttósto lo smarriménto dell' ánimo súo, non dovévan églino rincorármí? Non dovéva ío diffidármí délla passióne, che lo facéva parláre? E così féci, Aza cáro; la mía colléra si vólse cóntro di lúi, e lo trattái sì aspraménte, ch' égli sen andò disperáto. Oh quánto è ténero l' amór, ch' ío ti póрто, Aza mío cáro! Nò, non è possíbile, che tu póssa giammái dimenticárti di me.

LÉTTERA TRENTÉSIMA SECÓNDA.

Oh quánto è lúngo il túo viággio, Aza mío cáro! Oh quánto desidéro ardenteménte il túo arrívo! Il término me ne páre móltó più incérto di quéllo, che

garde bien de faire là-dessus aucune question à Détéville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien, diminue beaucoup la pitié que j'avois de ses peines, et le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours : je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger ; mais nous menons une vie si agitée, Céline et moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle *rendre des devoirs*.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la maison religieuse, tu sais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière ; c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière, et que je puis l'examiner sans obstacles.

Les devoirs que nous rendons consistent, à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons

non l'avéva ancóra immagináto; ma non vógl'io perciò fare la ménoma dománda a Deterville circa quèsto particoláre. Non pòsso perdonárgli la cattíva opinióne che égli ha del túo cuóre. Anzi tále è quèlla ch' ío ho perciò concepíta del súo, che in me scemò di mólto la pietà, ch' ío avéva délle súe péne, ed il rincrescíménto d' éssere in un cértó módo da lui separáta.

Siámo in Parigi da quíndici giòrni in quà: ábito con Celína nélla cása di súo consórtte bastanteménte discósto da quèlla di súo fratéllo, ^{per h'} ío non sia obbligáta a vedévelo ad ógni póco. Egli vi viéne assái vólte per sedérsi a ménsa con nói; ma Celína ed ío meniámo úna víta cosí agítata, ch' éssó non ha ágio di parlármí in segréto.

Dacchè siám tornáti dálla villeggiatúra, non abbiám fatto sinóra áltro, che impiegár úna pártte del giòrno al lavóro penóso delle nóstre attillatúre, ed il rimanénte a ciò che chiámasi, *far visite*.

Quéste dúe occupazióni mi parrébbero disútili, quánto mi sòno moléste, se quést' última non mi procurásse i mézzi d'avér viè migliór contézza de' costúmi del paése. Al mío arrívo in Fráncia, siccome ignoráva totalménte la língua, ío giudicáva délle cose dalle lóro apparénze. Quándo cominciái a parlárla, tu sai, che ío éra in quèlla cása di fémmine religióse, dóve pochíssimo aiúto ricevéva al mío ammaestraménto; ho vedúto in vílla úna sóla spécie di società priváta; ma óra che úso ne' palági di colóro che grán signóri véngon détti, védo tútta la nazióne in generále, e pòsso sénza verún ostácolo esaminárla.

qu'il est possible, pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'âme.

Je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir de la raison, qui fait prendre tant de peine pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des François, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres font la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'il soit absent ; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les François font usage les uns contre les autres n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni

Le nòstre vísite consistóno nell' entrár duránte un giòrno nel maggiór nùmero di cásè, che per nòi è possíbile, per dárvi, e ricévervi un tribúto di lódi scambiévoli círca la bellézza del vólto e délla persóna, o círca il buón gústo e la scélta dégli acconciamentí, sénza che pur mái délle qualità dell' ánimò si fáccia paróla.

Io non sóno státa guári di témpo, che mi sóno accórta del mótivo, che fa lóro préndere tánti incómodi per meritár cotál frívolo omággio; e quéstò è, che necessariaménte convién ricéverlo in persóna, e che in óltre égli non è di lúnga duráta. Voltáte ap-péna le spálle, non è più lo stéssò. Le vághe leggíadrie di quélla che ésce, véngono sprezzáte per esaltár l' álte bellézze di quélla che éntra.

Il censuráre è il gústo dominánte délla nazióne Francése, cóme l' inconsisténza è il súo caráttere. I lóro líbri fanno la crítica generále de' costúmi, e la lóro conversazióne quélla d'ógni priváta persóna, purchè élla non vi si tróvi presénte; perciocchè allóra se ne díce liberaménte tútto il mále, che se ne pénsa, e talvólta pur quéllo, che non se ne pénsa. Le persóne più dabbéne séguono anch' ésse úna così réa costumánza, e si distínguono solaménte per úna céerta fórmula apologética significánte il lóro zélo délla sincerità, e délla veracità, perméssa la quále, manifestano sénza scrúpolo i difétti, le maniere ridícole, ed eziandío i vízj de' lóro amíci.

Se la sincerità di cúì fanno úso i Francési gli úni cóntro gli áltri è sénza alcúna misúra, néllo stéssò módo la féde, che mutuaménte si préstano è sénza lí-

éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François soient nés méchans ; je serois plus injuste qu'eux, si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât, sans attendrissement, le récit que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens, et de la simplicité de nos mœurs : s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux ; l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre seroit bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule ; et tel est ridicule par état, qui seroit un modèle de perfection, s'il osoit hautement avoir du mérite. Enfin, mon cher Aza, dans la plupart d'entre eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance, imitation informe de êtres pensans, ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact, la surface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi

miti. Non ví vuóle nè eloquénza per ésser ascoltáto, nè proibità per ésser credúto. Tútto si díce, e tútto s'óde cólla medésima leggerézza.

Non créder già per quéstó, Aza cáro, che, generalménte parlándo, i Francési síeno náti malvággi; saréi più ingiústa di lóro, se ti lasciássi in quéstó abbáglio.

Naturalménte sensíbili ed ammiratóri délla virtù, non ne ho vedúto alcúno, che potésse ascoltármí, sénza intenerírsi del raccontó, che sovén-te m'astríngono a fare délla rettitúdine de' nóstri ánimí, del candóre de' nóstri sénsi, e délla semplicità de' nóstri costúmi: se vivéssero fra nói, diverrébbero indubitatamén-te uómini dabbéne; ma l'esémpio, e l'úso fáanno áspro govérno del vivér lóro.

Talúno che pénsa béne di úna persóna assén-te, ne párla mále per non ésser beffáto da chi l'ascólta. Un áltro sarébbe buóno, umáno, e sénza orgóglio, se non temésse l'altrúi motteggiáre; ed un áltro è ridícólo per elezióne, che sarébbe un modéllo di virtù, se ardísse palesáre il súo mérito. In sómma, Aza cáro, i vízj cóme le virtù sóno per lo più artificiáli ne' Francési, ed il lóro frívolo spírito non permétte che e' síeno, se non imperfettamén-te, quéllo che sóno. Síмили, per cosí díre, a cérti balócchi co' quáli schérfano da fanciúlli, imitazióni infórmi délle creatúre umáne, páiono pesánti álla vísta, e sóno al táto leggiéri; háanno la superfí-zie coloríta, e l'interióre infórme; son d'un prézzo apparén-te, e di niún valóre effettívo. Quíndi è che le áltre nazióni non ne fáanno quási maggiór cónto di

ne sont-ils guère estimés par les autres nations, que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentilleses et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour premier mobile.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

IL n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des François ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent et eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes ; ils les respectent, mon cher Aza, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu, (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres), regarde les femmes.

L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition ; il se couvrirait de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle ; et cependant l'homme le moins con-

quello, che faccia la civil società d'alcune leggiadre cosétte. L'uómo assennáto sorride nel mirár la lóro gentile ed ornáta fórma, e quíndi le ripóne con flémma nel lóro prístino luógo.

Felíce la nazióne, che ha soltáto la natúra per guída, la verità per báse, e la virtù per prima cáusa motríce.

LÉTTERA TRENTÉSIMA TÉRZA.

E' NON è da maravigliársi, Aza mío cáro, se l' inconsisténza è l'effétto dell'ingégno volúbile déi Francési, ma bensì, che avéndo églino altrettánte e maggióri cognizióni di qualsivógliá áltra nazióne, pur sémbrino non avvedérsi delle contradizióni maniféste, che gli straniéri in éssi ossérvano a prima vísta.

Fra mílle áltre che ío medésima ógni dì vi scóro, quélla, al parér mío, che può dáre del lóro intendiménto la péssima idéa, si è l'opinióne ch' églino han concepíta delle dónne, ed il lóro módo di procédere vérsò di ésse; le rispéttano, Aza cáro, e le sprézzano insiememénte con eguále eccéso.

La prima légge délla lor civiltà, o per méglío díre, délla lóro virtù (poichè quéstà è quási la sóla, ch' ío ábbia osserváto in éssi) concérne le dónne.

L'uómo del più álto affáre débbe cérti rispétti álla fémmina ánche délla più vil condizióne, e non potrébbe farle il ménomo insúlto sénza divenírne tútto per vergógna vermíglío, e rimanérne, com' éssi dícono,

sidérable, le moins estimé peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous^e avons trouvé que la force et le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien et le défenseur de l'autre ; nos lois y sont conformes. (1) Ici, loin de compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étois bien aperçue, en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, et que les hommes entr'eux ne se méprisoient qu'avec ménagement ; j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lors-

(1) Les lois dispensoient les femmes de tout travail pénible.

scorbacchiato : con tutto ciò l'uomo ménò riguardevole, il ménò stimato, può ingannare, tradire la più valorosa donna, e denigrare la sua riputazione con calunnie, senza temerne nè biasimo, nè castigo.

S' io non venissi fatta certa, che ne sarai tu stesso fra poco spettatore, come potrei mai tentár di rappresentarti così strane contrarietà, che appena possono capere nel nostro semplice intelletto. Dócile alle nozioni della natura, il nostr' ingegno non ne oltrepassa i limiti ; abbiám osservato, che la forza ed il coraggio d'un sesso, mostravano dover egli essere il riparo e l' difensore dell' altro ; e le nostre leggi sono a così fatto principio conformi ; (1) là dove quì, in vece d'avér compassione della debolezza delle donne, quelle del vólgo oppresse dal lavoro, non ne sono punto alleggerite nè dalle leggi, nè da' loro mariti ; le altre d'un grado superiore, bersaglio della seduzione, o della malizia degli uomini, altro non han da sperare, dopo i perfidi trattamenti di que' malvaggi, se non certe apparenze d'un rispetto meramente immaginario ; perciocchè quando si sono allontanate, le satire le più mordaci ne seguono prestamente.

Ben m' accorsi a prima giunta, quando cominciai a frequentar le nobili adunanze, che la censura abituale della nazione cadeva principalmente sulle donne, e che gli uomini erano per se più guardinghi nello sprezzarsi l'un l'altro, lo che io attribuiva alle loro

(1) Le leggi esentavano le donne da qualunque lavoro penoso.

qu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, et l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du vivant : cette nouvelle extravagante me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes, naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, et que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société, ne seroit plus, ou retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte et sa mauvaise foi. L'impudence et l'effronterie dominant entièrement les jeunes hommes, sur-tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes, n'a pas besoin d'autre éclaircissement ; mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous

buóne qualità ; ma un accidénte mi ha óra convínta, che áncbe quésto procedéva da' lóro difétti.

In tútte le cásé nélle quáli síamo entráte da dúe giòrni in quà, si è raccontáta la mórté d'un giòvane uccíso da un amíco súo, ed un' azióne cotánto inumána veníva approváta per sólo mótivo, che il mórtó amíco avéva détto mále del sopravvivénte : una cosí nuóva stravagánza párvemi assái rilevánte, e ben dégna d'és-sere a fón-do esamináta. Ne féci úna ricérca, e séppi, che un uómo è in óbbligo d'arrischiáre la própia víta per tóglierla ad un áltro, se viéne a sapére, che quésti ábbia cóntro lúi sparláto ; ovvéro di prénder volon-tário esílio dall' umáno consórzio, qualóra non vógliá fárne cosí ágra vendétta. Io non ébbi più d' áltra próva mestiéri per arrivár a sapére con piéna certézza quel ch' ío cercáva. Manifésta cósá è, che gli uómini naturalménte codárdi e sénza rimórsi, témono sola-ménte le punizióni corporáli, e che se le dónne avés-sero la facoltà di puníre gli oltrággi, che véngono lóro fátti néllo stéssó módo, ch' églino sóno obbligáti di vendicársi del mínimo insúlto, che l'un fáccia all' áltro, talúno che si véde accólto nélle società, o non sarébbe più in víta, o ricoveráto in un desérto, colà nasconderébbe il súo obbróbrio e la súa malvagità. Non può esprímersi quál síá l'insolénza e la gagliof-fería de' giòvani ; e massimaménte quándo non ne può lor tornáre alcúna mála ventúra. La véra cagióne adúnque déllo sconvenévol portaménto, ch' éssi téngono vérsó le dónne, áltra dilucidazióne non abbisógna ; ma quánto al disprézzo, che la maggiór párté dimóstran covár per ésse nell' ánimo, non ho ancóra potúto rin-

les esprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir, mon propre intérêt m'y engage. O mon cher Aza ! quelle seroit ma douleur, si à ton arrivée on te parloit de moi, comme j'entends parler des autres.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

IL m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a pres. que généralement ici pour les femmes ; enfin je crois l'avoir découverte dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont, et ce qu'on s'imagine qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite et de la vertu ; mais il faudroit que la nature les fît ainsi : car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence Française.

On sait au Pérou, mon cher Aza, que pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l'enfance un courage et une certaine fermeté d'âme, qui leur forme un caractère décidé ; on l'ignore en France. Dans le premier âge les enfans ne paroissent destinés qu'au divertissement des parens, et de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce

venírne la cagíone: procurerò con ógni stúdio di riuscírvi, perciocchè il mío próprio intéresse vi mi consíglia. Oh, Aza cáro! quále sarébbe la mía disperazióne, s' églino al túo arrívo ti parlássero di me, cóme ío gli ódo dell' áltre fémminé ragionáre.

LÉTTERA TRENTÉSIMA, QUÁRTA.

Dopo avér indagáto per mólto témpo, Aza mío cáro, dónde procéder potésse il disprézzo, che la maggiór párté de' Francési ha per le dónne; crédo avér finalménte scopérto, che provénga dal vedérle totalménte díverse da quél che si créde, ch' élleno dovrébbero éssere. Si pretenderébbe quí. cóme altróve, che fósser dotáte di mérito e di virtù; ma per quéstó sarébbe d'uópo che la natúra le producésse táli: conciosiacosachè la lóro educazióne è tánto oppósta al fíne divisáto da' lor genitóri, ch' éssa mi páre l'eccéssó dell' inconsisténza Francése.

Si ha per mássima nel Perú, Aza cáro, che, per dispórre gli uómini álla virtù, si vuóle infóndere nélle lóro ménti sin dálla più ténera fanciullézza un corággio, ed úna cotál fermézza d'ánimo, che váglia a créscerli in úna máscchiá, e saldíssima índole; lo che in Fráncia del tútto s'ignóra. Nélla prima età i fanciúlli non sémbrano destináti ad áltro che a servír di ricreazióne a' lor genitóri, ed a quélli che gli hánno a govérno. Páre che ciascún vóglia trárre úno

qui se présente à leurs sens, et l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur sensibilité et leur foiblesse naturelle, par une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent ; on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un père donne à son fils ; je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que, du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur, qu'elles ne connoissent pas.

Les principes de la religion si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la divinité, ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde ; et si l'on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'est

scóncio dilétto délla lóro incapacità di scoprír la verità délle cóse ; perciocchè véngono ingannáti in tutte quélle, che co' própj ócchi non véggono ; e délle áltre che son sottoposte a' lóro sensi, non se ne dà lóro un' idéa méno stravólta e men fálta. Si ride inumanitàmente déglí erróri di que' cattivélli, e si accrésce la lor sensibilità e naturál debolezza mostrándo úna pueríl compassióne di qualúnque menomíssima disgrázia che avvenga lóro ; in sómma si póne in dimenticanza, che e' son destináti ad ésser uómini.

Non so qual síasi la riuscíta dell' éducazióne, che il pádre dà al figlio, perciocchè non mi cálse d'esserne informáta. Ma so, che le fíglie, súbito che sóno capáci di ricévere quálche ammaestraménto, véngono rinchiúse in úna cása religiósá, acciò impárino colà a víver nel sécolo ; che si commétte la cúra di coltivar il lóro ingégno a certe persóne, cùi sarébbe per avventúra imputáto a delitto l' avérne púnto, e che quindi affátto incapáci sóno di far lóro nascere in cuóre quégli álti sentiménti, di che esse non háanno il mínimo principio.

I dógmi essenziáli délla religióne, véro gérme di tutte le virtù, s'impáranó quívi materialménte ed a memória ; nè sóno con miglior método insegnáti lóro i dovéri vérsó la divína maestà, i quáli éssi fanno consistere in minúte cerimónie d'un cúlto esterióre, richiésté con tanta rigidézza, praticáte con tanto rincresciménto, che quéstó è il primo giògo, il quále da se rimuóvono, cóme prima véngono al sécolo, o veramente se pur ne consérvan tuttóra quálche prática, si crederébbe, al vedér la maniéra cólla quále vi soddi-

qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos vierges. Ce sentiment généreux, qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur âme, on seroit tenté de croire que les François sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles, que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce ; ils ne leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'âme. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre qui n'a d'effet que sur les agrémens extérieurs ; on ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur, à n'avoir point d'amans, en leur présentant sans cesse la cer-

sfanno, che questa síasi soltanto una specie di civiltà, che sólo per abitudine a Dío venga prestata.

Ora, lasciato ógni áltro argomento dall' un de' láti, non v' è cosa, che riparár possa l' ingiúria fatta da una mal intesa educazione. Non si sa guári in Fráncia, che cosa sia il sentire altamente di se stesso, lo che viene instillato con tanto zelo al cuore delle nostre Vergini. Questo sentimento generoso, che rende ciascuno, che ci nasce delle sue azioni, e de' suoi pensieri giudice severissimo, e che diventa finalmente una regola infallibile, qualora il cuore siane a dovere impressionato, non è quì d'alcún aiuto per le donne. Nel considerár la poca cura, che si ha dell' anima loro, ci faremmo talora quasi a credere, che i Francési sieno nell' errore di certi popoli bárbari, i quali avvisano il sesso femminile esserne privo.

Regolare i movimenti del corpo, acconciare quelli del volto, comporre leggiadramente l' esterno della persona sono gli oggetti essenziáli della loro educazione. I genitori si glórano d'aver ben allevato le loro figlie, secondochè gli atteggiamenti del corpo ne sono più o meno affettati. Insinuano loro a far sembiante di forteménte turbarsi per un mancamento commesso contro l' avvenenza de' módi; ma non dicono loro, che un nobile, e modesto contégno áltro non è, che ipocrisia, qualora dall' onestà dell' anima non provenga. Risvegliano di continuo in esse quel vile amor próprio, che ha sol per mira le vaghezze esteriori, e niuna cura pongono, che possan conoscere quell' áltro, da cui nasce il mérito, e che la stima, che altrui faccia di noi, può solamente appagare. La

titude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose ; et le temps le plus précieux pour former l'esprit, est employé à acquérir des talens imparfaits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes, ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître ; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissemens qu'il ne m'en faut là-dessus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoissent que celui de l'amour. Elles n'entendent, par le mot *bonté*, que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant ; et j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains ; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse et discernement, qui porte à l'indulgence et à l'humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion, en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont

sóla idéa, che vién lóro dáta dell' onóre, è quélla di non avér amánti, e del contínuo méttano lóro in vísta per guiderdóne certíssimo di quel noióso ristringiménto, in che sónó tenúte, la certézza di piacére altrúi ; e cosí gli ánni i più preziosi ed accónci a coltivare l'ingégno láscian passáre nel far acquísto d'ornaménti imperfétti, pressochè inútili nélla giovinézza, e che divéntan ridícóli in un' età più matúra.

Or quí non finísce la bisógna, Aza mío cáro, l' inconsisténza de' Francesi è sénza límiti. Dópo úna cosí fáta educazióne, prétendono éssi dále lóro mógli la prática délle virtù, le quáli non sólo non fáno lóro conóscere, ma nè tampóco dánno lóro un' idéa giústa de' términi, che le dinótano. Del che ógni dì mi chiaríscono soverchiaménte i ragionaménti, ch' ío téngo con cérte persóne giòvani, la di cúí ignoránza non m' è di minór méraviglia cagióne di quélla, che tútte le cóse da me sinóra vedúte, me n' ábbian fáta.

Se mi accáde di parlár lóro dégli affétti, négano a lor potére d' avérne alcúno, perciocchè áltro non ne conóscano, che quéllo d'amóre. La vóce *bontà* áltro secóndo ésse non viéne a díre, che quélla compassión naturále, la quále próvasi álla vísta d'úna creatúra penánte ; ed ho in óltre osserváto, che ne sónó più commósse quándo si trátti d'un quálche animále, che e' non fáno dégli uómini : ma non conóscóno in verún módo quélla bontà ténera, da matúra riflessión procedénte, la quále ci muóve a far del béne altrúi con discerniménto e magnanimità, e ad ésser indulgénti, e compassionévóli ne sospínge soaveménte. Crédono avér discretaménte osserváte tútte le léggi délla segre-

surpris, ou qu'on leur a confiés ; mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte, délicate et nécessaire, pour ne point être à charge, pour ne blesser personne, et pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaye de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices ; si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicioux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue Péruvienne, et que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connoissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement ; et je ne m'aperçois qu'avec une extrême surprise, que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il seroit encore

tézza nel palesár soltáto ad alcúne amíche cérti segréti frívoli, che háanno cón artifizio scopérti, o che sóno státi lor confidáti; ma non sánno, che cósá sía quélla discrezióne assennáta, circonsπέtta, e necessá-ria, per non annoiáre, nè offéndere altrúi, e per manténere la páce in quélla società ond' élle son mémברי.

Se ténto aprír lóro quéllo ch' ío sénto délla moderazióne, virtù sénza la quále tútte le áltre sóno quási vízj, se mi póngo a ragionár séco lóro dell' onestà de' costúmi, dell' equità vérsó gl' inferióri cosí póco praticáta in Fráncia, e délla costánza a sprezzár ed a fuggír i viziósi, contuttochè siéno di nóbile schiátta, ben m' avvédo délla lóro perplessità, e che non sóno méglío da lóro intésa, che se parlássi lóro in língua Peruviána, benchè fíngano di capírmi per púra gentilézza.

Esse non conóscono più che tánto nè le cóse del móndo, nè la natúra dégli uómini, né la ragión délla società. Non sánno neppúr far dirítto úso délla lor matérna favélla, e ráde vólte avvién, che la parlíno correttaménte; onde non sénza grandíssima maraviglia m'accórgo, ésser ío di già in quéstó viðè più dótta di lóro.

Le zitélle, appéna uscite dálla fanciullézza, vánno a maríto coll' intellétto da cosí fatta ignoránza offuscáto. Da quéll' istánte, nel vedér quánto póco i lor genitóri si cúrino del lor módo di vívere, si dirébbe ch' ésse più lóro non apparténgano. La negligénza délla maggiór páрте de' maríti non è in ciò minóre. Sarébbe ancór témpo di rimediár a' difétti délla pri-

temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes, malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femme de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement

mièra educazióne ; ma non vógliono addossársene il péso.

Una móglie giovine, líbera nel sùo appartaménto, vi può ricévere chi che sía, e fàrvi súa bribáta cóme più le aggráda. Le sùe occupazióni sóno d'ordinário pueríli, sémpre inútili, e fórse fórse dell' ózio stésso più sconvenévoli. Il sùo spírito vién nudrító di vanità o malizióse, o insúlse, di cóse in sómma da fàrta sprezzàre più, che non farébbe la stupidézza medésima. Cóme il márito non ha fidácia nélla móglie, cosí égli non procúra di renderla átta al govérno nè de' suói affàri, nè di quèlli délla súa famíglia. Ella non partécipa d' áltro nel pícciol comúne, per cosí díre, délla súa cása, se non d'un apparénte rappresentaménto. Altro non è quási che úna pitúra, o státua, che s' adópera all' ornaménto délle cámere, o al dilétto dégl' intendénti ; ónde se l' alterígia pur un póco s' accóppi ad un ánimo inchinévole a menár la víta fra féste, e passatémpi, si dà la donna ad ógni disordináto capríccio, rapidaménte trapássa dall' independénza ad úna víta licenziósa, ed in bréve témpo si tíra addósso il disprézzo, e l' indignazióne dégli uómini, non ostánte la lóro propensióne a tollerár i difétti délle dónne, giovándo lóro il favoreggiàre la vága bellézza, ed ornáta leggiadría, che séco pórtà la giovinézza del nóstro sésso.

Comechè veríssimo sía quéllo ch' ío ti díssi délle dónne Francési, tu ti déi non per tánto guardàre, Aza mío cáro, dal crédere, che quì non sía fémmina alcúna ragguardévole pélla súa virtù. Hávvene pur di quèlle, cùì la natúra fu cosí benígna, che le fornì di fórze

à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs et les agrémens honnêtes de leur esprit, attirent sur elles l'estime de tout le monde ; mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues et révérees par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus ; mais, comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, et que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute manière à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seroient-elles pas révoltées contre l'injustice des lois qui tolé-

bastevoli a trionfar del vizio della loro educazione. Queste sanno ben guadagnarsi la verace stima di chicchessia coll' assiduamente eseguire ogni lor dovere, colla decenza de' loro costumi, e coll' onesta avvenenza dello spirito ; ma il número n' è così scarso a paragone dell' infinita moltitudine dell' altre, ch' elle sono conosciute, e riverite, sol che sentasi pronunziare il nome loro. Non vorrei nemmeno che tu ti facessi a credere, che la mala condotta dell' altre dalla loro cattiva índole proceda. Generalmente parlando, parmi, che in questo paese, viè più comunemente che nel nostro, le femmine nascano con tutte le disposizioni necessarie ad uguagliare gli uomini in merito ed in virtù ; ma, come se questi ne fossero interiormente persuasi, e che per superbia cotale ugualità sdegnassero, contribuíscono in ogni módo a renderle altrui dispregevoli, quando col non avere alcun riguardo alle lor donne, e quando col sedurre le altrui.

Come saprai, che gli uomini si arrógano in questo paese tutta l'autorevol podestà, così tu non dubiterai punto, Aza caro, che tutti i disordini, che nella società nascono, lor sí debban meritamente imputare. Que' mariti che, per una vile indifferenza, non reprimono gli sregolati e nocevoli appetiti delle loro mogli, ancorchè non siéno i più colpevoli, non sono però men d' ogni altro dégni del público biasimo ; ma il peggio si è, che non si tien quì ragione niuna di quelli, che coll' esémpio della lasciva e malvaggia vita che ménano, costringono, per così dire, le loro mogli a dissolutamente vivere, o per dispétto, o per vendetta.

rent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité ? Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes ; il peut dissiper en prodigalités aussi criminelles qu'excessives, non-seulement son bien, celui de ses enfans, mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que, dans la suite, les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense et je sens que ce seroit les honorer beaucoup, que de les croire capables de conserver de l'amour pour leurs maris, malgré l'indifférence et les dégoûts, dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris ?

Le premier sentiment que la nature a mis en nous,

In fátti, mío cáro Aza, cóme non si scandalizze-
 rébbero ésse vedéndo l'ingiustízia délle léggi, che tól-
 lerano l'impunità dégli uómini giúnta oramáí ad un
 eccéssu uguále álla lór prepoténza? Un marito, sénza
 temére verún castígo, può tenére con la súa dónna le
 più scortési maniere; può spéndere in iscialaquaménti
 altrettánto viziósi quánto eccessívi, non sólo le pró-
 prie facoltà, e quélle de suói figliuóli, ma i béni ezian-
 dío a coléi appartenénti, che églí fa mísera vítima de'
 suói disordináti appetíti, e che láscia in diságio, e
 quási a povertà andáre per úno sconvenévol rispármio
 nélle spésse necessárie, che sovénte séco tien quí
 la dissipazióne congiúnto. Egli può rigorosaménte
 puníre in léi la mínima apparénza d'infedeltà; méntre
 éssu di contínuo si dà sénza niún ritégno a tútti gli
 amoreggiaménti, che la licénza del víver súdo a máno a
 máno appreséntali. Si dirébbe in sómma, Aza cáro,
 che gli óbblichí del matrimónio non síano in Fráncia
 scambiévoli, fuorchè nel moménto délla celebrazióne
 délle nózze, e che da índi innánzi le mógli sóle ésser
 vi débbero sottopóste.

Io ben m' avvíso, e pienaménte nel mío giudício
 cápe, ch' ésse sarébbéro veraménte dégne d'ógni lóde
 e stíma, se continuássero ad amár i lóro maríti non
 ostánte l' indifferénza, ed il nauseóso fastídio che álla
 maggiór párté di ésse non sénza lor gráve nóia con-
 vién sostenére. Ma dóve máí si tróva úna virtù che
 resísti al disprézzo?

Il primo naturál sentiménto del cuóre umáno si

est le plaisir d'être, et nous le sentons plus vivement et par degrés, à mesure que nous nous apercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, et accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentimens, qui m'ont dévoilé les secrets de la nature et ceux de l'amour. L'amitié, ce sage et doux lien, devrait peut-être remplir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime et sans scrupule son affection entre plusieurs objets ; l'amour qui donne et qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avidité de primauté qui naît avec nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les temps, dans tous les états ; et le goût naturel pour la propriété, achève de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions ; quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur, d'une âme, d'un être libre, in-

è il piacere d'esistere, il quale più o men lusinghiéro, e forte divénta, secóndo l'álta o bássa stíma che daglì álti veggíam fársi di nói.

La felicità, dirò così, matériale dell' età più ténera consíste nell' éssere amáto da' própj genitóri, e daglì estráneí accarezzáto ; quélla pói del rimanén-te délla víta, nel sentíre intimamén-te l'importánza délla nóstra esísténza, secondochè éssa riésce più o mén-o all' altrúi felicità necessária. Il túo amóre impareggiá-bile, il candóre de' nóstri cuóri, la sincerità de' nóstri senti-ménti sóno, Aza cáro, gl' intérpreti, che m' hánno sveláto gli arcáni di natúra e quélli d' amóre. L'amicízia, quel tánto nóbile e dólce nódo, dovrébbe per avventúra tútti i nóstri desidérj appagáre ; ma éssa sénza delítto, e sénza scrúpulo gli affétti suói fra várj oggétti divíde : la dóve l'amóre, col dáre e ri-chiédere úna sovraníssima preminénza, dácci un' idéa délla nostr' essénza cotánto sublíme, e soddisfacén-te, che déssa sóla può contentáre quell' agognánte ambi-zíone di tenére il primáto, la quále násce con éss-o nói, e che si manifésta in túttel' età, in tútti i témpi, in tútte le condizióni ; quíndi quélla nóstra vaghézza, che a possedér che che sía naturalmén-te ci tíra, ci fa con più diliberáto consíglío un' inchinévol disposizió-n seguitáre, la quále universalmén-te ad amár ne sospínge.

S'égli ci è cotánto a grádo il possedér un ricco ar-nése, un cáro gioiéllo, un gran podére ; quánto mái più dólce ne débbe ésser il possediménto d' un cuóre, d' un' ánima, d' un éssere líbero, che da se stésso

dépendant, et qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages ?

S'il est donc vrai, mon cher Aza, que le désir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général, et chéri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconséquence les François peuvent espérer qu'une jeune femme, accablée de l'indifférence offensante de son mari, ne cherche pas à se soustraire à l'espèce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes ? Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont au-delà du mérite ? Pourrois-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus, dont les hommes se dispensent, en leur refusant les lumières et les principes nécessaires pour les pratiquer ?

Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens et les maris se plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité et la mauvaise éducation.

O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation d'ailleurs si séduisante, ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs ! N'oublions ja-

unicaménte dipénde, e che di súa spontánea volontà si dà in potér nóstro per contraccámbio del piacer che s'énte nell' ánimó trovándo in nói gli avvantággi medésimi ?

Conciossiachè adúnque, Aza mío cáro, l' éssere da tútti generalménte reveríto, ed in ispezial módo da alcúna persóna amáto síasi nel véro il regnánte appetíto de' nóstri cuóri ; ti può égli mái cápere nell' intellétto per quál eccéssó d' inconsisténza póssano speráre i Francési, che úna móglie giòvine, maceráta dall' ingiuriósa indifferénza di súdo maríto, non cérihi a sottrársi con ógni stúdio da quélla spézie d' annichilaménto, cúi si véde per ógni vérsó ridóttá ? Párti égli ésser possibile il persuadér lóro di rinunziáre a tútti gli affétti del cuóre nell' età appúnto, in cúi la dónna presúme sémpré di se ánche più che non mérita ? Potrésí tu comprendere con quál fondaméntosi preténda, ch' éssa adóperí quélle virtú, da cúi gli uómini si crédono dovér éssere esénti, méntre non somministrano álle lóro mógli i lúmi, e gli ammaestraménti necessárij per praticárle ?

Ma la contradizióne la più incomprensibile di tútte si è, che i genitóri ed i maríti si dólgonó vicendevolménte del disprégio in cúi véngon tenúte le lóro mógli e le lóro figliuóle ; e non rifínano a ógni módo di perpetuárne la cáusa di generazióne in generazióne non cessándo nè l' ignoránza, nè l' incapacità, nè la mála educazióne di súa próle.

Deh mío cáro Aza ! non ci lasciámo abbagliáre gli ócchi délla ménte da' risplendénti vízj d' úna nazióne per áltro sì lusinghévole ; non ci svogliámo dell' ingé-

mais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide et mon soutien dans le chemin de la vertu ; et moi, celle où je suis de conserver ton estime et ton amour, en imitant mon modèle.

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

Nos visites et nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse je passai hier ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville et à sa sœur, me sont agréables ! Mais combien elles me seront chères, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frère, son mari et moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long ; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation et les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, et de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroissoit un enchantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez

nua semplicità de' nostri costumi. Rammentiamci mai sempre, tu, di dover essere il mio sostegno, la mia norma, e la mia guida nel sentiero della virtù; ed io, di dover in ogni guisa dar opera a far che tu la tua stima e l'amor tuo mi conservi di te ognora imitativo esempio pigliando.

LÉTTERA TRENTÉSIMA QUINTA.

LE nostre visite o piuttosto fatiche non potevano, Aza caro, a più lieto fin riuscire. Oh quanto la giornata di ieri fu per me deliziosa! Quanto mi son aggradevoli i nuovi favori, ond' io a Deterville ed a sua sorella mi riconosco tenuta! Ma, oh quanto mi saranno più cari, quando potrò téco godérne!

Dopo due giorni di riposo, partimmo iermattina da Parigi, Celina, suo fratello, suo marito ed io, per andare, sì come ella diceva, a far visita alla sua più diletta amica. Il viaggio non fu lungo; giungemmo per tempo ad una villétta amenissima pel sito, e per le circumvicine campagne; ma ciò che mi parve a prima giunta assai nuova e strana cosa si fu, il trovarne, quando v' entrammo, tutte le porte aperte, senza che persona vi s' incontrasse.

Troppo era bella la casa per essere abbandonata, e troppo angusta a dover in se tener nascosta la gente, che avrebbe dovuto abitarla: ond' io per sollazzo mi finì credere, che ciò venisse operato per alcuna

une de ces Fées, dont elle m'avoit fait lire les histoires, où la maîtresse du logis étoit invisible, ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargé de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence ; mais avant toutes choses, ajouta-t-elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez, sans doute, à cette proposition. Ah ! volontiers, lui dis-je, en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire et du papier déjà écrit ; il me le présenta, et j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine ; rien ne manquoit de ce qui peut rendre un

arte mágica, e rivóltami a Celína domandáile, se non forse quèsta fósse úna dèlle incantáte abitazióni di quèlle fáte, di cúi m'avéva dato a leggér i favolosi racconti, nèlle quáli la padróna dèlla cása non men che i familiári suói invisíbili dimorávano.

Vói pur vedréte, mi rispós' élla, quándo che sía la padróna di quèsta villétta, ma da che cèrte sùe gran bisógne richiédono, che élla stíasi tútta quèsta giornáta altróve, ío ho da pregárvi a sùo nóme di vóler fáre aino al sùo ritórno le párti sùe, ed i convenévoli tútti di cása : ma e' convién púre innánzi trátto, continuó éssa, che vi piáccia méttete in iscrittúra il consénto, che senz' áltro vói siéte prónta a dáre ad úna cosí fatta richièsta. Maisì, ch' ío il farò volentiéri, le rispósi vivaménte la festévol báia tuttavía seguitádo.

Profferíte appéna quèste paróle, vídi entrár un uómo vestíto di néro, che tenéva in máno un calamáio ed úna scrittúra, la quále égli mi presentò, ed ío mi vi soscríssi, dóve mi vénne additáto.

Appresentóssi incontanénte un altr' úomo di buóno aspétto, che c' invitò, secóndo l'úso del paése, ad andárcene con éssó lúi nel luógo dóve si mángia. Ivi trovámmo le távole mèsse álla reále, ed ingombráte di delicáte vivánde, e di finíssimi víni, álle quáli cosí tósto cóme ci fúmmo per mangiáre assettáti ordinataménte, udímmo dolcíssimi suóni di várj struménti, e cánti piéni di melodía, che dálla vicína cámara venivano, per módo che niúna cósá mancáva a dovér

repas agréable. Déterville même sembloit avoir oublié son chagrin, pour nous exciter à la joie : il me parloit en mille manières de ses sentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, sans plaintes ni reproches.

Le jour étoit serein ; d'un commun accord, nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne sembloit le promettre. L'art et la symétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d'un côté une troupe de paysans vêtus proprement à leur manière, précédés de quelques instrumens de musique, et de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons, où j'entendis, avec surprise, que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorsque, les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent, quitter la sienne, mettre un genou en terre, et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'em-

rènder quèsto convíto pienaménte giocóndo, e lautíssimo. Detervílle medésimo paréva, che dimenticáte avésse le sùe tristízie per eccitárne tútti a lieússima fésta : ragionávami in mílle guíse dell' amór súo, ma sémpré con assái bélle e leggiádre paróle il facéa, sénza niún mescolaménto di rammarichíi nè di rimbrótti.

Il témpo esséndo chiaríssimo, finíto il desinar : deliberámmo di pári consentiménto d' andárcene a d-
pórto ne' giárdini, i quáli móltó piú ámpj trovámmo, che la cása non ce li facéva aspettáre : laddovúnque un artificióso e bellíssimo órdine non per áltro facéva gran vísta, che per rénderne le maraviglióse bellézze délla natúra viðè piú gradíte, e delizióse.

Ci fermámmo in un boschéttó, dóve termináva quel bel giárdino ; e póstici a sedére in un frésco e vérde praticélló, vedémmo venír vérsó nói, da un láto úna fróttá di giòvani contadíni leggiadraménte vestíti, precedúti da várj struménti musicáli ; e dall' áltro úna tórma di vághe zitélle in ábito biáncó, ornátesi la tésta di fióri campéstri, le quáli contávano cérte canzonétte con módo rústico, ma di cánto maestrévoli, in cúi non sénza gran maravíglia udíi spésse vólte replicársi il mío nóme.

Ma quási attónita, e di me fuóra mi rimási, allorchè le dúe schiére esséndosi avvicínate, víddi l'uómo d' ógni áltro piú onorévole, ed apparénte spiccársi dálla súa, pórré un ginócchio a térra, presentármí in un gran bacíno parécchie chiávi, e fármí un bréve ce-

pêcha de bien entendre ; je compris seulement, qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur souveraine, et me présenter les clefs de la maison dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grâce.

J'étois trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu ; d'ailleurs tout ce qui se passoit avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole. Si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle étoit si embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché ; il fit un signe à sa sœur : elle se leva, après avoir donné quelques pièces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c'étoient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa ensuite de faire un tour de promenade dans le bois ; je la suivis avec plai-

remonioso discórso, che per la intèrna turbazióne de' miéi sénsi non potéi pienaménte compréndere : intési bensì che esséndo égli il cápo de' lavoratóri di quèlla contráda veníva a réndermi omággio, siccóme a coléi, che da índi in avánti avér dovévano per lóro sovrána ; ed insiememénte a presentármí le chiávi di quèlla cása, di cùi ío éra eziandío la padróna.

Finíto ch' ébbe la súa dicería, si levò per far luógo álla più leggiádra dèlle giovinétte, la quále vénne ad offerírmí un gróssó mázzo di fióri ornáto di nástri, accompagnándo similménte il súdo dóno con un bréve ragionaménto in mía láude, lo che féce per assái accóncia ed avvenévol maníera.

Ío éra da tróppo álta stupefazióne vínta, mío cáro Aza, per rispóndere a quéstiencomjcosì póco da me meritáti ; senzachè tútte quèste cerimoniose operazióni con táli apparénze di verità procedévano, che in cérti moménti ío non potéva far a méno di créderle vére, benchè in se stésse incredíbili mi sembrássero. Dópo quéstó pensíere infiníti áltri me n' occórse nell' ánimó, di maníera che mi fu impossíbile di profferíre neppúr úna paróla, cotánto éra la mía ménte a tutt' áltro rivólta. Commecchè la mía confusióne fósse l' interteniménto di tútta la brigáta, éssa riuscíva altresì per me così molésta, che Detervílle ne fu commóssó ; féce un cénno a súa sorélla, la quále tósto di là si mósse, dópo avér dáto alcúne pézze d'óro a' villanéli ed álle forosétte, dicéndo íoro, ésser quèlle per éssi le primízie dèlle mie cortesíe. Ella quíndi mi richíese di far gíta nel bo-

sir, comptant bien lui faire des reproches de l'embaras où elle m'avoit mise ; mais je n'en eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, et me regardant avec une mine riante : avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, et que vous le serez bien davantage, si je vous dis, qu'il est très-vrai que cette terre et cette maison vous appartiennent.

A moi ! m'écriai-je. Ah, Céline ! est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous poussez trop loin l'outrage, ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle plus sérieusement, si mon frère avoit disposé de quelque partie de vos trésors pour en faire l'acquisition, et qu'au lieu des ennuyeuses formalités, dont il s'est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, et de vous avoir assuré une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une et de l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah, mon aimable amie ! m'écriai-je, en me jetant dans ses bras. Je sens trop vivement des soins si généreux, pour vous exprimer ma reconnoissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service.

schétto con éssò léi, ed ío la vi seguíi volentiéri, proponéndomi di fárla non póchi rimpróveri di avérmi cotánto impacciáta ; ma cómmo témpo non me ne vídi. Fátti appéna dúe pássi, Celína si fermò, e sorridéndo mi disse ; confessáte il véro, Zília mía cara, vói siéte fórtè adiráta cóntro nói ; ma, quánto maggiórmente il saréte, allorchè ío vi dirò per cósà certíssima, che quéstà tenúta, e quéstà càsa a vói s' apparténgono.

A me ! sclamándo gridái. Ah ! Celína ! son quéstè dúnque le vóstre promésse ? Tróppo oramá v' avanzáste o scherzándo méco, o facéndomi ónta con quésti dóni. Aspettáte, mi diss' élla più seriamente, se mío fratéllo avésse vendúta úna quálche pártè de' vóstri tesóri per far di ésse l'acquísto in pro di vói, e che in luógo di fárvì provár la nóia délle formalità necesárie, n' avésse égli tólto l' assúnto, e v' avésse soltánto riserbáto la sorpréssa del possésso, ci avréste vói cotánto in ódio tuttavía ? Non potréste vói perdonárci di avérvi procuráto, avvéngane che può, un ricóvero quále avéte dimostráto bramárlo, e di avérvi assicurató úna víta indipendénte ? Voi avéte fin da stamáne sottoscritto l'átto, che vi dà il possésso dell' úno, e dell' áltra. Garríteci óra a vóstra pósta, soggiúnse ridéndo, se nùlla di tútto quéstò v' aggráda.

O, amica dilétta ! esclamáí cólle bráccia apérte co téndole al cóllo ; uffícj cosí generósi tróppo altamente mi s' imprímono al cuóre, perchè ío esprimer póssa la mía gratitúdine cólla favélla. Di più dir non séppi ; comechè potéssi súbito déntro di me piena-

Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisais à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse ; et, après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frère et son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Détéville, et jeta un nouvel embarras dans mes expressions ; je lui tendis la main, il la baisa sans proférer une parole, et se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, et que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente : j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, et nous engagea à retourner à la maison pour en examiner, disoit-il, les défauts, et faire voir à Détéville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit. Te l'avouerai-je, mon cher Aza ? tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me sembloient plus belles,

mén-te apprezzáre il mérito di sì amichévol servígio. Commóssa, inteneríta, trasportáta dall' allegrezza pensádo al bel conténto, che proveréi a te dedicádo, Aza mío, quésto améno soggiórno, la moltitúdine de' miéi sentiménti toglievami l'espressióne délla favélla. Facéva a Celína mille affettuosé carézze álle quáli éssa corrispondéva con uguál tenerézza, e póscia ch' ío ébbi dáta alcúna pósa ágli agitati miéi spíriti, ce n' andámmo tósto a ritrovár súo fratéllo, e súo maríto.

Nell' avvicinármí a Detervílle, fúí da nuóva turbazón soprapprésa, e non potéi neppúr quélla vólta formár la paróla intera al ragionáre: gli pórsi la máno, ed égli baciólla sénza far alcún mótto, volgéndosi altróve per nascóndere l' involontárie súe lágrime, ch' ío attribuíi al piacére, ch' égli prováva nel vedérmí cosí conténta, e tánto nélla mén-te mi commóssi, ch' ío pur versáine alcúne stílle. Il maríto di Celína, che pochíssima párté prendéva a cosí fátte dimostrazioni di tenerézza, tútto giulívo con ischerzévoli mótti prestamén-te rúppe il nóstro sério contégno, congratulóssi méco délla mía nuóva dignità, e consigliò che ce n' andássimo a più partitamén-te consideráre la cása, per iscoprírne, com' égli dicéva, i mancaménti, e far vedére a Detervílle, ch' éi non éra, cóme sel credéva, d' un assái acúta intelligénza forníto. Lo crederésti tu, Aza cáro? tútti gli oggétti, che agli ócchi mi ricórsé- ro, cangiárono, per cosí díre, la fórma lóro; i fióri mi sembrávan di più vívi, e di più be' colóri dipínti, gli álberi vié più vérdi, e fronzúti; il compar-

les arbres plus verts, la symétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches ; les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettoit pas de rien examiner ; le seul endroit où je m'arrêtai, fut une assez grande chambre, entourée d'un grillage d'or légèrement travaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, et d'une propreté admirable : j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra, et je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces et de peintures : les lambris à fond vert, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitoient une partie des jeux et des cérémonies de la ville du Soleil, telles à-peu-près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos vierges représentées en mille endroits avec le même habitement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient.

timénto de' giardíni mólto méglío ordináto, la cása più galánte, e più ariósa; le masserízie più nobíli, e sontuóse; le menomíssime bazzicatúre in fíne sommaménte rilevánti per me diventávano.

Attraversái gli appartaménti con mén-te da sovérchio giúbbilo inebbriáta, di módo che non potéva minutaménte considerar cósa alcúna; l'único luógo dóve mi fermái, si fu úna cámera gránde, e spaziósa, con bello attorniaménto d'úna reticélla di filo d'óro sottilménte lavoráta, e che in se rinchiodéva úna quantità stupénda di líbri lindaménte legáti in várie fórme e colóri: ío n' éra sì forteménte invaghíta, che mi credéva di non potérmi di quíndi allontanáre, che prima non avéssi a tútti que' be' volúmi dàto úna scórsa. Celína però me ne distólse facéndomi sovvenír d'úna chiáve d'óro, che Deterville avéami consegnáta. Adoperáila tósto per aprír frettolosaménte un úscio che mi vénne mostráto; ed álla vísta délle magnífiche cóse e bélle, che déntro di se contenéva, stupefátta ed immóbile ne rimási.

Era quéstó un conclávio tútto fiammeggiánte di spéccchi e dipintúre; il di cúi frégio di colór vérde, nel quále campeggiávano figúre con esquisíta leggiadría disegnáte, rappresentáva úna pártè de' giuóchi e délle cerimónie délla città del Sóle, quáli a un di préssó ío gli avéva a Deterville divisáti.

Quívi si vedévano le nóstre vérgini in mílle párti dipín-te col medésimo vestiménto, di che ío éra vestíta nella mía prima venúta in Fráncia; ánze dicévasi ch' ésse a me risomigliássero mólto.

Les ornemens du temple que j'avois laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit, par son éclat, d'embellir cette charmante solitude ; et des meubles commodes, assortis aux peintures, la rendoient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenoient ma surprise, ma joie et mon admiration, me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez vous apercevoir, belle Zilia, que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau temple du Soleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardins, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret ; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même temps, il me fit voir une cassette remplie de pièces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous ; j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnaissance et l'admiration que me causoient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit et m'entraîna.

I sácri arrédi del Tèmpio, i quáli ío lasciáti avéa nêlla cása religiôsa da indoráre pirámidi sostenúti, abbellivano tútti gli ángoli di quèll' ornatíssima cámera, nêlla di cui vólta dipínta con maestrevoli compássi di tútti i piú vívi colóri del ciêlo vedévasi in mézzo collocáta l'immáGINE del Sóle, che còlla súa chiaríssima lúe quèlla vága solitúdine compiutaménte avvívava, e díverse ben accónce masserízie álle dipintúre confacénti agiatíssima la rendévano.

Detervílle valéndosi del silénzio, che lo stupóre l' allegrezza e l' ammirazióne impósto m' avveváno, a me appressátosi cosí prése a díre: vói potréte di leggiére accórgevi, bèlla Zília, che in quèsto nuóvo tèmpio del Sóle non védesi la sédia d' óro; perciocchè éssa è già státa per áрте mágica transformáta in cása, in giardíni, e in podéri. Io avréi di buóna vóglia usáto a tal metamórfosi operáre dèlla mía sóla sciénza, ma me ne sóno malgrádo di me tenúto, guardándomi soprattúto di far cósá, che offénder potésse i vóstri schívi e guardínghi costúmi. Eccovi, mi diss' égli, apréndó un píccolo armáριο con áрте finíssima nel múro comméssó, éccovi gli ávanzi di quèsta mágica operazióne: e cosí dicéndo mostrómmi un forzieríno tútto piéno di pezzuóli d' óro álla maniéra di Fráncia coníati. Quèsto metállo, còme vói ben sapér dovéte, continuò égli, non è mica il men necessáριο áppo nói, ónde ío reputái óttimo di fárvene opportúna consérva.

Io m'apparecchiáva a dir lóro grandíssima mercè ed a mostrár lóro la tánta ammirazióne, ch' ío m'avévava di táli e si sollécite cúre, allorchè Celína me ne tólse

dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, et de demander à Céline combien d'années elle vouloit que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons, mon frère et moi, me répondit-elle. Et moi, repris-je, je désire que vous viviez l'un et l'autre autant que je vous aimerai, et vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le temple du Soleil ; c'est ainsi qu'ils nommèrent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler ; j'exprimai comme je le sentois, les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! que de vertus dans les procédés du frère et de la sœur !

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance et de l'amitié ; je leur fis les honneurs du souper encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je savois être à moi ; je badinois sur mon autorité et mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

il dèstro costringéndomi ad andár sèco in úna càmera al maraviglióso gabinétto contígua. Vóglio anch' ío, mi diss' élla dárvi a vedér quál sía la possánza déll' árte mía. Fúrono quíndi apérti alcúni armadióni tútti piéni di bellíssimi dráppi, di pànni líni, d' acconciatúre, e d' adornaménti donnéschi d' ógni maniera, ed ín cosí fatta cópia, che non potéi far a méno di ríderne, e di chiéder a Celína quánti ánni desideráva élla ch' ío mi vivéssi a dovér tante e sí belle cóse adoperáre. Quánti ne viverémo, mío fratéllo ed' ío, mi rispós' élla. Ed ío, replicáile, desidéro che ad ambedúe vói tánto la víta dúri, quánto ío vi amerò, che cosí non saréte i prími a moríre.

Io avéva a gran péna quèste paróle finíte quándo ce ne ritornámmo nel Témpio del Sòle; che cosí quel maraviglióso gabinétto dinominárono. Mi fú al fíne fatto ágio di favelláre, e con sinceríssime paróle significái lóro quèi soávi sentiménti, ónde éra tútto il mío cuóre occupáto. Quál benignità! Quáli costúmi laudévoli! quáli virtù singolári nêlle dolci e gráte maniere del fratéllo e délla sorélla apparivano!

Il rimanén-te del giòrno nêlle dilettose consolazioni d' amichévol dimestichézza trapassámmo; e vié più lietamén-te i convévoli féci délla céna, che quèlli del desinar fátti avévo. Ordináva liberamén-te a' famigliári ciò che a fáre avéssero, siccóme a quèlli che ío ben sapéva servíre nel mío servígio; donneggiáva festevolmén-te ragionándo délla mía novélla autorità, e opulénza; in sómma ío mi studiái, per quánto in me

Je crus cependant m'apercevoir qu'à mesure que le temps s'écouloit, Détéville retomboit dans sa mélancolie, et même qu'il échappoit de temps en temps des larmes à Céline ; mais l'un et l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir encore quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient ; je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza ! quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

LA tristesse de Détéville et de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté ; ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas épressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, et mes amis ne l'ont pas laissé

fú, che' i ricevúti benefícj da' benefattóri medésimi fósser gradíti.

A me paréa non pertánto venínni accorgéndo che Deterville rientrásse ciascún' óra più nell' usáta súa malinconía, e che alcúna lagrimétta venísse adóra adóra in su gli ócchi a Celína; ma cosí prestaménte ammendúe rassenerávansi e facéan férmo víso, ch' ío mí credéi délla mía estimazióne ingannáta.

M' ingegnái con ógni sfórzo d' indúcerli a godér méco per póchi giòrni di quél béne che m' avévano procúrato; ma inváno le mie paróle gettái. Quéstá nótte medésima ce ne siám tornáti álla Città, con proponiménto di rivedére in briève il mío palázzo incantáto.

Oh, Aza cáro! quále sarà mái la mía felicità quánd' ío potrò fárvi téco agiátissima stánza.

LÉTTERA TRENTÉSIMA-SÉSTA.

LA mestízia di Deterville e di súa sorélla, Aza mío cáro, è sémpe più che più invigoríta dacchè dal mío palázzo incantáto ci dipartímmo, e quì tornámmo; e percicchè téngoli ammendúe grandámte cári, non ho potúto fár a méno di domandárne lóro il perchè; ma vedéndo che perseverávano nel celármelo tuttavía, ébbi per certíssimo che úna quálche nuóva disavventúra avésse il túo viággio sturbáto, e sentími tósto da úna sollecitudíné púnta ancór più fúsa che il lóro

durer long-temps. Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner ; et par le calcul du temps et du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même ; enfin, qu'il n'y a plus de temps à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château.

Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera. Déterville a pourvu à tout, et m'a convaincue, plus que jamais, de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore, que ta prochaine arrivée. Je le plains, je compatis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, et qui soit une digne récompense de sa vertu.

affanno non fósse. Vólli aprírne a quéi càri amíci la cagión, ed éssi non fúron lénti a rimuóverla del tútto délla mía mén-te. Confessóm-mi Detervílle avér-gli primamén-te férmo in súoi propó-siti di tenér-mi celáto il giòrno délla túa venúta, acciò più gráta mi fósse per la sorpré-sa ; ma che per dar pósa ágli ánsii spíriti miéi gli conveníva mutár di consíglio. Mi fé in effétto léggere úna léttera del conducitóre che ti fé dáre ; e dall' annóvero del témpo, e luógo in cúi è státa 'scrítta, égli mi diéde a vedére, che dománi, óggi, ed a quést' óra eziandío tu potrésti quí giúngere, che in sóm-ma non è più niún témpo da fissáre fin ch' ío al cólmo arrívi del mío fervén-te desidério.

Detervílle dópo avér-mi cosí fá-tta notizia comuni-cáto più non si ténne di fárm-i ógni áltra súa disposi-zione manifésta. Mostróm-mi le cámere che a te assegnò : tal sarái in quésta cása alloggiáto, insinat-tantochè, per matrimoniál légge congiúnti, ne sia de-centamén-te concéss-o lo stársene insiéme nélia mía ameníssima vília.

Tu mi ci starái mái sém-pre nel cospétto, nè più vi sára che per cósa niúna del móndo ci póssa dipartíre. Detervílle ha già pensáto, e provvedúto a tútto, e con-si fá-tta opportunità égli m' ha più che più pórt-o ar-goménto certíssimo d'altézza d'ánimo impareggiá-bile.

Ora ch' ío sòno di tali notízie dichíaríta di tútto, vána cósa sarébbe l' andái cercá-do altrónde che dálla túa próssima venúta la cagíone délla divoratríce rúg-gine d' amóre che lo consúma e cosí l'attrísta. Io ne sénto grandíssima compassíone, fórt-e mi gráva di

Je dissimule même une partie des transports de ma joie, pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur, pour le renfermer entièrement ; ainsi, quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t'écrire ; il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparoisent encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre ; pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, et je te verrai ; mais ce moment n'existe point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse ! Hélas ! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi. Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir ! Aza, mon cher Aza ! que ce nom est doux ! bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement.

sua sciagúra, e prégo pur che da quèlla miséria frátto, a cùi gli affétti miéi non pòsson recàre alcuno alleviaménto, a quèlla felicità pervénga dégno guiderdone di sua virtù. Io póngo ógni estréma cùra di nascóndere in pàrte gl' impetuósi moviménti délla mia inestimábil giòia, per non éssergli di piú noiósa dóglia cagióne; più óltre far non sapréi, chè troppo fórti ne sénto gli stimóli nell' ánima mia, perchè io li pòssa in tútto occultàre: quíndi, comechè io a noi pñessíssimo ti créda, che al ménomo romóre il cuór fórtè mi bátta, e ch' io sovénte póngà piú la penna per fàrmi prestaménte álla finéstra, non per quèsta intraláschio di scrivérti, ch' io m' ha ben di tal confórto mestière a dovér affrenàre la sovérchia esultazióne del cuóre. Egli è il véro, che tu piú non séi móltò da me lontáno, ma che perciò? la túa lontanánza non è mica in effétto men véra che se i mári ci tenésser lúngo trátto divísi. Io non ti véggio; tu non puói udír la mia vóce; or perchè non continuerò io dúnque a ragionár téco per sì fátta manièresiccome la sóla di cùi per ánche mi è dátò valérmi? In brevíssimo témpo ti vedrò; ma quèsto témpo è pur tuttóra un témpo avveníre. Deh! cóme poss' io méglío impiegár il rimanénite di túa lontanánza, che nel andárti divisándo l'amoróso disío ónde árdò tútta! Ah! ch' io tel ritrássi fíno, è mái sémprè da cócenti sospíri offuscáto, nè tu il vedésti giammái se non da modéstò timóre in se raccóltò. Ma sì trísti témpi si son pur dileguáti; ed oh! quál avrò contentézza nel cacciárne del tútto da me la rimembránza!

LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

Avez-vous pu, Monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir et à votre absence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus amères.

Céline, tout affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres ; elle m'a présenté Aza d'une main, et de l'autre votre cruelle lettre. Au comble

Aza ! Aza, mío dolce ! Oh, caro e diletto nome ! In pochissima ora più non sarà indarno il soave profferimento ; che a tal suono il mío Aza in un attimo di tempo compariràmi dinanzi, ed in guindone di sua prontissima venuta ei s' avrà dall' innamorato mío cuore la più tenera prova del mío ardentissimo affetto.

LÉTTERA TRENTÈSIMA-SÉTTIMA.

AL CAVALIÈRE DETERVILLE.

Malta.

CÓME vi sofferì il cuore, Signóre, d'apprestarmi senza rimordimento il più penoso travaglio, quasi nel medesimo momento di tempo in cui una sì dolce contentezza mi procacciaste ? Côme mai vi venne in cuore la strana vaghezza che sì giocondi accidenti di così lusinghevoli argomenti di nuova gratitudine dovèsser la vostra crudel partenza precedere, se non che volèste che io la vostra disperazione e la lontananza vostra con maggior gravèzza sentissi nel cuore ? lo che, non ha più di due giorni, al sommo della consolazione e della vera amistà era pur giunta, mi vèdo oggidì condotta a provarne la più affannosa amaritudine.

Celina, abbenchè in grandissima affligion fosse, ha pur ottimamente seguiti gli ordini da voi imposti ; con una mano m' ha presentato Aza, e coll' altra la

de mes vœux, la douleur s'est fait sentir dans mon âme ; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentimens. Ah, Déterville ! que pour cette fois votre bonté est inhumaine ! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions ; non, la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher ; vous entendrez prononcer mon nom ; vous recevrez mes lettres ; vous écouterez mes prières ; le sang et l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille, à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerois vos jours et ceux de votre sœur ! Je romprois une si tendre union ! Je porterois le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés ! Non, ne le croyez pas ; je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil : je reconnois vos soins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, et je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez.

crudél vóstra lèttera m' ha pórtata. L'ánima mía, benchè fósse nel maggiór cólmo e'ógni sùo amoróso conténto, éra non pertánto da dolorosíssime puntúre trafítta ; perciocchè raigonávami sémpré nélia ménte il trísto pensiéro, che a quélia óra medésima in che ío ricuperáva il piacévole oggéto dell' amór mío, ío perdéva ógni áltra mía virtuósa affezióne. Ahí Deterville, che la magnánima virtù vóstra riésce a quéstá fiáta a crudelíssimo fíne ! Ma non isperáte già di lungaménte duráre in cosí fiéro ed ingiústo proponiménto ; no, che il máre non v'allontanerà sémpré mái da persóne a vói sí cáre ; commuovverávi il nóme di Zília, le mie lèttere vi piegheránno ; inchinerássi a' miei priégghi il bell' ánimo vóstro ; e 'l vóstro cuóre arrendéndosi álla fórza de' legámi di parentéla e d'amistà che a nói vi stríngono, vi consiglierà a tornárvene álla casa patérna a cùi ío son di vói divenúta mallevadríce, siccóme coléi che di vóstra parténza fúi 'l sólo, benchè innocénte, mótivo.

Oimè ! cóme avrò ío dúnque réso, in guiderdóne di tánti vóstri benefícj in me operáti, i vóstri giòrni, e quélli di vóstra sorélla cotánto trísti ed amári ? Avrò ío rótti nódi cosí soávi, e gli ánimi vóstri gentíli a fiéra disperazióne ritráto a tal óra appúnto in cùi la benignità vóstra piú mi dimóstra i suói salutévoli effétti ? No, che no 'l comporterò, cacciáte pur vía cosí crudél pensiéro, ch' ío già raccapricci di stármene in úna casa tútta di río lútto per me ripiéna : ne ío son già sí sconoscénte di non riconoscér che per vóstra benigna operazione ricévo da Celína il piú cortése

Mais que vous êtes aveugle, Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues ? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler ; et vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez cru si redoutable pour vous ! Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon âme, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée, la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même ; tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne serez-vous pas long-temps le plus malheureux.

trattamento, quando che se óra m' odiásse sarébbe il di lei ódio medésimo del mío perdóno degníssimo : ma quantúnque gráto mi sía, mi convién pur rifiutárlo, e di quíndi mutármi per sémpré ; perciocchè sénza il vóstro ritórno ío più non váglío a sostenér la noiósa vísta di quésti luóghi a me un témpo sì cárí. Ahi, Deterville ! Qual cecità d' ánimó su gli ócchi délla ménte v' adómbra ? Qual errór vi sospínse a deliberazióne cotánto álla vóstra stéssa intenzióne contrária ? Voi desideraváte la mía felicità, e mi facéste colpevole ; voleváte ch' ío cessássi dal piángere, e più mi fáte spánger veríssime lágrime per quésta vóstra lontanánza, che lo speráto effétto rimuóve il vóstro magnánimo privaménto.

Ahi lássame, che quélla conferénza ónde per so-
 vérchio timór fuggíste sarébbevi per avventúra státa
 ánze gradíttissima ! Aza, il piacévole oggéto di tánto
 amór mío, non è più sì teneraménte amoróso quále ío
 mille fiáte vel figurái con sì búi colóri. Il súo fréd-
 do contégno nel riscontrársi méco, le sùe mólte paróle
 cólle quáli a láude, e commendazióne dégli Spagnuóli,
 interrúppe più e più vólte i cordialíssimi fogaménti
 del mío cuóre, la disdicévole indifferénza con cúí
 aprímmi la súa intenzióne di fáre in Fráncia un' assái
 córta dimóra, la vána curiosità, che da me a quésta
 óra stéssa il tién lontáno ; tútto mi fá meritaménte
 temére sciagúre, che il cuór mi riémpiono di spavénto !
 Ahi, Deterville ! vói non saréte per avventúra lunga-
 ménte di me più mísero.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent ; elle est le seul asile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ! Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire ; cette foiblesse seroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer : mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire et mon repos.

LETTRE TRENTE-HUITIÈME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

Si vous n'étiez pas la plus noble des créatures, Monsieur, j'en serois la plus humiliée ; si vous n'aviez l'âme la plus humaine, le cœur le plus compatissant, seroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte et de

Che se niúna pietà di vói medésimo non vi muóve, nè vále a rëndervi a nói, víncanvi alméno le sánte léggi dell' amicízia, déssa sía l'único rifugío di malauguróso amóre. Se la grandézza de' máli ónde pavénto veraméntemi sopraggiugnésse, di quál danno non avréste vói a rimproverárvi; e dóve óra me abbandoniáte, in chi troverò io póscia un cuór che compassionévole si móstri siccóme il vóstro a miéi noiósi ed áspri cásì d'amóre? E sarà égli il véro che l'álta magnanimità, sarà dunqu' égli véro che la dél valoróso ánimo vóstro, la quále fu infíno adóra la più possénte délle vóstre virtù, si lásci álla per fíne víncere, dálla fórza d'un mal ricambiato amóre? Credéte vói fórse, ch' io mái lo credéssi? No, che tánta fragilità tróppo sarébbe a vói sconvenévole, nè io crédo che vói voléste mái lasciárvi aglí ímpeti di éssa trasportáre: deh! veníte a fármene più cérta próva; se délla vóstra fáma, e délla mía tranquillità siéte pur ténero.

LÉTT. TRENTÉS.-OTTÀVA.

AL CAVALIÉRE DETERVILLE.

Málta.

SE non fóste, Signóre, la piú nóbile délle Créature ne saréi la più umiliáta; se non avéste l'ánima la più umána, il cuóre il più compassionévole, cóme potréi io scégliervi per confidénte déll' affrónto che mi við

mon désespoir. Mais, hélas ! que me reste-t-il à craindre ? Qu'ai-je à ménager ? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette ; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'est la bonne-foi violée ; c'est l'amour méprisé qui déchire mon âme. Aza est infidèle.

Aza infidèle ! que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon âme ! mon sang se glace un torrent de larmes

J'appris des Espagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle Religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étois étrangère, inconnue, Aza pourroit m'aimer ; unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regret, sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon âme, j'ai demandé d'être instruite : mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif qui me détermine,

fatto, e délla mia disperazióne. Ma, meschina me ! che mi rimáne ormái da temére ? Tútto è pèrso per me !

Non è più la perdíta délla libertà, del tróno, délla mia pátria, che mi affligge l'ánimo ; non sòno pur le inquietúdini d'un affétto innocénte, che fanno scórrer le mie lágrime ; il torménto che mi squarcia le víscere, è la féde infránta, l'amór vilipèso, (póss'io dirlo ? l'infedeltà d'Aza.

Aza infedéle ; oh paróle fulmináti per la mia ánima ! il sángue s'agghiaccia nêlle mie véne. . . un torrén-te di lágrime

Provénnero daí crudéli Spagnuóli le mie prime sciagúre ; ma l'último de'loro cólpi è il più atróce ; son éssi che mi rapíscono il cuór d'Aza ; la lóro bárbara Religióne è quèlla che autorizza la sua perfidia ; éssa approva l'ingrati-tú-dine, ma proibísce l'amóre frà i consanguineí. Se fóssi straniéra, sconosciúta, gli sarébbe lécito d'amármí ; ma uníti col víncolo del sángue, déve abandonármí, tógliermí la víta sénza rossóre, sénza pietà, sénza rimórsi.

Eppúre per bizzarra che sia quèlla Religióne, se cóll' abbracciárla avéssi potúto riacquistár il béne ch'èssa mi rapísce, avréi sottoméssó il mio intellétto alle sue illusioni. Néll' acérbo mio cordóglí, chiési d'esser istruíta ; i miei piánti non fúron esaudíti. Non pòsso ésser ammessa in úna società così púra, senz' abandonár il motivo che mi determína, sénza

sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire, sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte. Je ne puis refuser une sorte de vénération à des lois qui dans toutes autres choses me paroissent si pures et si sages ; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendrait-il ? Aza ne m'aime plus ; ah, malheureuse !

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs, que le respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France, que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens, que pour me rendre une liberté que je déteste, que pour m'ôter la vie.

Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur est à lui ; il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient ; qu'il me la ravisse, et qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur : pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeste destinée, j'aurois conduit sa victime à ma rivale, je serois

rinunziar all'amor mio, cioè senza cangiar la mia esistenza.

Non posso dissimularlo, quest' estrema severità mi par ingiusta e tirannica. Ben è vero che mi sento nel cuor una certa venerazione per leggi in mille altre occorrenze tanto pure e tanto belle ; ma poss'io adottarle ? E quando lo potessi, deh ! qual utile ne caverei ? Non son più amata ! Aza è infedele ! Sciagurata me !

Il crudel Aza non ha conservato del candore de' nostri costumi altro, che la venerazione per la verità, di cui egli fa un' uso, ah ! troppo funesto. Sedotto dagli allettamenti d'una giovine Spagnuola, già disposto a sposarla, non ha consentito a venir in Francia, se non per disimpegnarsi della fede giuratami, per non lasciarmi verun dubbio circa i suoi sentimenti, per rendermi una libertà che detesto, e per togliermi la vita.

Sì, indarno egli pretende restituirmi a me stessa, il mio cuore gli appartiene, sarà suo fin alla morte.

Egli è il padrone della mia vita ; mene privi, e mi ami.

Vi era nota la mia sventura ; perchè non m'avevete fatta, se non in parte, consapevole ? Per qual cagione mi lasciaste scorgere soltanto sospetti, che mi resero verso di voi ingiusta ! Deh ! perchè v'elo rimprovero ? Non vi avrei prestato fede : cieca, prevenuta, sarei andata all' incontro del mio funesto destino, avrei condotto alla mia rivale la sua vittima,

à présent.... O Dieu ! sauvez-moi cette horrible image !....

Déterville, trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse, dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.

LETTRE TRENTE-NEUF.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monsieur ; vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence ; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah, Dieux ! pourquoi, en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce funeste souvenir ?

Il est parti, je ne le verrai plus ! Il me fuit ! Il ne m'aime plus ! il me l'a dit, tout est fini pour moi. Il prend une autre Epouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne : eh bien ! cruel Aza, puisque le fan-

sarèi ora Oh Déi ! toglietemi d'alla mente un' idèa così orrida !

Deterville, troppo generoso amico ! son io degna d'esser ascoltata ? Ponete in obblío la mia ingiustizia, compatite un' infelice, la di cui stima per voi supera l'amor cieco che ha per un' ingrato.

LÉTT. TRENTÈS.-NÒNA.

AL CAVALIÈRE DETERVILLE.

Málta.

Voi mi fate rimproveri, Signore ; ignorate dunque lo státo, dal quále mi han póco fá caváta i crudéli officj di Celína. Cóme io avréi potúto scrívervi ? L'ánima mia éra príva délla facoltà di pensáre. Se fósse in me rimáso quálche sentiménto, sarébbe sènza dúbbio státa la fidúcia che ho nélla vóstr' amicízia ; ma circondáta dalle ómbre délla mórtè, agghiacciáto il sángue nélle véne, sóno státa per mólto témpo sènza sentír neppúr la mia própria esisténza ; ánzi io avéva dimenticáto la mia infelicità. Sómmi Déi ! perchè mi han éssi richiamáta a quéstò doloróso sentiménto, col richiamármí álla víta.

Egli è partíto ? Non lo rivedrò più ! Mi fúgge, non mi áma più, méll' ha détto, è finíto per me. Esso si maríta con ún' áltra, mi abbandóna, l'onóre l'oblíga di fárlò ; or dúnque, Aza crudéle, poichè hái

tastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu aussi l'art qui l'accompagne ?

Heureuses Françaises, on vous trahit : mais vous jouissez long-temps d'une erreur, qui feroit à-présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu ! Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occasion le veut !

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza, tu les as vus baignés de mes larmes, et ta fuite . . . Moment horrible ! pourquoi ton souvenir ne m'arrache t-il pas la vie ?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse . . .

Tu ne serois point parti seul. Je te suivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux. Détérioré, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'eussiez secourue ; ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de persuader, l'auroit obtenu ; peut-être Aza seroit encore ici. Mais déjà arrivé en Espagne, au comble de ses vœux. . . Regrets inutiles, désespoir infructueux. . . Douleurs, accablez-moi.

Ne cherchez point, Monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malte, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

adottato il fantástico onór dell' Európa, perchè non imiti parimente l'arte che l'accompagna?

Venturate Francési! quando siete tradite, almen godete lungo tempo un'errore che farebbe ora tutta la mia felicità; la dissimulazione vi dispone al colpo mortale che m'uccide. Oh funesta sincerità della mia Nazione! tu puoi dunque cessar d'esser una virtù. Coraggio, costanza d'animo, voi vi convertite dunque in vizj, quando l'occasione lo richiede.

Mi hai veduta, spietato Aza, genuflessa a' tuoi piedi, li hai veduti inaffiati colle mie lagrime; e la tua fuga... Moménto orribile! perchè la tua rimembranza non mi toglie la vita?

Se le mie forze non fossero state estinte dal cordoglio, Aza non trionferebbe così tranquillamente... Non sarésti partito sólo. Ti seguirei, ingrato, ti vedrei, morrei almeno in presenza tua. Ah! Derterville, che fatalità vi ha scostato da me? Mi avreste soccorsa; ciò che non ha potuto effettuár il disordine della mia disperazione, l'avrebbe effettuato il vostro ragionamento efficace nel persuadere. Forse vedrei ancor Aza. Ma già arrivato in Ispagna, al cólmo de' suoi voti.... Doglienze inutili, disperazione infruttuosa.... Angoscie, opprimetemi.

Non occorre, Signore, cerchiare a superar gli ostacoli che vi ritengono in Málta per tornár in Fráncia. Che ci fareste? Fuggite una sventurata che non si dimostra più riconoscente dei benefícj di cui è colmata, che sene fa un supplício, e che non desidera altro che la morte!

LETTRE QUARANTIÈME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

RASSUREZ-VOUS, trop généreux ami ; je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, et que moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis, le destin le veut, je me sou mets à ses lois.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède, a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé ; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets ; s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dûs qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison. Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance ; que peut-elle sur une âme désolée ? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens, qui ait une communication intime avec notre âme. J'en ai fait une cruelle expérience.

LÉTT. QUARANTÉSIMA.

AL CAVALIÈRE DETERVILLE.

Málta.

RASSICURÁTEVI, tróppo generóso amíco, non ho volúto scrívervi prima che la mía víta fósse fuór di perícolo, e che méno agitata potéssi calmár le vóstre inquietúdi. Io vívo, il destíno lo vuóle, mi sottopóngo álle sùe léggi.

I generósi officj déll' amábile vóstra sorélla mi hánno restituíto la salúte, alcúne matúre riflessióni l'hánno sostenúta, e la certézza che il mío mále è senza rimédio, l'ha finalménte assodáta. So che Aza è giúnto in Ispágna, che la súa perfidia è consumáta ; il mío affánno non è estínto, ma la cáusa non è più dégna del mío rammárico ; se ne rimáne dúnque nel mío cuóre, égli procéde dälle péne che vi ho cagionáte, e dállo smarriménto délla mía ragióne. Ahi lássa ! a proporzióne ch' éssa mi rischiára scópro la súa impoténza ; che fórza potrebb' éssa avér in un'ánima immérsa náll' afflizióne ? Dáll' eccessívo cordóglio la ménte nóstra vién indebolíta, cóme nälla nóstra prima età. Siccóme i fanciulli non ricévono impressióni se non dagli oggétti, páre nälla stéssa guisa che, quándo siám afflitti, la vísta sia il sólo de' nóstri sénsi, che ábbia úna comunicazióne íntima cólla nóstr' ánima. Ne ho fáto un esperiménto pur tróppo funésto.

H h

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier désir que m'inspira la nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté ; ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde et l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets que me traçoit sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ et de son arrivée ; le siège sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'ai reçues à la première vue ; je n'y retrouve que l'image de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des livres, je lis d'abord avec effroi, insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée

Nel risórger dal lúngo e gráve letárgo in cúi m'im-
mérse la parténza d'Aza, il primo desidério che m'ins-
pirò la natúra, fú di ricoverármí nélia solitúdine che
mi ha procuráta la vóstra próvida benignità ; otténni
con grán difficoltà da Celína la licénza di venír in
quésto luógo, óve tróvo cóntro la disperazióne ajúti,
che la società e l'amicízia stéssa non mi avrébbero
mái somministráti. In càsa di vóstra sorélla, le con-
solazióni de suói discórsi non potévano prevalér sóvra
gli oggétti che mi rappresentávan di cóntínuo la per-
fidia d'Aza.

La pórtá per la quále Celína lo condússe nélia
mía cámara il giòrno délla vóstra parténza e del súo
arrívo ; la sédia sóvra la quále égli sedétte, il luógo
in cúi mi féce partécipe délla mía sventúra, óve mi
restituì le mie léttere, ánzei la sua ómbra, benchè
scassáta da un tavoláto óve io l'avéva vedúta formársi,
tútto quésto inaspríva ógni giòrno le piághe del mio
cuóre.

Quì non védo cós' alcúna che non mi ramménti le
idée graziose che provái nell' entrárci la prima vólta ;
ci véggio sol impréssa l'immáginé délla vostr' amicí-
zia, e di quélla déll' amábile vóstra sorélla.

Se Aza si offerísce talvólta álla mía memória, lo
védo sótto il medésimo aspétto in cúi lo vedéva allóra.
Crédo aspettárví il súo arrívo ; aderísco a quest' illu-
sióne méntre mi è gráta ; s'éssa mi abbandóna, píglío
un líbro, comíncio a légger con isténto ; a póco a
póco nuóve idée avvillúppano l'órrida verità rinchiúsa

au fond de mon cœur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avoueraï-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne-foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes faiblesses ; je ne combats celles de mon cœur, qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'âme ne souffrent pas les remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre Nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance et la solitude où je vis ; du moins, toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre ; la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge et pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, et mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y règnera-t-elle sans partage et invariablement ?

néll' íntimo del mío cuóre, e danno finalménte quálche alleggiamentó álla mía afflizióne.

Débbo ío confessárló ? le dolcétte délla libertà si offeríscono talóra álla mía immaginazióne, le ascólto ; attorniáta da oggétti aggradévoli, tróvo nélla lóro proprietà allettaménti che mi sfórzo di gustáre ; sincéra con me stéssa, mi fído póco délla mía ragióne ; condescéndo álle mie debilétte ; non combátto quélle del cuóre, se non col céder a quélle délla spí-rito. Alle malattíe déll ánima non ci vógliono rimédj violénti.

La fastósa decénza délla vóstra Nazione non permetterà forse álla mía età l'indipendénza e la solitúdine nélle quáli ío vívo ; alméno Celína. vuól persuadérmelo ógni vólta che viéne a vedérmí ; ma non mi ha ancór addóttó ragióni capáci di convíncermi. La véra decénza ha la súa séde nel mío cuóre. Il mío omággio non è dirétto al simulácro délla virtù ; ma bensì álla virtù medésima ; éssa sarà sémpre giúdice e guída délle mie azióni. Le consácro la mía víta, ed áll' amicizia il cuóre. Ahi ! quándo sarà che, bándito ógni áltro affétto, éssa vi regnerà sóla ed invariabilménte.

LETTRE QUARANTE-UNE ET DERNIÈRE.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Paris.

JE reçois presque en même temps, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malte et celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence !

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, et vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont le plus opposés, qui m'offensent ; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance et de l'état de mon âme, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flattez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne-foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plût au Ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! Mais quand je l'ou-

LÉTTERA QUARANTÉS-PRÍMA, ED ÚLTIMA.

AL CAVALIÈRE DETERVILLE.

Parigi.

Ricévo, Signóre, quási nell' istéssó moménto la nuóva délla vóstra parténza da Málta, e quélla del vóstro arrívo a Parígi. Il conténto ché mi propóngo nell' rivedérvi, non puó superár il dispiacére ché mi cáusa il bigliétto ché mi scrívete al vóstro arrívo.

Cóme, Détérville ! dópo essérvi fáta úna légge di dissimulár la vóstra passióne in tútte le vóstre léttère, dópo avérmi fáto speráre, ché non avréi più da combátter un' amóre ché mi affligge, cedéte più ché mái álla súa violénza !

A ché giòva il dimostrár vèrso di me un' apparénte condescendénza, se la smentíte nel medésimo istánte ? Mi chiedéte la licénza di vedérmi, mi protestáte un' intéra sommessióne a' miéi voléri, e non cessáte però di volér convíncermi déi sentiménti i più oppósti álle vóstre promésse, i quáli mi offéndono, e ché non approverò mái.

Ma giacchè úna falsa speránza vi sedúce, giacchè abusáte délla mía confidénza é déllo státo in cúi è rídotto l' ánimó mío, dévo adúnque dichiarárvi quáli sòno le mie risoluzióni più inalterábili délle vóstre.

In váno presuméte di fármí rientráre sótto le léggi déll' amóre. La mía féde tradíta non disimpégna le mie promésse. Volésse il Ciélo ch' éssa mi facésse dimenticár l' ingrátó ! ma quándo ánche lo dimenti-

blierois, fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je ne puis guérir de ma passion ; mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous ; vous ne les partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y serai fidèle ; vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité ; l'une et l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs et délicats, tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir, avec une égale franchise, le regret de n'être point née en France, et mon penchant invincible pour Aza, le désir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser, et mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos âmes ; la confiance sait, ainsi que l'amour, donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir.

cássi, fedéle a me stéssa, non sarò spergiúra. Quantúnque il crudél Aza sprézzi óra il mío cuóre (che gli fù già sì cáro) non pòsso con tútto ciò fár a méno di serbárglielo ; ed ancorchè la mía fiámma amorósa si estinguésse, non si riaccenderà mái fuorchè per lúi. Tútti i sentiménti che può inspirár l'amicízia, vi saranno consacráti sénza rivalità ; véli dévo, véli prométto, e sarò fedéle a mantenérveli ; avréte la mía fidúcia, e la mía sincerità sarà per vói sénza límiti. Tútto ciò che l'amóre ha fáto scaturír di più ténero e di più delicáto nel mío cuóre, si trasformerà in amicízia. Vi svelerò con un uguál candóre il mío rincresciménto di non ésser náta in Fráncia, e l'invincíbil mía inclinazióne per Aza, cóme púre il desidério che avréi di ésservi debitríce del béne inestimábile di pensár sanaménte, e l'etérna mía gratitúdine vérso quégli che me l'ha procuráto. Ci scoprirémo scambievolménte i più íntimi sénsi délle nóstre ánime : la confidénza può fáre, al pári dell'amóre, scórrer deliziosaménte il témpo. Vi sónó mílle módi d'interessár l'amicízia, e di scacciárne la nója.

Vói mi daréte quálche cognizióne délle vóstre sciénze e délle vóstre árti : avréte in quéstó il piacére délla superiorità, ed ío l'avrò a vicénda con iscopír nel vóstro cuóre tesóri di virtù, che vi céla a vói stéssó la modéstia. Procureréte d'ornár il mío intellétto, e d'arricchírlo di tútto ciò che può contribuír álle delizie délla conversazióne, e raccoglieréte vói medésimo il frútto déll' ópera vóstra ; dal cánto mío, procurerò di dár un cértó condiménto ái piaceri ingénui e sémplici déll'amicízia ; felice me ! se potrò riuscírvi.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer ; que nous restera-t-il à désirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Détéville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connoissance légère, mais intéressante, de l'Univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence ?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourroit seul rendre heureux, si l'on s'en souvenoit, si l'on en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix.

Venez, Détéville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre âme, et les bienfaits de la nature.

Renoncez aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaisirs innocens et durables, venez en jouir avec moi : vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

Celina dividéndoci il sùo affétto, avviverà còlle scintille délla sùa allegrezza il sério e la gravità délle nóstre conversazioni. Che potrémo desiderár di più ?

Teméte indárno che la solitúdine sía per nuócer álla mìa salúte ; credétemi, Deterville, éssa non è mái pericolósa, quándo non è oziósa. Occupáta di continuo, troverò piaceri sémpré nuóvi in mille cose che l'abitúdine rénde insípide.

Sénza internársi néi segreti délla Natúra, il sólo esame délle sùe maraviglie non è égli sùfficiénte per variár all' infínito, e rinnovár occupazioni sémpré gráte ? E éssa bastánte la víta per acquistár úna liéve, ma però interessánte, cognizióne déll' Univérso, di ciò che mi circónda e délla mìa própria esisténcia ?

Il piacer d'esistere, piacer neglétto, anzi sconosciúto da tánto ciéchi mortáli ; quéstó pensière cosí púro e delizióso, *io sòno, io esisto, io vívo*, basterébbe álla felicità di colúi, che col ricordársene lo godésse, e non conóscesse tútto il valóre.

Veníte, Deterville, veníte ad imparár da me l'árte di prevalérsi con úna sággia economía déi dóni délla Natúra, cóme púre i divérsi módi d'occupár l'ánimo nóstro.

Rinunziáte ái sentimentí tumultuósi, nemíci secréti e distruttóri del nóstro éssere ; veníte a conóscer i piaceri innocéti e durévoli, à godérli méco ; troveréte nel mío cuóre, nélla mìa amicizia e ne' miéi sentimentí, di che consolávi déll' assénza déll' amóre.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75, Great
Queen-Street, Lincoln's-Inn-Fields, à Londres.
